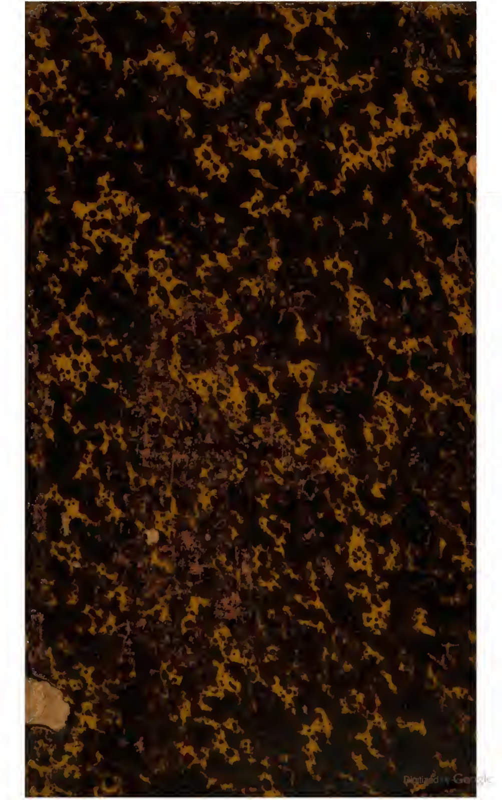
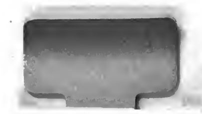






L'ITALIE.

TOME I.



Ouvrages nouveaux publiés chez le même Libraire.

L'ITALIE,

PAR LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Malheur an bon esprit dont la pensée altièro
D'un cœur indépendant s'élance toute entière,
Qui respire nn air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit.
. . . .
Mais ferme dans ma ronte, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je seraitoujours.

We travellers are in very hard circumstances. If we say nothing but what has been said before us, we are dull and we have observed nothing. If we tell any thing new, we are laughed at as fabulous and romantic; not allowing either for the difference of ranks (which affords difference of company), or more curiosity, or change of customs that happens every twenty years in every country. (LADY M. W. MONTAGUE.)

TOME PREMIER.



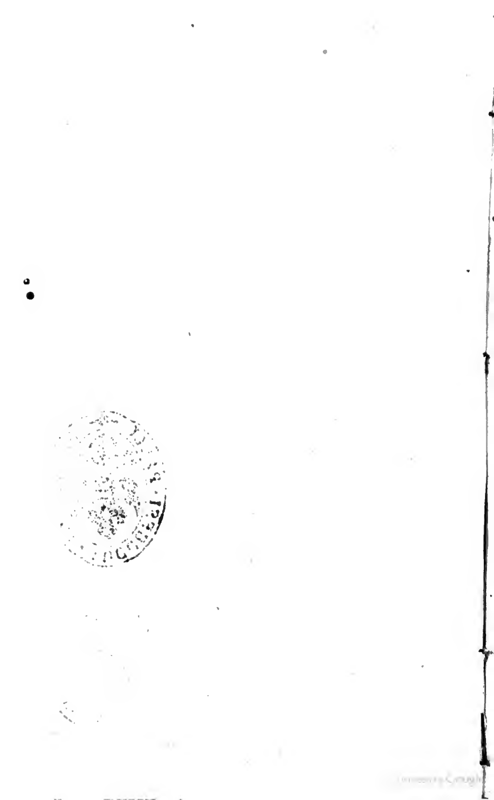
A PARIS,

CHEZ PIERRE DUFART, LIBRAIRE,

QUAI VOLTAIRE, N° 19.

M DCCC XXI.





AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Le présent ouvrage a été composé d'après un journal fait pendant une résidence en Italie, dans les années 1819 et 1820. Les Notices sur les lois, la statistique et les disputes littéraires, ainsi que l'Appendix sur l'état de la médecine, ont été ajoutés à la requête de l'auteur par sir Ch. Morgan.

ITALIE.

CHAPITRE PREMIER.

ESSAIS HISTORIQUES.

L'Italie sous les Lombards. — Sous les républiques. — Sous la domination de l'Espagne et de l'Autriche. — A l'époque de la révolution française.

Les fables de l'antiquité donnent à la péninsule d'Italie un âge d'or; et l'histoire ancienne de ce pays, plus accréditée, quoique assez vague, l'a peuplé de tribus confédérées, et nous montre de riches moissons, de nombreux troupeaux, dans ces mêmes campagnes, maintenant stériles et couvertes de marais pestilentiels. (1)

(1) « In un clima caldo l'irrigazione è la naturale nu-« trice de l'agricoltura; ma questo prezioso dono non puo « ottenersi senza permanenti lavori e continue difese, « la cui negligenza produce oggidi in quelle medesime « provincie in cambio di felicità l'insalubrità e la mi-« seria. » Micali, *l'Italia avanti il dominio dei Romani.* Vol. I, p. 231.

« Dans un climat chaud, l'irrigation est la nourrice

Les Étrusques, occupant le vaste et délicieux pays renfermé entre l'Arno et le Tibre, devancèrent tous les états environnans dans la civilisation. Leur carrière fut courte et brillante. Braves, industrieux et unis dans leur origine; corrompus, efféminés et divisés dans leurs progrès, ils ont prospéré par leur union, et leurs divisions les ont fait succomber : mais ils étaient encore à l'Italie ce que les Athéniens avaient été à la Grèce, quand du milieu des villages agrestes et belliqueux du Latium on vit Rome s'élever.

Une association fortuite de voleurs et de bannis, vile dans son origine, barbare dans ses institutions, devint maîtresse de la terre. Subjugués par la valeur romaine, les états d'Italie cessèrent d'exister; l'Europe fut soumise jusqu'à ses limites alors connues, et presque tout le monde civilisé reconnut l'empire des descendans de Romulus.

La dissolution de la plus puissante combinaison sociale qui ait jamais existé, est au

---

naturelle de l'agriculture; mais ses bienfaits ne peuvent être obtenus que par des soins et des travaux constans, dont la négligence rend aujourd'hui pauvres et insalubres des provinces ou régnaient autrefois l'abondance et la félicité. »

premier rang parmi ces grands et rares événemens qui paraissent comme des phares au milieu de l'océan du temps, interrompent sa vaste étendue, et donnent à l'œil du philosophe un point de concentration et de repos. Quand Rome tomba, les élémens de la société alors existante se séparèrent, pour se recombiner et se réunir encore dans de nouvelles proportions. Une race d'une nature différente de celle que la population surabondante de l'Orient avait envoyé peupler les régions tempérées de l'Europe, vint inonder les plaines fertiles de l'Italie, et dévaster ses riches cités. Des traits plus vigoureux renforcèrent alors ceux que les raffinemens d'un luxe dépravé avaient effacés dans le caractère moral de ses peuples. D'innombrables hordes s'élancèrent de leurs forêts sur les Alpes, les Apennins, le Jura et les Pyrénées, partout précédées de la victoire et suivies de la désolation. Moins animés par l'amour de la gloire que pressés par le besoin, ayant le meurtre pour moyen et le pillage pour objet, ces barbares détruisaient tout ce dont ils étaient incapables de jouir (1). Telle a été

(1) Les Francs, devenus maîtres de la France, regardèrent l'agriculture et les arts comme des occupations d'esclaves ou de Gaulois. « C'est ce gothique mépris pour

l'origine de ces dynasties féodales qui, maintenant, veulent faire considérer leurs droits

---

les pères nourriciers de la monarchie, cet honneur à l'oisiveté et cet esprit d'indépendance et de domination d'où devait sortir la noblesse héréditaire et le monstre de la féodalité, ce fléau le plus épouvantable de ceux dont le ciel, dans sa colère, peut frapper une nation libre. » *Mémoires sur les états-généraux, par le comte d'Entragues.*

En 1777 un ministre constitutionnel de France, autorisé par le roi, essaya de frapper ce terrible reste de la féodalité, la *corvée*. La noblesse héréditaire et le clergé s'élevèrent contre cette innovation faite en faveur du peuple; et dans leurs remontrances ils employèrent l'argument suivant, savoir : « Que l'exemption de la corvée confond les états; que l'impôt territorial confond le clergé et la noblesse avec le peuple; que dans le point de droit celui de la corvée appartenait aux Francs sur leurs hommes, les Francs étant tenus de faire *servir* leurs hommes à divers ouvrages utiles au roi et à l'état; que suivant Loiseau, jurisconsulte célèbre, *la noblesse n'est tenue de payer la taille ni faire vile corvée, mais servir à la guerre et autre acte de noblesse.* » Observations sur les Remontrances relatives aux corvées, *Paris*, 21 mars 1777.

Ainsi la ligne tirée entre les Francs et les Gaulois était aussi distinctement marquée à l'époque de la révolution française, qu'au sixième siècle. L'infortuné Louis XVI, victime de cette faction de Francs, fut obligé de céder à cette remontrance, et il retira le consentement qu'il avait humainement donné à la mesure de son ministre.

comme divins, et confondre leur existence avec les lois de la création. (1)

Il est remarquable qu'aucun commencement d'empire n'a été légitime; et que tous les gouvernemens monarchiques, ayant été produits par les besoins ou les crimes des hommes, ont été fondés sur la conquête, et consolidés par l'usurpation. Aux différentes époques de la civilisation, ces événemens prirent des couleurs diverses; mais les Odoacre, les Alboin, les Clovis, les Charlemagne, les Guiscard et les Bonaparte, ont procédé d'après les mêmes principes, et triomphé par les mêmes moyens.

Mais si les monarchies et les dynasties naissent de la force physique et de la faiblesse morale, les gouvernemens constitutionnels ont d'autres moyens et d'autres époques de développement. L'ère dans laquelle ils sont appelés à l'existence, est la plus brillante et la meilleure dans l'histoire du genre humain:

---

(1) « N'en doutons pas, chrétiens, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles, mais principalement celles qui doivent gouverner les nations. C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les puissantes maisons, *celle de France et celle d'Autriche*, pour balancer les choses humaines. » BOSSUET, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.*



c'est celle où l'universalité des connaissances, conduisant à une juste appréciation des droits, démontre l'inconvénient des priviléges, mûrit l'instinct de la liberté, en fait un principe fixe d'inviolabilité personnelle et d'indépendance politique.

A la chute de l'empire romain, l'organisation sociale et politique de l'Europe, sa langue principale, ses lois universelles, changèrent ou cessèrent d'exister. Tous les vestiges du caractère asiatique qui distinguaient ses régions méridionales furent effacés, et cette brillante mythologie qui s'était naturalisée, qui avait si long-temps peuplé ces climats tempérés des fictions nées dans les zones brûlantes, s'évanouit comme les images d'un songe riant. Alors on vit s'établir un système aussi éloigné de la révélation divine de Jehovah, que des rites splendides de Jupiter. Fondé sur des sacrifices, renforcé par la persécution, ayant la terreur pour véhicule, et pour but la dégradation humaine, obscur, despotique, exclusif et sanguinaire, ce pouvoir s'éleva bientôt sur toutes les puissances temporelles, et, s'arrogeant une origine divine, il s'intitula lui-même l'Église.

Les hordes septentrionales étaient bien propres à recevoir et à propager une doctrine

sombre et puissante comme la croyance de leurs ancêtres; et tandis que les autels d'Odin fumaient encore, ses adorateurs se présentaient couverts du sang des victimes aux fonts baptismaux (1), couraient de là au carnage et à la dévastation, propageaient les dogmes à la pointe de l'épée, et punissaient l'incrédulité par les bûchers.

Pendant que les causes qui ont désolé et repeuplé tour à tour les nations opéraient sur elles, le paradis, qui avait attiré les Grecs, pour lequel la terre de Canaan (2) et l'Égypte

(1) Quand les bandes de Clovis fuyaient devant les Allemands à Tolback, ce brave chef d'une petite armée, après avoir en vain imploré son Dieu des batailles, s'écria dans son désespoir : « Dieu de Clotilde, si tu me fais « vaincre, je jure de n'avoir jamais d'autre Dieu que « toi! » La bataille fut gagnée : Clotilde, qui faisait alors la guerre dans le sud, accourut pour assister au baptême de son mari, brûlant sur son chemin quelques villes de Bourgogne qui appartenaient à son oncle. Clovis fut baptisé à Reims avec trois mille de ses suivans, et se rendit lui-même caution de leur foi, en déclarant à saint Remi que, dès qu'il en aurait le loisir, il leur apprendrait ce que signifiait cette cérémonie. Ce fut à cette occasion que Clovis reçut la sainte ampoulle qu'un ange apporta du ciel à saint Remi, et qui émigra de France à l'époque de la révolution.

(2) Maffei.

avaient été abandonnées, eut une part bien forte dans les changemens qui imprimèrent alors un caractère nouveau à la société. L'Italie souffrit plus qu'aucune contrée des vicissitudes qui agitaient l'Europe : enveloppée dans les débats les plus terribles, tour à tour parcourue, opprimée par les exarques de l'empire et les chefs des Goths, elle dégénéra rapidement de son ancienne supériorité dans les arts et la littérature; et déjà elle touchait aux temps de ténèbres désignés sous le nom de *bassi tempi*, quand les Lombards, la dernière et la plus inconnue de ces tribus du Nord, quittèrent les forêts de la Pannonie, et, conduits par Alboin leur chef renommé, suivirent les traces, usurpèrent le pouvoir, et surpassèrent les succès de leurs féroces prédécesseurs.

Parmi les races vigoureuses qui composaient l'essaim septentrional, les Lombards semblent avoir été distingués par une supériorité *physiologique*. Ils apportèrent dans les régions énervées du sud un fier mais généreux courage, et un instinct de liberté puissant et prédominant, dont on retrouve des vestiges à diverses époques de l'histoire de la malheureuse Italie. Ce fut cet esprit qui résista de si bonne heure aux prescriptions féodales, et qui

porta le premier coup à l'influence étrangère, sous les empereurs d'Allemagne; ce fut cet esprit qui affranchit l'Italie, fonda ses glorieuses républiques, et cimenta cette alliance sacrée de citoyens libres, *la ligue de Lombardie*, le miracle de cet âge, la grande charte de l'Europe méridionale.

Cette race belliqueuse avait étendu ses conquêtes, et s'était établie depuis les Alpes jusqu'au Tibre, quand la dynastie de ses chefs, après avoir régné deux siècles dans des guerres et des troubles continuels, finit en la personne de Didier; et la couronne de fer de Lombardie ceignit pour la première fois le front d'un vainqueur étranger. Charlemagne, qui l'avait conquise à la tête de ses barbares Francs, affecta de la recevoir des mains du pontife romain. Mille ans après, un soldat de fortune, un usurpateur comme lui, conduisant ces mêmes ultramontains, et n'attendant pas une main sacrée pour sanctionner cet acte, plaça lui-même sur sa tête la couronne de Didier, en prononçant cette menace alors si hardie, et maintenant si vaine:

« Dio me la data. Guai a che la tocca. » (1)

La gloire de la race carlovingienne a été de

---

(1) « Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche. » Pa-



courte durée; Louis-le-Gros perdit en peu de temps tout ce que Charles-le-Grand avait conquis: le système politique de l'Europe changea. Les papes trouvèrent qu'il était de leur intérêt d'opposer la puissance germanique à la prépondérance de l'influence française; comme pour remplir leurs vues, ils avaient, en d'autres temps, aidé les Français à soumettre l'Italie. Les intrigues de Jean XII placèrent le diadème de l'empire d'Allemagne et la couronne de Lombardie sur la tête d'Othon-le-Grand. Le royaume d'Italie perdit alors son individualité, et cessa d'avoir une capitale, en passant sous une domination étrangère; mais le pouvoir exercé par délégation s'affaiblit bientôt, et la négligence, qui résulte toujours d'un gouvernement dont le siége est éloigné, ouvrit la porte à une nouvelle et terrible invasion. Dans le onzième siècle, les incursions des Huns et des Sarrazins, et les désordres intérieurs de l'Italie, portèrent des atteintes mortelles à l'existence morale des habitans de ce pays. L'esprit des Lombards se distingua cependant encore dans leurs descendans italiens, comme les traits saillans d'une ancienne

roles prononcées par Bonaparte, quand il se couronna lui même à Milan.

monnaie brillent à travers la rouille du temps, quand une friction accidentelle les dégage de ce qui les obscurcissait. Les villes de Lombardie demandèrent permission à l'empereur de se défendre elles-mêmes, et une nécessité politique produisit leur affranchissement. L'immunité devint universelle; l'effet en fut électrique : chaque ville eut sa charte, chaque village son diplôme, pour user du droit donné par le Dieu de la nature, du véritable et unique droit divin, le droit de propre défense. Dans des murs élevés par les mains qui les défendaient, dans des institutions fondées sur l'élection et la confiance du peuple, on voyait la première ébauche des œuvres les plus nobles d'une sagesse législative consommée, une armée nationale et un gouvernement représentatif. L'Église même sentit la vibration du choc donné à l'ignorance, aux préjugés et au pouvoir arbitraire ; car les évêques ariens de Lombardie permettaient une liberté dans la poursuite des connaissances, qui ressemblait un peu aux recherches hardies de la philosophie, et à la douce tolérance des siècles plus éclairés (1).

(1) Les Lombards établirent l'arianisme en Italie. « Les Italiens du onzième siècle, dit Sismondi, étaient de tous les chrétiens les moins disposés à croire à un ordre émané du ciel. »



Les états maritimes de Venise, de Gênes et de Pise, avaient obtenu leur liberté avant que les villes de Lombardie eussent travaillé à se procurer cet avantage; mais dans le douzième siècle, les doctrines de la liberté civile avaient été enseignées par la pratique dans toute l'Italie. Une égale distribution des pouvoirs ayant été exigée par l'urgence du moment, ces associations municipales, produites par la nécessité, étaient devenues graduellement des institutions républicaines : ainsi, en empiétant lentement sur la prérogative, les états d'Italie usurpèrent leur liberté par les mêmes moyens que les princes employent pour acquérir une autorité inconstitutionnelle (1). Le joug d'un maître étranger devint tous les jours moins pesant, et les limites de la domination impériale devinrent tellement incertaines, que l'empire lui-même, appelé à en décider, ne put y parvenir avec précision. (2)

La domination théocratique, d'abord impatiemment supportée, fut bientôt contestée, et ses dogmes attaqués; enfin, l'on vit dans le

(1) Sismondi, *Hist. des Rép. ital.* Vol. I.

(2) « Trop faibles pour faire valoir dans toute leur étendue leurs droits et leurs prétentions sur la Lombardie et sur l'Italie, les rois d'Allemagne ne tiraient de ce pays qu'un revenu incertain. » MULLER, *Hist. univers.*

douzième siècle les états indépendans d'Italie prendre leur place parmi les nations, et montrer au pouvoir arbitraire, à sa grande crainte, autant de républiques prospères qu'il y avait eu de villes affranchies dans ce pays. Les réclamations des empereurs furent méprisées; la féodalité, abandonnant ses donjons ruinés, vint demander la protection des cités libres, par lesquelles son pouvoir et ses priviléges avaient été restreints. Les barons-évêques furent privés de leurs juridictions temporelles, et les papes, qui avaient marché sur la tête des rois, furent bravés par les citoyens de Milan et de Florence. Rome, toute déchue qu'elle était, réfléchissait la lumière que la liberté civile avait rallumée, et l'éloquence d'un moine républicain soutenait la cause de cette liberté dans le même forum où Cicéron l'avait si souvent défendue. (1)

Le pouvoir ainsi attaqué dans ses deux

(1) Arnauld de Brescia, ami et disciple d'Abélard. Il prêchait l'*Évangile* en opposition à l'Église, et mêlait les doctrines de la liberté civile aux préceptes de la foi chrétienne. Il peignit le Sauveur comme le premier des réformateurs, et les Écritures comme la base de la liberté politique. Le peuple, enflammé par son éloquence, se rassembla dans la capitale pour substituer un sénat à un conclave. Le résultat de cette sédition fut l'union du

grands soutiens, l'autorité et l'opinion, rappela toutes ses forces et réunit tous ses moyens. Les plus puissans des monarques et des pontifes, Frédéric Barberousse et Eugène III, liés intimement par leur mutuel intérêt, oublièrent leurs récens débats, et consacrèrent leur sainte alliance par des cérémonies qui démontraient leurs vues respectives. L'empereur reçut la couronne des Césars des mains du pape, dans la basilique de Saint-Pierre; le pape reçut les clefs, marques de son pouvoir temporel, des mains de celui qui représentait les Césars. Des hécatombes de Romains furent offertes pour ratifier cette alliance, le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul; et le pontife accorda une indulgence plénière aux légions allemandes qui, avant ces cérémonies, avaient massacré son troupeau républicain.

Ainsi préparés, et se servant mutuellement de caution, ces deux grands protecteurs de l'ordre social de ce temps marchèrent avec leurs nombreuses cohortes étrangères contre les libertés de l'Italie. Milan, la plus riche, la

pape et de l'empereur, et Arnauld fut brûlé vif d'après l'avis de saint Bernard, directeur de la conscience du saint Père.

plus peuplée des villes italiennes, avec Tortone sa fidèle alliée, fut le premier objet de la croisade impériale et sacrée, comme elle avait été la première à donner des alarmes à ses gouvernans par ses lumières et sa prospérité : mais en vain des milliers d'hommes furent opposés à des centaines; et des armées disciplinées, encore animées du feu de la conquête, conduites contre des soldats citoyens inférieurs en talens militaires aussi-bien qu'en nombre. Tortone, en effet, fut réduite en cendres; la charrue passa dans les rues de Milan, son nom fut effacé de la liste des nations; et l'histoire frémit en retraçant les détails atroces que la vérité l'oblige à consigner. Mais la destruction de ces belles et nobles cités, l'extermination de la moitié de leurs habitans et les souffrances de l'autre, donnèrent naissance au pacte national par lequel l'Italie rentra dans ses droits. Le vainqueur impérial reçut les hommages et les félicitations des princes féodaux et des rois légitimes, des prélats et des podestats (les chefs de corporation de ce temps-là); mais l'Italie resta muette. Étonnée et non subjuguée, supérieure à la plainte, elle s'armait pour la vengeance. La réaction fut aussi terrible que l'offense qui l'avait provoquée : des légions entières d'*envahisseurs* furent battues

et presque entièrement détruites, et l'ennemi jusqu'alors invincible de l'indépendance italienne, défait sur le théâtre de son ancienne conquête, erra au milieu des débris de sa fortune, et mourut enfin dans l'obscurité et le mépris. (1)

Milan et Tortone se relevèrent rapidement de leurs cendres : les états libres d'Italie, animés d'un même principe, unis dans une même cause, formèrent une confédération, et, sacrifiant les jalousies municipales à l'indépendance nationale, instituèrent *la ligue de Lombardie.* (2)

---

(1) Après avoir été défait complétement, lors de sa seconde invasion en Italie, Barberousse fut réduit à fuir presque seul à travers les montagnes de la Savoie, et à chercher un asile auprès du comte Humbert. Pavie fut la seule ville italienne qui lui resta fidèle pendant les vingt-deux ans qui s'étaient écoulés entre la première et la seconde invasion. Il avait amené des parties les plus reculées de l'Allemagne sept puissantes armées. Un million d'hommes avait combattu pour sa cause. Par une sorte de justice poétique, la carrière de son ambition se termina par une défaite sur la place même où il avait obtenu son plus signalé triomphe sur la liberté et le droit des gens.

(2) La ligue de Lombardie fut confirmée par le traité de Constance, en 1185. L'empereur, par ce traité, accordait aux républiques tous les *droits régaliens;* tous



Tandis que Milan, Florence, Sienne, et Tortone combattaient pour leurs droits, et que Venise, Gênes et Pise les protégeaient; tandis que le commerce et les sciences ouvraient de nouvelles sources de puissance aux états libres qui seuls peuvent les faire fleurir, et qu'un sentiment de patriotisme répandait son influence des Alpes jusqu'aux Apennins; les royaumes voisins, en proie à des contestations sans fin sur les priviléges et les prérogatives, offraient le spectacle de la féodalité retardant les progrès de la civilisation, comme elle l'a toujours fait dans les sociétés qui en ont été infectées.

En France, une noblesse héréditaire, anarchique, vendait la nation et s'opposait au roi. Également traîtres envers le peuple et rebelles

---

les priviléges qu'elles avaient acquis par l'usage, le temps, la prescription; le droit de lever des armées, de fortifier des villes, et d'exercer la juridiction civile et criminelle dans les états, avec tous les avantages que leur indépendance avait réclamés, qu'ils avaient gagnés par leur valeur et maintenus par leur fermeté. Les républiques furent reconnues par le pape et l'empereur, et la lutte, si long-temps soutenue pour la liberté italienne, finit par un triomphe complet sur la plus formidable coalition que l'autorité spirituelle et temporelle ait jamais opposée au bonheur de l'humanité et aux droits naturels.

envers le souverain, ces nobles renfermaient en eux tous les maux d'un système que la seule Italie eut le courage et la constance d'attaquer et de détruire.

Des circonstances étrangères à la politique intérieure des républiques italiennes vinrent accroître leur influence et agrandir leur puissance. Les querelles des factions guelfes et gibelines; la première, dévouée aux descendans immédiats d'Othon-le-Grand; la seconde, conduite par la maison régnante d'Allemagne, donnèrent une nouvelle importance aux villes libres, par le poids qu'elles pouvaient jeter dans la balance. La haine pour le fils de Barberousse passait en héritage à chaque citoyen italien, et tous les partis opposés à la famille qui possédait alors l'empire, avaient pour alliées naturelles les républiques d'Italie. Il était, de plus, dans l'intérêt du pape de s'opposer à l'influence des empereurs; et en se joignant au parti considéré alors comme le parti libéral, il devint pour un temps politiquement uni aux états libres.

Les détails de ces longs et terribles débats sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Leurs résultats ont été fatals à l'humanité. L'ambition rivale des papes et des empereurs contribua à plonger

l'Italie dans de sanglantes guerres civiles, à détourner les états de leurs vrais intérêts, à raviver la puissance féodale; et en donnant lieu à l'établissement des armées permanentes, elle augmenta l'importance des chefs militaires (1) au détriment des citoyens plus méritans et des magistrats patriotes. Cependant, malgré tous les obstacles à sa prospérité, l'Italie[illegible] libre Italie se plaça au premier rang[illegible]urope féodale. Les faibles rayons de lu[illegible]qui ont brillé dans ces temps, émanaient de cette contrée. L'industrie et l'indépendance florissaient à Milan; la liberté trouva son palladium à Florence, où des comptoirs étaient ouverts pour le commerce du monde;

(1) Ces temps de troubles exigèrent l'accroissement des armées, et, en changeant la milice nationale en force permanente, conduisirent à une sujétiou funeste. Les petits suzerains d'Italie, qui avaient conservé leurs états, les seigneurs d'Este, de Ferrare, de Vérone, prirent de l'importance. Alors on vit se multiplier les fameux condottieri, *les capitaines d'honneur et d'armes*, hommes aussi remarquables par l'habitude de la rapine et du pillage, que par l'habileté dans l'art de la guerre. « Le perfectionnement de l'armure des gens d'armes, dit Muller, fut l'ouvrage des gentilshommes. Leur force était irrésistible, et la puissance militaire se trouva ainsi entre les mains des nobles. » *Hist. univers.*

et les arts, les lettres, les sciences relevèrent leurs temples dans ces mêmes lieux où ils avaient déjà été adorés. Les ressorts politiques des autres gouvernemens étaient mis en action par la force supérieure des esprits florentins (1); et pendant que cette république prêtait des ministres aux autres états, elle choisissait les siens parmi ses philosophes et ses poètes, qui n'étaient pas moins [illegible]tingués par leur patriotisme que par le[illegible]. Elle produisit, dans un court espace [illegible]ps, le Dante, Pétrarque, Boccace; et le monde ne pouvait rien offrir qui égalât leur supériorité intellectuelle. L'agriculture marcha de front avec les manufactures; elle revêtit la royauté des riches produits de ses métiers, et ses gre-

(1) Il se trouva dans Rome, pour féliciter le pape Boniface VIII, douze ambassadeurs de différens états, et tous Florentins. C'étaient Vermiglio Alfani, envoyé de l'empereur; Musciato Franzesi, de Philippe de France; Ugolin da Vecchio, du roi d'Angleterre; Renieri, de la Bohême; Simone de Rossi, de l'empereur de Grèce Andronicus; Guicciardo Bastari, du grand kan de Tartarie; Manno Adimari, de Charles de Naples; Guido Talanca, de Frédéric de Sicile; Bencivenni Folchi, du grand-maître de Rhodes; Lapo Uberti, de Pise; Cino Diotisalvo, du seigneur de Camerino; et Palla Strozzi, de Florence.

niers fournissaient aux besoins des nations imprévoyantes.

L'existence des républiques italiennes était un solécisme dans le système dominant en Europe, et leur exemple mettait la durée de ce système en péril : mais leurs contemporains ne sympathisèrent point avec elles, car elles devancèrent toujours leur temps. Les générations qui s'élevèrent successivement voulurent traverser ce qu'elles n'osaient pas imiter, et appelèrent les ministres de leurs propres erreurs pour exterminer le *petit nombre* dont les progrès dans la sagesse et la liberté faisaient honte au *grand nombre* ignorant et enchaîné. Le despotisme et la superstition, obéissant à l'appel aussi souvent qu'il était donné, sortirent de leurs cellules et de leurs forteresses, rivèrent les chaînes, et allumèrent les bûchers. Le pouvoir arbitraire agita son sceptre de fer. L'Église déploya la bannière sanglante de la croix. Les princes et les pontifes, liés ensemble par une haine fraternelle contre la liberté et la vérité, renouvelèrent les sermens d'Eugène et de Barberousse; et des légions impériales, armées par les rois et bénies par des prêtres infaillibles, furent déchaînées contre les droits et le bonheur de quelques cités qui avaient prouvé par expé-

rience que les lumières et la liberté civile sont les seules bases des vertus et du bonheur public.

La liberté, en Italie, a été comme le jour de son brillant climat; elle a jeté de vifs éclats de splendeur, pour tomber ensuite dans une obscurité soudaine et imprévue : ses républiques envahies, écrasées par les armées successives de l'Europe, qui avaient de plus fait naître ou protégé leurs ennemis domestiques, au point de devenir plus formidables que les dangers extérieurs (1); son riche sol, baigné du sang de ses enfans, vainement répandu pour sa défense; ses états divisés par les intrigues papales et les prétentions féodales; ses plaines choisies par les rois pour venir y disputer leurs droits mal fondés sur le pays qu'ils désolaient. L'Italie, dans les derniers efforts de son indépendance, montra encore les résultats de ses institutions libres; et, telle que le gladiateur mourant, elle fut sublime en rendant le dernier soupir.

Ses brillantes capitales étaient investies, as-

(1) Les Visconti, Sforza, Medici, d'Este, Farnese, etc., qui tous dûrent leur pouvoir et leur affermissement, sinon leur élévation, aux intrigues de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et des papes.



siégées, ravagées, et souffraient les horreurs accumulées de la guerre, de la famine et de la peste, qu'avaient amenées les armées autrichiennes et espagnoles; ses meilleurs citoyens, ses écrivains immortels étaient mis à la torture et entachés du nom de conspirateurs (1), pour avoir défendu leur pays contre la tyrannie domestique, soutenue par l'intervention étrangère; une profonde démoralisation avait infecté ses sociétés par la licence des troupes étrangères et des bandes déprédatrices; et des murs de Milan au sanctuaire du Vatican, la plus délicieuse contrée de l'Europe était désolée par les actes d'une sauvage atrocité, dont l'humanité frémit encore après un si long espace de temps. (2)

(1) Dans l'affaire des Orti Oricellari, Agostino Capponi et Pietro Paulo, un Boscoli, homme de lettres, fut décapité sous le prétexte vrai ou faux d'une conspiration contre Julien et Laurent de Médicis. Machiavel fut emprisonné, ruiné et torturé, et son noble génie abaissé à la composition de son *Prince*, qui doit être considéré comme une rétractation formelle des principes qu'il avait pratiqués pendant sa vie. *Voy. Guichardin*, et *les Lettres de Machiavel.*

(2) « Era veramente la Lombardia ridotta nelle mag-
« giori augustie: desolata dalla peste in balià alla licenza
« militare, doveva obbedire al capriccio ed alla sfrena-

En 1521, l'étoile de la maison d'Autriche pris l'ascendant sur l'hémisphère politique du monde (1); et Charles-Quint avançait rapidement vers la monarchie universelle, si souvent et si ardemment désirée par l'ambition royale, quand une petite ville s'opposa avec ses libres citoyens aux vues du plus puissant souverain qui eût paru en Europe depuis Charlemagne. La gloire de cette résistance était réservée à Florence; Milan était tombée, victime de ses petits souverains et des intrigues de la France; elle était ravagée par les troupes impériales, et dans une situation plus

« tezza d'un esercito, à chi la vittoria parea che rendesse « tutto lecito, e a chi i commandanti istessi doveano « permettere come un indennizazione alle paghe che « non ricevevano gli assassini, gli stupri i saccheggi. » Pignotti, Vol. 9, p. 72.

« La Lombardie était véritablement réduite aux dernières extrémités : désolée par la peste, en proie à la licence militaire, soumise au caprice d'une soldatesque effrénée qui pensait que la victoire lui rendait tout permis, et à qui ses généraux étaient en effet obligés de permettre le pillage, les assassinats et les violences, comme indemnité de la paye qui lui était due. »

(1) « Cioch' è stato dagli storici chiamato la *propizia* « *stella* della casa d'Austria. » Pignotti, Vol. 9, p. 38.

Charles-Quint était petit-fils de Maximilien d'Autriche, surnommé *Sans-Denier*. Les historiens l'ont nommé l'étoile propice de la maison d'Autriche.

terribles que celle où elle s'était trouvée quand Barberousse fit passer la charrue sur ses ruines. Mais Florence, malgré les crimes et les usurpations fréquentes des Médicis, toujours si détestés, et si souvent déposés, luttait encore pour la liberté, et se défendait contre la tyrannie d'une famille long-temps soutenue par les plus grands potentats. Les Médicis avaient jusque-là été unis à la maison de France avec laquelle ils avaient contracté des alliances; mais le pouvoir croissant de Charles-Quint réduisit le pape Léon x à prendre des engagemens avec l'empereur, qui promit de soutenir les prétentions de la famille Médicis à la souveraineté de Florence, et de prendre le saint-siége sous sa protection spéciale. Cette alliance fut renouvelée depuis par Clément VII.

François I[er], ce *preux* dont la vie a été un tissu de faussetés (1), s'était d'abord uni avec

(1) François I[er], prisonnier en Espagne, fatigué de sa captivité, promit, sur son honneur, à l'empereur, de retourner à Madrid s'il lui permettait de visiter ses états. Quand il eut atteint les frontières de France, il se mit à rire de la crédulité de Charles, et arrivé à Paris il fit bâtir un petit pavillon à qui il donna le nom de Madrid, et il en prit possession en disant : « Me voici à Madrid. » C'est ainsi qu'il justifiait ses paroles : « Tout est perdu « fors l'honneur. »

les Florentins contre l'empereur et le pape; mais il abandonna bientôt ses alliés, et par le malheureux traité de Cambrai (1), il livra Florence à ses tyrans héréditaires et à ses implacables ennemis, les Médicis et Charles v.

Seule pour se défendre contre tous, sa fatale prééminence la destinait à offrir le dernier acte de l'asservissement de l'Italie. Le premier article du traité entre l'empereur et le pape stipulait la restauration des pouvoirs de la maison de Médicis dans la personne d'Alexandre, mari d'une fille naturelle de Charles. La république florentine, qui avait si souvent, et même si récemment chassé hors de ses murs la faction des Médicis, refusa un despote de cette famille, quoiqu'il lui fût présenté par celui qui était devenu l'arbitre de l'Europe. Les négociations entamées sur cet objet avaient été infructueuses; l'empereur ne voulait rien entendre de la part des Florentins, tant qu'ils affecteraient de se maintenir comme état indépendant; le pape ne

(1) Ce traité, *véritable ouvrage de commères*, a été arrangé par deux vieilles dames : l'une était la fameuse Louise, reine-mère de France (celle qui, ayant volé le trésor par une supercherie manifeste, fit pendre, en forme de réparation, le plus fidèle ministre de son fils); l'autre était Marguerite, tante de l'empereur Charles v.

voulait prêter l'oreille à aucun accommodement, à moins que sa famille ne remontât sur le trône de Toscane. Les ambassadeurs rejetèrent avec dédain, et refusèrent d'insulter le peuple en lui répétant les propositions qui leur étaient faites. La guerre fut déclarée, et les citoyens de Florence entreprirent de se défendre contre les troupes des puissances combinées. L'armée du pape se composait des mêmes soldats qui naguère l'avaient assiégé dans le château Saint-Ange; on y voyait tous les Espagnols et Autrichiens qui n'étaient point tombés victimes de leurs propres excès dans l'effroyable sac de Rome, et à ceux-ci se joignait le rebut de la population italienne, les bandits, les gens sans aveu, et les *Masnadieri*, plus redoutables et mieux organisés. Telles étaient les forces conduites par le prince d'Orange, et dirigées par Clément VII, avec une parricide impiété contre sa ville natale, pendant que l'empereur et lui-même étaient occupés à préparer les pompes du couronnement impérial à Bologne.

Arrivée à la vue de Florence, cette armée formidable s'arrêta, contemplant dans une admiration silencieuse son aimable situation, ses rians jardins, toutes ces marques d'opulence élégante dont l'industrie et la liberté

l'avaient embellie. Puis tout à coup, frappant leurs lances et vociférant des menaces insultantes, ces farouches soldats dévoilèrent et leur mépris pour un peuple commerçant, et le véritable (1) objet de leurs exploits mercenaires.

Comparée à ce tableau, la préparation intérieure du siége de Florence offre des scènes bien consolantes; mais des pages consacrées à elle seule en retracent les sublimes détails, et nous ne les rappelons ici que comme dates dans l'histoire de la vertu humaine. La mort patriotique de Niccolo Capponi (2). — Michel Ange se hâtant d'achever son grand ouvrage pour aller s'enfermer dans sa ville natale, pour partager ses dangers, et, versant dans les coffres publics ses glorieuses épargnes, élever des murs de défense de ces mêmes mains qui avaient peint la Divinité, et sculpté

---

(1) « Apparecchia ô Firenze i tuoi brocali d'oro che « noi venghiamo a comprarli a misura di picche. » VARCHI, *Istor.* I, 10.

« Florence, apprête tes brocards d'or; nous venons les acheter en les mesurant avec nos lances. »

(2) Prévoyant l'impossibilité de sauver Florence, malgré tous les efforts de ses citoyens, son cœur se brisa, et ses dernières paroles furent des lamentations sur le sort de sa patrie. (*Vita di Niccolo Capponi*).



l'immortel Moïse, l'admiration de la postérité. — Savonarole (1) s'exposant à un martyre certain dans les prisons de Rome, en prêchant la résistance à cette croisade sacrée, et en réveillant l'amour de l'ancienne liberté; — trois mille jeunes Florentins du plus haut rang, qui s'étaient armés eux-mêmes, marchant à l'autel pour y jurer sur les saintes Écritures de défendre les libertés de Florence jusqu'à la dernière goutte de leur sang; — deux mille citoyens plus âgés (de quarante à cinquante-cinq ans), armés comme leurs fils, et prenant le même engagement en présence de leurs femmes et de leurs enfans; — les hommes les plus fastueux, les plus accoutumés aux jouissances que donne la richesse excessive, consentant avec joie à la destruction de leurs somptueuses *villæ*, pour la défense de la cité; — les sacrifices les plus tragiques d'amis et de parens, que le peuple demandait pour victimes, comme ayant évidemment trahi leur patrie et servi d'émissaires ou d'espions au

(1) Benvenuto Cellini, qui fut incarcéré dans la même prison où Savonarole mourut si héroïquement, a fait une allusion bien pathétique aux souffrances de son prédécesseur, en décrivant les siennes propres. (Varchi, *Is.* I, 11.)

pape et à l'empereur ; — les vigoureuses sorties contre un ennemi si redoutable, les attaques désespérées des Espagnols et des Autrichiens dans leur propre camp : — tous ces traits de patriotisme et d'esprit public ne purent sauver la cité dévouée, où la liberté conservait son dernier autel.

Florence tomba ; mais dans son agonie, avec la peste dans ses murs, un ennemi féroce à ses portes, et ses soldats périssant d'épuisement et de besoin, le peuple demandait encore à être conduit sur les remparts pour y mourir en combattant. La famine acheva ce qu'une force supérieure n'avait pu faire ; les Florentins capitulèrent ; mais, même à l'instant de rendre les armes, ils stipulèrent des conditions pour leurs libertés, et proposèrent une constitution définie au vainqueur. L'empereur leur donna un souverain despotique ; et ce souverain fut un Médicis.

L'Italie tomba avec Florence. Depuis cette époque, divisée, morcelée, la plus grande partie de ses domaines reconnut le pouvoir illimité de l'Autriche et de l'Espagne, jusqu'à ce que la séparation des états de Charles-Quint laissât la plus grande portion de ce pays fertile, appelé par les Lombards royaume d'Italie, sous l'obéissance de l'Espagne.

La chaîne du despotisme étranger et domestique fut graduellement tirée jusqu'à sa tension la plus extrême. Sixte-Quint suivit le système de ses prédécesseurs immédiats, augmenta le pouvoir pontifical, et établit dans Rome une politique qui tendait à exterminer les faibles restes de liberté qui de temps à autres se montraient dans la turbulence des patriciens romains, jusqu'au moment où l'abaissement total de cet ordre les fit rentrer avec lui dans la poussière.

Les républiques maritimes se vantaient encore de leur indépendance, mais leurs libertés n'existaient plus ; et les principautés d'Italie étaient tombées au dernier degré de la dégradation et du bigotisme. Vers la fin du seizième siècle une forte tendance à la concentration du pouvoir se manifestait dans tous les gouvernemens européens. Les républiques avaient appris à devenir aristocratiques, les monarchies, absolues; les pontifes, plus indépendans du conclave. Philippe II d'Espagne, ce monstre dans l'ordre de l'humanité, mais qui offrait la perfection abstraite du despotisme, fit adopter sa politique à tous les cabinets de l'Europe. Dès ce moment les effets les plus funestes furent produits sur l'existence morale de la société. Les guerres cessèrent d'être nationales,

et devinrent les affaires des gouvernemens pour l'intérêt de certaines familles; l'esprit public disparut, l'opinion publique perdit son influence, les hommes ne furent plus considérés comme citoyens, mais comme sujets. Ce système domina généralement sur le continent; et s'il n'eut pas le même succès en Angleterre, malgré les efforts continus des quatre Stuarts, ce fut grâce à ces deux glorieuses révolutions (1). Depuis cette époque la galanterie moresque de l'Espagne, la généreuse indépendance de l'ancien caractère castillan, s'éteignirent sous l'influence de ses rois et de son inquisition. Quelques poètes épigrammatiques, quelques écrivains dramatiques (2), ne purent relever la France de la plus vile corruption dans les mœurs, et du plus sombre despotisme dans le gouvernement. L'Allemagne pouvait difficilement rétrograder, et elle resta aussi peu libre que dans le temps de Barberousse;

(1) La première révolution, quoique sans succès et par conséquent stigmatisée du nom de rébellion, a été la mère de la liberté anglaise, et montra dans le caractère du peuple une vigueur, une générosité, une force d'intelligence, bien supérieures aux mouvemens plus calculés de 1688.

(2) Siècle de grands talens, bien plus que de lumières.
VOLTAIRE.

mais plus éclairée quand la réforme rompit partiellement les voiles d'ignorance et de préjugés qui l'enveloppaient. Les états du nord étaient presque sauvages; on voyait seulement par intervalles briller quelques étincelles de liberté en Suède. La Prusse était à peine connue comme un district d'Allemagne, et la Russie sortant lentement de la barbarie absolue au commencement du dix-septième siècle, sans lois, sans gouvernement, sans mœurs, sans lettres, montrait dans ce sauvage plein d'énergie et de génie, son czar Pierre: *la tête et le front* de sa civilisation nationale.

Mais l'Italie..... l'Italie qui avait si longtemps traité les septentrionaux de barbares ultramontains, qui avait trois fois donné à l'Europe les lettres, les arts et les sciences, sous les Étrusques, les Romains, et ses républiques; l'Italie qui ne pouvait pas être décivilisée, souffrit bien plus cruellement; elle fut dégradée, elle perdit son esprit de vie, elle devint une lettre morte parmi les nations. Le voyageur visita ses capitales encore existantes, comme les antiquaires descendent dans les cités ensevelies, pour y retrouver des restes de leur ancienne splendeur. Les seuls symptômes de vie qui animèrent ce repos fatal,

furent les batailles que se livrèrent dans ses campagnes des maîtres et des ennemis étrangers.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, l'Espagne gouverna les Deux-Siciles par des vice-rois, qui, à force de cruautés et d'exactions, poussèrent quelquefois le peuple à des insurrections extravagantes; et elle établit des princes par des conquêtes, des traités et des alliances, dans les domaines féodaux de l'intérieur, tandis que la Toscane et la Lombardie restaient engourdies dans une mortelle torpeur, sous la domination de l'Autriche. A des causes qui avaient opéré par une longue continuité sur les élémens primitifs du caractère italien, et qui les avaient presque dénaturés, il faut en ajouter une nécessairement très-influente, cinquante ans de paix. Le despotisme, après avoir tout dépravé, cessait alors d'être violent; les sujets sybarites des souverains d'Italie végétaient sous des chaînes qui étaient devenues légères, à mesure qu'elles avaient trouvé moins de résistance. Privé de tout principe de réaction dans l'intérieur, sans inquiétude à l'extérieur, également exclus de toute collision d'intérêts, et de toutes communications intellectuelles, les descendans des héros, des poètes, des patriotes, des sages, étaient perdus dans une

voluptueuse tranquillité, qui tendait à une licence stupide; superstitieux dans leur religion, déréglés dans leurs mœurs, puérils dans les productions de l'esprit, et nuls dans la balance des nations. Au milieu de ce sommeil léthargique, l'éclat d'un tonnerre lointain, plus terrible que ceux du Jupiter Capitolin, ou du chef chrétien du Vatican, se fit entendre sur les sommets éternels des Alpes protectrices. L'étincelle électrique dont la commotion suivit toute la chaîne politique de l'Europe, s'étendit aux plaines de la Lombardie, le choc se fit sentir dans les bosquets voluptueux de l'Arno, dans les riches palais du Quirinal; et, du Simplon au Vésuve, l'Italie répondit par une vibration terrible. Une révolution dans l'opinion publique manifesta son existence par de terribles symptômes, en France, où tous les abus qui peuvent opprimer l'humanité avaient été poussés au degré où ils ne sont plus supportables. Alors commença une de ces époques de l'histoire du genre humain, qui se renouvellent à des intervalles éloignés, comme les phénomènes astronomiques. Grandes, étonnantes, terribles, elles sont les résultats de l'instinct moral de l'homme, qui le conduit à chercher l'allégement des maux et l'augmentation des biens : véritable but de la société,

vers qui tout est dirigé, et le présent et l'avenir, et le bœuf offert à Isis, et la lumière analysée par Newton. L'histoire a consigné ces époques de bouleversement et de réorganisation morale à mesure qu'elles ont apparu en Égypte, en Grèce, en Italie, en Angleterre; elle a consigné aussi le choc des intérêts temporaires qui se sont opposés successivement à la durée de leur influence. Mais quoique le pouvoir et l'esprit de système aient de siècle en siècle forcé la société à rétrograder, ils n'ont jamais entièrement oblitéré la trace de l'impression que ces grands événemens avaient laissée. C'est ainsi que le flux marque le cercle de chaque vague successive, sur le sable dont elle se retire, jusqu'à ce qu'enfin, accomplissant son immuable progression, il couvre toute la rive dont les rochers et les bas-fonds se sont vainement opposés à ses incursions. Les pages suivantes rappelleront quels ont été en Italie les effets de cette révolution européenne qui a détruit pour toujours les institutions féodales et la puissance ecclésiastique. Le court sommaire qui les précède a été jugé nécessaire; car si les annales classiques de l'Italie, avec tous les vices et les crimes qui les déshonorent, font partie de l'éducation généralement établie en Angleterre, l'histoire bien plus

exemplaire des républiques italiennes, *des siècles des mérites ignorés*, y est bien peu connue, malgré l'analogie de leurs libres institutions politiques avec les nôtres, et quoique nous leur devions le renouvellement des lumières en Europe.

CHAPITRE II.

PASSAGE DES ALPES.

Lans-le-Bourg. — Le Mont-Cénis. — État ancien et actuel de la route. — Passage de l'armée française. — État des forces militaires en France à l'époque de la révolution et de l'invasion de l'Italie.

La Savoie, avec toute la sauvage variété de son sol et de ses paysages, ses vestiges de volcans éteints et ses vallées brillantes de beauté pastorale, peut être considérée comme le vestibule des Alpes. A mesure qu'on s'approche de leurs régions plus élevées, la contrée perd son caractère de civilisation; la dernière vigne montre ses sarmens flétris sur les hauteurs de Modane; et la culture a cessé de revêtir les interstices des rochers de produits arrachés à la stérilité, avant qu'on ne soit parvenu au sommet de la montée, où l'on aperçoit, au milieu *des régions de douleur*, les chaumières entassées du village de Lans-le-Bourg.

La fatigue d'un long voyage est une espèce de maladie; et la lassitude physique et morale dont on est particulièrement affecté à la fin

de chaque journée, peut être regardée comme les accès périodiques du mal. La vérité de cette remarque ne doit être conçue dans toute son intensité, que par le voyageur continental; et peut-être n'a-t-elle jamais été mieux sentie que par ceux qui, comme l'auteur de cet ouvrage, ont atteint le pied des Alpes à la fin d'un jour pénible, cherchant à saisir, à travers les ombres croissantes d'une triste soirée, et les flots de neige poussés par le vent, le premier aperçu de ces contrées qui paraissent à la nature épuisée et souffrante,

« An universe of death which god by curse
« Created evil, for evil only good. »

MILTON. (1)

L'étroite, sombre et marécageuse plaine de Lans-le-Bourg est terminée, sur la gauche, par un grand bâtiment qui s'élève directement en face du chemin du Mont-Cénis. Il contient une caserne et une auberge bâties par les Français (2). On ne voit autour de soi qu'une

(1) « .... Le monde de la mort;
« ....
« ....
« Où du ciel même enfin le ministre infernal,
« Le mal seul fait le bien en châtiant le mal. »

DELILLE.

(2) Cette auberge est tenue par une famille anglaise,

vaste solitude couverte de neige, et les huttes enfumées de ce village ressemblent aux habitations des Lapons.

Le passage des Alpes, depuis Annibal jusqu'à Napoléon, a toujours été décrit comme imposant et terrible, comme la chose la plus effrayante :

« Than fables yet feign'd or fear conceived. » (1)

Benvenuto Cellini en les traversant pour passer en France dans le seizième siècle, Evelyn dans le dix-septième, et lady Mary Wortley et Horace Walpole dans le dix-huitième, les ont tous décrites en des termes qui semblent épuiser toutes les expressions possibles de danger. « Je compte partir demain » dit la brillante ambassadrice en Turquie « et passer ces Alpes terribles dont on a tant parlé. Si j'arrive à leur sommet, vous saurez de mes nouvelles. » — « Nous avons commencé

---

et, contre l'usage général, elle offre plus de commodités et de politesse qu'on n'en trouve ordinairement chez nos compatriotes émigrés. De bons lits et une table bien servie sont des choses particulièrement appréciées, dans un lieu où la diminution soudaine de température, qui accompagne nécessairement une ascension rapide, rend le corps plus susceptible d'impressions pénibles.

(1) « Que la fable ait jamais inventée, ou la crainte imaginée. »

à monter le Mont-Cénis sur de petits siéges d'osier fixés sur des bâtons et portés par des hommes sur leurs épaules. »

La description d'Horace Walpole est encore plus formidable : « Au pied du Mont-Cénis, nous fûmes obligé de quitter notre chaise qui fut dépecée et chargée sur des mulets ; et l'on nous porta sur de petites chaises à bras, affublés de bonnets de castor, de gants de castor, de bas de castor, de manchons et de peaux d'ours. » — « L'adresse et la légèreté des montagnards est inconcevable ; ils descendent en courant des chemins escarpés et couverts de glace. » — « Nous avions douze hommes et neuf mules pour nous porter. » — « Sur le sommet des plus hautes Alpes, à côté d'un bois de sapin, un jeune loup s'élança, saisit le pauvre Tory à la gorge, et avant que nous pussions le secourir, grimpa avec lui sur les rochers, et disparut. »

Lalande offre une alternative à cette manière périlleuse de passer les Alpes. « *Cela s'appelle*, dit-il, *se faire ramasser* ». Un des préliminaires de cette méthode expéditive paraîtra bien suffisant pour en rendre l'usage peu fréquent; et depuis le moment où il est précipité sur les neiges glacées, jusqu'à l'instant où le voyageur, mortellement effrayé,

est repris ou *ramassé*, tout est propre à inspirer les plus terribles craintes. (1)

Cependant, lorsqu'une princesse piémontaise devait prendre ce chemin pour se rendre en France auprès d'un royal époux, la corvée était exigée dans toute sa rigueur : tous les vassaux de Piémont et de Savoie étaient requis pour aplanir la route par laquelle devait passer le traîneau de la royale épouse (2); mais tout ce qui était au-dessous du rang suprême passait ou périssait comme il pouvait.

L'imagination encore frappée de ces scènes périlleuses que les livres de voyages, parcourus le soir précédent, avaient ravivées dans notre mémoire, c'était une terrible chose de se lever avec l'aurore et d'apercevoir des fenêtres de

(1) « Cela n'est pratiqué que du côté de la Savoie; les montagnes de Piémont n'étant pas adaptées à ce procédé. Le voyageur est assis sur un traîneau, un guide est placé devant lui (avec des crampons de fer à ses souliers pour retenir la machine quand elle va trop vite), et il se jette en arrière sur le voyageur, pour empêcher la secousse de le faire tomber du traîneau. Ainsi arrangée, toute la machine est lancée sur la neige glacée qui couvre le flanc de la montagne, et, en moins d'un quart d'heure, on arrive au pied du Mont-Cénis. » Lalande.

(2) Cela arriva à l'époque du mariage du roi de France actuel et de son frère, avec deux princesses de Savoie.



l'auberge de Lans-le-Bourg, ce *continent glacé*, ces neiges, ces glaces profondes *où des armées entières avaient été englouties*. En face de la porte, on distinguait une trace noire qui marquait la place de l'ancien chemin par lequel le voyageur tremblant était transporté dans les paniers d'osier, sur les épaules des porteurs de la Novalèse et de Lans-le-Bourg, qui se trouvaient réduits à l'état de bêtes de somme, et qui, pour se donner des forces contre les rigueurs des élémens, employaient des moyens qui mettaient souvent en danger leur existence et celle des personnes confiées à leurs soins (1). Les peaux d'ours, les porteurs ivres, les précipices glacés, les jeunes loups, et les voitures disloquées, étaient nos idées dominantes, quand, en entrant dans la cour de l'hôtellerie, nous trouvons notre chaise bien entière, quatre chevaux et deux petits postillons éveillés, dont l'impatient *Allons, monsieur, allons, madame,* rappelait le jargon technique

---

(1) « Sur les plus effroyables précipices du Mont-Cénis, le démon de la discorde, sous la forme d'un vin aigre, se glissa parmi nos sauvages alpins, et les induisit à nous attaquer dans nos chaises, Gray et moi : ils le jetèrent à mes côtés, contre un rocher où il y avait à peine place pour un pied fourchu. » *Correspondance de Walpole.*

des premières postes après Paris. Leur *st*, *st* fit partir les chevaux, et nous montâmes au grand trot, un large, doux et superbe chemin qui, pratiqué sur les hauteurs les plus périlleuses de ces imposantes régions, surpasse les routes militaires de l'antiquité, et fait honte aux routes pavées de la France moderne, qui ont été construites au prix de la dégradation d'un peuple (1). Le chemin était couvert de neige quand nous passâmes; mais les haies marquaient sa largeur de chaque côté, et la facilité de sa montée tournoyante prouvait la hardiesse, le génie et la perfection avec lesquels il avait été conçu.

A certaine distance s'élèvent des asiles (maisons de refuge) contre la *tourmente* ou l'avalanche, et les *cantonieri* se présentent avec leurs pioches et leurs pelles pour donner courage, si leur secours n'est pas nécessaire. Une maison de poste et une caserne disputent le terrain aux *ours* et aux *loups*, et la promptitude de tout le passage rend les gants et les bas de castor, et les autres précautions contre le froid, entièrement inutiles. Tout ce qui offrait dangers, souffrances, difficultés, il y a vingt années, est maintenant sûr, facile, com-

(1) La corvée.

mode; mais sûr au-delà des chances accidentelles, et réellement sublime au-delà de la pensée humaine. Princes légitimes, souverains par le droit divin, maisons d'Autriche et de Savoie, *qui de vous a fait cela?* En est-il un seul parmi vous, descendans de Barberousse ou d'Amédée, qui ne puisse en toute assurance branler sa tête innocente, et répondre: *Tu ne pourras pas dire que c'est moi qui ai fait cela?* Non, et le monde ne vous en accusera pas.

Quiconque a voyagé loin et vu beaucoup, sait se défier des promesses des livres, et doit (à l'égard des efforts les plus admirables du travail humain) avoir senti combien l'espérance surpassait la jouissance; mais avec la *nature*, on n'est jamais désappointé. Ni la mémoire, ni l'imagination des auteurs ne peuvent aller au-delà des sensations que font naître les images qu'elle présente. Si les sentimens généraux peuvent être jugés d'après des impressions individuelles, l'Italie, avec tous ses trésors des arts et ses associations historiques, n'offre rien qui puisse frapper le voyageur comme les Alpes contemplées en montant le Mont-Cénis ou le Simplon : on sent en ce moment la pauvreté réelle de son imagination, et ses limites étroites. L'aspect du monde matériel qui se déploie aux regards est tel, que le

génie, dans sa plus haute exaltation, doit avouer son impuissance, à côté de cette œuvre de la création primitive dont la grandeur n'a jamais été et ne sera jamais imitée. La sensation que cet aspect produit est trop forte pour être agréable, et trop intense pour qu'on puisse la conserver long-temps. Quand tout est nouveau, la nouveauté perd son charme; quand il n'y a aucun danger actuel, la sécurité de raisonnement ne défend pas *des terreurs imaginaires;* et ces preuves glorieuses de l'industrie humaine, qui se montrent à chaque pas, perdent leur force devant la terrible possibilité contre laquelle elles combattent, et qui peut rendre inutiles les précautions les plus ingénieuses des talens et de la philanthropie. C'est en vain que les barrières et les arches s'élèvent, que le gouffre est comblé, le précipice aplani; l'œil se ferme, et la respiration s'arrête tant que la fierté sauvage des scènes éloignées peut créer une idée de danger prochain. Ici l'expérience prouve la fausseté de cette assertion si répandue, que l'esprit s'agrandit par la contemplation des grands ouvrages de la nature, et produit des pensées *That wanders through, eternity.* (1)

(1) « Qui se perdent dans l'éternité. »

L'esprit n'est point élevé par de telles scènes: forcé de se replier sur lui-même, il est frappé de sa petitesse; ces masses énormes dans leurs sublimes difformités, s'écartant des proportions jusqu'alors connues, réduisent l'homme à ce qu'il est réellement, un atome. Dans ces régions, rien n'est conforme à lui, tout est en opposition avec le but de son existence, tout rappelle ces convulsions élémentaires qui entraînent ce qui vit et respire dans le renversement général de la nature inanimée. Les agens de la destruction grondent autour de lui; les objets qui l'environnent ne paraissent faits que pour former la tempête, lancer l'avalanche, fomenter le tourbillon et attirer la foudre; jusqu'à l'instant où des efforts convulsifs agitant leur sein mystérieux, ils se brisent, roulent, brûlent, pour s'arrêter ensuite dans un calme effrayant, offrant la preuve des changemens échappés aux traditions humaines, démontrant en caractères irrécusables la fausseté des calculs et la vanité des systèmes. Mais si des générations successives ont pu laisser inconnus les mystères des Alpes et leurs neiges éternelles, gloire immortelle aux braves qui ont surmonté d'innombrables dangers dans ces *régions* où *le froid produit l'effet du feu*, pour s'opposer aux ennemis des droits de leur pays!

gloire à ceux qui, en grimpant sur des hauteurs où l'aigle n'avait jamais volé, où le chamois n'avait jamais osé s'élancer, ont fait répéter le cri de l'indépendance nationale à des échos qui n'avaient encore répondu qu'au hurlement des loups et au bruit des avalanches! (1) Reconnaissance, aussi éternelle que les neiges du Mont-Blanc, à ceux où à celui qui, animé par des obstacles contemporains de la création, fit sauter le rocher, perça le granit, combla le torrent, et qui, disputant à la nature, dans sa plus grande puissance, son droit de séparer l'homme de l'homme, traça dans le désert un large chemin pour la civilisation! Mais après un si grand ouvrage, un plus grand encore restait à faire. — Pour faciliter la communication des connaissances, et répandre d'un pôle à l'autre les doctrines de la liberté civile, le monde réclamait une presse libre : celui qui a tant fait n'a pas fait cela. — Celui qui a nivelé des montagnes, détourné des torrens, qui a fait plus enfin que mille siècles de domination

(1) « Les pièces d'artillerie et les caissons furent portés à bras : les grenadiers, arrivés au sommet du mont, jetèrent en l'air leurs bonnets ornés de plumets rouges ; un cri s'élève de l'armée : Les Alpes sont franchies ! » *Campagnes d'Italie*, 1796.



féodale, de toutes les œuvres qu'il lui était possible d'achever, *a laissé la plus noble en arrière.* Par ce seul faux calcul, imité des systèmes qu'il avait détruits et des hommes qu'il avait renversés, il tomba lui-même, et reste maintenant *dénué de pitié et de recours* (1), victime des maximes qu'il a rétablies, et de la politique dont il a conservé les principes.

La construction des grandes routes est un des principaux moyens de civilisation, et l'utilité de cet art, mieux senti qu'entendu dans les temps barbares, a été assez appréciée pour que l'Église en fit un objet de monopole (2). Bâtir un pont ou défricher une forêt, étaient des actes qui procuraient le salut dans l'autre monde comme dans celui-ci; et les pécheurs couronnés ou titrés, pavaient littéralement leur voie au ciel, et parvenaient aux portes du

(1) « Unrespited, unpitied, unreprieved. »

(2) Quelques restes des cantonieri, ou *utricularii* (ainsi nommés à cause de leurs radeaux pour traverser les rivières, qui étaient soutenus par des peaux remplies d'air), établis dans les Gaules sous les Romains, se voyaient encore dans la première partie du moyen âge, en Provence, où ils habitaient les bords des rivières et des marais; mais il n'était pas toujours sûr de se fier à leur adresse; et, sous le prétexte de passer un voyageur sur l'autre rive, ils l'envoyaient souvent dans l'autre monde.

paradis en faisant des chemins sur la terre. Saint Benoît fondait sa canonisation en posant la première pierre du fameux pont d'Avignon, qui, suivant le pape Nicolas v, fut érigé par l'inspiration du Saint-Esprit. Les frères pontifes se formèrent, avec leurs briques et leur mortier, une réputation qui rendit leur ordre le plus opulent, et le plus révéré de ce temps (1), et les *vice-gérens de Dieu sur terre*, ne trouvèrent point de titre plus noble pour indiquer leur pouvoir, que celui qu'ils empruntaient des prêtres et des empereurs romains, *pontifex maximus*, ou grand bâtisseur de ponts. Mais si quelqu'un mérite cette épithète significative, c'est plus que tout autre celui qui a construit des routes, éclairci des

(1) « Pontifices ego à ponte arbitror; nam ab iis sublicius est factus primum, ut restitutus, sæpè cum ideo « sacra et uls et cis Tyberim non mediocri ritu fiant. » VARRO. *De Ling. latinâ, l.* 4.

Il est cependant probable que dans les temps barbares des Romains, les prêtres importés avec la religion des pays plus civilisés, étaient seuls capables de construire une arche. Les architectes gothiques du premier siècle, à qui nous devons nos plus belles cathédrales, étaient également des prêtres. Si cette conjecture est juste, le terme de *pontife* naît d'un fait général, et non d'un fait particulier.

forêts, et bâti des ponts depuis les Alpes jusqu'aux marais Pontins. Nous trouvâmes la plaine où se termine la montée du Cénis, couverte de neige. Son lac si fameux pour les excellentes truites, était une pièce de glace. Les fenêtres de la poste, de l'auberge, du couvent et de la caserne (seules fabriques de la colonie établie dans ces froides régions), étaient défendues par des volets bien fermans. Un frère et quelques soldats allaient et venaient tristement. Une vieille femme nous offrit des muguets sans parfum, en les nommant *fiori di Cenisa;* et quelques petits enfans étaient assis sur les marches du monastère, ayant de la neige jusqu'aux genoux. L'air était raréfié, et le ciel d'un bleu égal et très-foncé. Malgré tout ce qui avait été fait pour prévenir les dangers et parer aux incommodités, la désolation régnait sur la scène dans toute son horreur.

Le premier pas de la descente n'était nullement propre à adoucir les sensations pénibles. La route tournoyante et rapide, suspendue au-dessus d'immenses abîmes, est élevée sur des terrasses placées les unes sur les autres; une arche jetée sur un précipice que l'on traverse sans crainte quand on y est arrivé, paraît de loin à peine praticable pour le pied du chamois.

Des rochers arrachés, jetés çà et là, et des excavations profondes, sont les vestiges de projets plus étendus, que les obstacles naturels ou les changemens politiques ont fait abandonner. Des torrens de neige fondue vont grossir la rivière de Cenisella; une région onduleuse de montagnes se déploie de tous côtés, comme les vagues des mers du nord quand la gelée les surprend dans leur fermentation orageuse; enfin, la surface décolorée du sol offre quelques taches de terre noire, quelques végétaux, quelques arbustes, un arbre présentant ses bourgeons encore fermés, une cabane, un parc à moutons, une vigne. Les frimas de l'hiver se changent en zéphyrs printaniers, et en doublant un promontoire d'une projection hardie, les brillantes plaines de l'Italie sont révélées.

To all delight of human senses exposed :
Nature's whole wealth ; nay more, — an heaven on earth. » (1)

C'est dans un site pareil qu'Annibal arrêta ses Carthaginois, et le leur indiqua comme un digne prix de leurs plus rudes travaux; c'est dans un site pareil que le lombard Alboin fit halte au milieu de ses barbares pour con-

(1) « Offrant toutes les délices des sens, toutes les richesses de la nature; plus encore, un ciel sur la terre. »

templer le paradis dont il espérait la conquête, et but dans le crâne de son ennemi son premier trait de vin d'Italie (1); c'est dans un site pareil que Napoléon Bonaparte, conduisant une armée mal payée, découragée, épuisée par de longues souffrances, lui montra les plaines de Lombardie et promit la victoire (2). Ses soldats acceptèrent l'engagement, s'élancèrent comme les torrens des Alpes à travers les rocs et les précipices, et conquirent en deux campagnes, courtes et brillantes, cette Italie qui pendant des siècles avait résisté aux efforts et vu la ruine de millions de Français conduits

---

(1) « Secondo i costumi di quei tempi in un gran con« vito dei Longobardi, beveva nel cranio di Cunemondo « legato in oro. » PIGNOTTI, V. 11.

« Selon l'usage du temps, dans un grand festin des Lombards, il buvait dans le crâne monté en or de son ennemi Cunémond. »

(2) Bonaparte, avant son départ pour cette campagne, traça une légère esquisse de ses opérations dans une maison particulière. Dans ce plan, Millesimo était marqué comme le premier théâtre de la défaite de l'ennemi. « Je chasserai, disait-il, les Autrichiens des gorges du Tyrol. » Et il finissait par ces mots : « C'est aux portes de Vienne que je vous donnerai la paix. » En parlant depuis de son traité de Millesimo, il disait : « Ce fut la plus forte sensation de ma vie. »



par des rois (1) et des généraux expérimentés.

Quatre armées de la plus puissante coalition que le monde ait jamais vue formée contre l'indépendance d'une seule nation, furent balayées, dispersées, comme les neiges du Mont-Blanc le sont par ses tourbillons; et la paix dictée à Léoben atteste le génie militaire du jeune général qui devait un jour compter plus de batailles gagnées et de plus grands triomphes qu'aucun des capitaines qui se sont illustrés depuis Alexandre. Mais si Bonaparte commandait, c'était l'armée française libre qui combattait, et remportait les victoires. C'était des paysans, des artisans, des citoyens, qui laissant leurs fertiles vallées, leurs coteaux couverts de vignes, et leurs riches cités, mal nourris, mal vêtus, dénués de tout, traversèrent le mont Saint-Bernard, et luttant contre la destruction sous toutes les formes, ne marchèrent point,

In perfect phalanx to the dorian mood
Of lutes and soft recorders. (2)

mais en se cramponnant aux rochers glacés,

---

(1) Sous Charles VIII, Louis XII, François Ier, et dernièrement sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

(2) « Formant une phalange parfaite aux doux sons des luths jouant sur le mode dorien. »

en s'enfonçant dans les abîmes de neiges, bravant la saison et le climat avec une gaîté (1) qu'aucune souffrance ne pouvait abattre, qu'aucun intérêt ne pouvait souiller.

L'armée française, sous Louis XIV, devint l'instrument servile de l'ambition personnelle la plus injuste; et les excès permis à ses troupes le rendirent odieux, et relâchèrent leur discipline (2). Les désastres qui terminèrent et ternirent son règne, laissèrent le peuple mécontent, et les troupes corrompues. Le système militaire alla toujours en dégénérant,

(1) Les campagnes d'Italie, sous le directoire et le consulat, valaient bien toutes les batailles impériales livrées dans les jours de la brillante dégradation de la France. Le passage du mont Saint-Bernard est unique dans les fastes militaires. L'artillerie était tirée sur les hauteurs, à force de bras, par des efforts presque surhumains. Les motifs d'encouragement pécuniaires offerts par le général furent rejetés. Les soldats, un à un, grimpèrent à travers les crevasses des rochers glacés, et en cinq heures, parvinrent au couvent de Saint-Pierre. La descente était encore plus périlleuse; l'infanterie trancha la difficulté, en glissant assise sur la glace : le premier consul suivit leur exemple; et toute l'armée le vit descendre de cette manière d'une hauteur de deux cents pieds.

(2) L'incendie du Palatinat, par le maréchal de Turenne, surpasse tous les excès de ce genre rapportés dans l'histoire.



sous Louis XV. L'ennemi étranger était le moins formidable de ceux que les armées avaient à combattre. La bataille de Fontenoi faillit être perdue, parce que quarante mille hommes avaient été laissés hors de la portée du canon, pour garder la personne du roi, et son harem ambulant. Les conseils de guerre, tenus dans le cabinet du roi (1), étaient présidés par ses maîtresses, et dirigés par des courtisans, dont l'intérêt était de contrecarrer le malheureux général, qui ne pouvait rien faire sans la cour.

Les nobles se considéraient toujours comme ayant un droit exclusif aux premières places de l'armée. Les grands commandemens étaient réservés à ceux de cet ordre, qui vivaient à la cour, et formaient les cercles du souverain; et pour parvenir même aux grades subalternes, il fallait prouver quatre degrés de noblesse. Les opérations heureuses de l'ennemi, pendant la guerre de sept ans, mirent la discipline prussienne à la mode. De jeunes et nobles colonels retournaient en France, pleins de prétentions ridicules au talent militaire, parce qu'ils portaient le frac bleu et la petite

(1) Madame de Pompadour arrangeait des évolutions militaires, avec ses mouches, sur sa toilette, et les maréchaux admiraient sa tactique, et en faisaient leur profit.

botte du grand Frédéric (1). Un renégat prussien devint l'instructeur de l'armée; et une source intarissable de mécontentement fut ouverte par l'introduction des *coups de plat de sabre*. Depuis cette époque, un esprit de division qui contenait tous les élémens d'une révolution militaire, domina dans l'armée; la cour tenant le parti des officiers d'un rang élevé, et approuvant leurs mesures puériles, augmenta le mal. Les officiers supérieurs prirent une influence de janissaires. Les colonels avaient *carte blanche* pour casser, suivant leur bon plaisir, les subalternes qui osaient murmurer contre les abus d'autorité; et les chefs d'autres corps étaient invités à former des cours martiales, pour entendre l'injurieux interrogatoire, et assister au châtiment honteux du malheureux délinquant, dont le crime était d'avoir soutenu le caractère d'un gentilhomme et d'un soldat. (2)

---

(1) « On veut qu'ils soient vos singes et les nôtres, » dit le prince de Ligne en parlant à Frédéric de ses imitateurs. « C'est vouloir chanter sans savoir la musique, » répond le roi en pliant les épaules.

(2) « Il s'établit, dit un très-curieux document sur ce changement dans la discipline française, entre plusieurs de ces chefs, une émulation de dureté, de tracasserie, de propos brutaux envers les corps et les individus soumis à



L'armée tomba encore plus bas dans l'opinion publique, sous Louis XVI. L'influence exercée par la reine et les courtisans, sur les promotions militaires, devint une cause de mécontentement général, et l'objet des sarcasmes les plus amers. La prostitution des ordres militaires, accordés plus souvent à l'infamie qu'au mérite, attira l'attention des railleurs, et la *croix de Saint-Louis*, comme le *collier de Saint-Michel*, sous Charles IX, devint le *licol à toutes bêtes.* (1)

---

leur commandement, qui, dénaturant toutes les idées de mérite militaire, le plaça uniquement dans les écarts d'une activité sans objet et d'une sévérité sans jugement. »

(1) Le duc de Fitz-James, protégé par la reine, sollicita le bâton de maréchal auprès du roi, qui ordonna à M. de Maurepas de lui écrire pour l'assurer qu'il serait infailliblement de la première promotion. Le comte Du Muy, indigné de cet outrage fait à de plus anciens généraux, et de plus grand mérite, obtint du roi que la lettre ne fût pas envoyée. Nonobstant cela, Fitz-James eut, peu de jours après, son brevet.

Les nouveaux maréchaux avec lesquels il passa étaient au nombre de sept, et surnommés les *sept péchés mortels;* et l'épigramme suivante fut une de celles qui circulèrent dans Paris à cette occasion :

Réjonissez-vous, ô Français!
Ne craignez de long-temps les horreurs de la guerre :
Les prudens maréchaux que Louis vient de faire
Promettent à vos vœux une profonde paix.

La guerre d'Amérique, l'intérêt que prit à cette cause la France en général, et en particulier quelques-uns de ses enfans les plus distingués, les connaissances supérieures des corps du génie et de l'artillerie, composés d'hommes studieux et pleins de vues profondes, tout contribuait à rompre l'unité de l'armée française, et à tirer une ligne qui ne devait jamais être effacée entre l'aristocratie et ceux à qui elle commandait. La révolution éclata, et l'armée comme la nation présenta deux classes distinctes. Mais l'armée d'alors n'était que l'avant-garde du grand armement qui, animé par un même esprit, mu par un même intérêt, parut aux yeux de l'Europe sous le nom de *garde nationale* (1). Le tocsin qui sonna de *l'Hôtel-de-Ville*, et qui rassembla la fédération militaire de France, retentit d'une manière formidable dans tous les anciens états européens. Les cours, les cabinets, les corporations l'entendirent en frémissant, et réu-

(1) « Je vous apporte, dit l'illustre fondateur de cet illustre corps, quand il se rassembla à l'Hôtel-de-Ville (je me glorifie d'orner encore une fois mon ouvrage du nom de Lafayette), je vous apporte une institution civile et militaire qui condamne tous les gouvernemens arbitraires à l'alternative d'être vaincus s'ils ne l'adoptent pas, et renversés s'ils l'adoptent. »

nirent leurs forces pour s'opposer à cette nation qui osait redresser les torts et supprimer les abus consacrés par les siècles. Le traité de Pilnitz fut signé, et devint la charte des priviléges, contre les droits des peuples. Ce fut aussi l'un des plus puissans motifs qui firent de la révolution française la révolution de l'Europe.

En vertu de ce traité, une puissante coalition entra en France. Les régions les plus opposées envoyèrent des essaims de soldats à l'appel de la royauté. Les déserts de la Russie, les forêts de la Suède, les jardins de l'Italie et les montagnes de la Savoie fournirent leurs contingens pour la croisade de la légitimité. Des rois entrèrent en campagne, des princes et des nobles servirent comme volontaires, et les prêtres s'y joignaient sous les enseignes de leurs croix sacrées; tandis que le pape et les évêques contribuaient de leurs prières et de leur bourse au soutien de la cause commune.

L'armée républicaine de France (1) vint à la rencontre des envahissemens, et la bataille de

(1) Il est curieux de remarquer qu'à l'exception de Luckner, qui avait acquis des connaissances pendant la guerre de sept ans, de Rochambeau, officier de fortune des guerres de Flandre, et de Lafayette, qui avait été gé-

Jemmapes apprit aux troupes mercenaires que l'impulsion d'un peuple qui combat pour la liberté est irrésistible. Les crimes et les folies de la contre-révolution fermèrent la carrière de la gloire; mais l'armée resta toujours la même. La Belgique était perdue, la Vendée en révolte, l'ennemi à trente lieues de la capitale, la force publique en dissolution, l'anarchie dans le gouvernement, quand quatorze armées, les boulevards de la nation, s'organisèrent en un moment et s'avancèrent vers les frontières. Leur premier objet était de repousser l'invasion (qui les menaçait de l'ancienne servitude) ou de périr sous les ruines de Paris. Les armées de l'Europe tombèrent devant les gardes nationales de France. L'Italie devint le théâtre de la lutte, et fut encore destinée à changer de maître, et à partager les triomphes et les revers, les biens et les maux de la révolution française.

néral en Amérique à dix-neuf ans, et dont l'éducation militaire avait été bornée à ses campagnes du Nouveau-Monde, il n'y avait pas un seul général expérimenté dans toute l'armée.

CHAPITRE III.

PIÉMONT.

Suse. — Route de Turin. — Turin; son aspect. — Églises. — Palais. — Université. — Académie. — Changemens effectués par les Français et depuis la restauration. — Professeurs. — Théâtres. — Alfieri. — Environs. — Villas. — Vigna della regina. — Conclusion.

Le voyageur qui a monté de Lans-le-Bourg, frissonnant de froid et craignant mille dangers, descend vers la ville de Suse, réchauffé par les rayons d'un soleil d'été, et aussi enivré par leur douce influence que par ce sentiment de joie qui précède la première arrivée dans un pays intéressant et inconnu. Les nuances dans lesquelles les distinctions morales d'une nation se confondent avec celles d'une autre, s'aperçoivent à la dernière poste du Mont-Cénis, où les postillons répondent aux questions des voyageurs dans un jargon composé de mauvais français, d'italien et de piémontais. Mais les distinctions physiques sont plus fortement marquées. Aucune trace des traits éminemment français qui se remarquent chez

les Savoyards, ne se retrouvent dans la population des vallées italiennes. Le pas de Suse, ouvrant un étroit défilé au pied des Alpes Cottiennes, et défendu par son antique forteresse de *la Brunetta*, était d'une importance infinie dans le temps où la tactique militaire se guidait sur les obstacles ou les facilités que fournissait la nature : elle avait alors été nommée la *clef de l'Italie*.

La ville de Suse, qui a été capitale du Piémont sous ses marquis, est petite et peu considérable; mais elle est remarquable par sa population composée de prêtres et de soldats, et les pieuses fresques dont les murs des bâtimens les plus chétifs sont couverts: des chaumières sont ainsi converties en oratoires, et des étables en station. Plusieurs de ces peintures sont anciennes et assez bien exécutées, d'autres sont nouvelles ou fraîchement restaurées. La façade de notre maison représentait la Vierge et l'ange Gabriel entourés de petits Cupidons avec leurs arcs et leurs flèches. Ici l'on avait nouvellement redoré les clefs de saint Pierre; là saint Paul avait eu son épée récemment fourbie. De tous côtés on voyait le purgatoire, où des âmes corporelles, brûlant dans un feu très-matériel, ranimaient le zèle du pénitent ou menaçaient le pécheur. Même les intérêts

commerciaux de cette ville cherchent l'appui des idées théologiques. La Mort avec sa faux est représentée sur l'enseigne d'une boutique, dont l'inscription dit : *Qui si vende aqua vita;* et des prières pour les âmes des trépassés sont demandées jusqu'à la porte de l'auberge d'où le timide voyageur part pour les dangereuses Alpes.

Dans cette petite ville frontière, obscure, reculée, cachée comme elle l'est sous l'ombre de ces immenses montagnes de neige, tout indique le renouvellement vigoureux de l'ancien ordre de choses et de la puissance féodale. Les témoignages extérieurs de la domination de S. M. sarde que nous avions remarqués en Savoie (l'Irlande de cette petite monarchie), se retrouvent quadruplés dans cette première cité des états piémontais. On voyait de toutes parts briller la couronne sur ces royales boutiques si communes sur le continent, où les rois, devenant marchands détaillans, s'emparent du monopole de la poudre, du tabac, des cartes, du papier et du sel, et privent leurs sujets des moyens légitimes de subsister et de payer de lourds impôts (1). Partout les moines

(1) Un trait affligeant de l'histoire de l'humanité, c'est que tandis que les progrès de la civilisation voyagent si len-



fourmillaient, les sentinelles étaient insultantes, la police intervenait à tout propos; les forteresses féodales étaient réinstallées dans leur ancien état. Le fort de la Brunetta avec ses bastions et ses noirs rochers, après avoir été demantelé par les Français, relève encore une fois ses créneaux et ses barbacanes; sa garde parade sur ses remparts; et il a son gouverneur, comme aux jours du *Comte vert* et de *Tête de fer* (1). Machiavel a observé que la passion de

tement et si difficilement hors des pays où ils ont pris naissance, les gouvernemens sont activement et incessamment occupés à faire autant de mal que ces améliorations ont pu produire de bien. Un monarque ne découvre pas plutôt le moyen d'arracher un denier de plus à ses sujets, que le nouvel instrument de rapine est adopté par tout le cercle diplomatique; et un droit excessif, qui paralyse le commerce des royaumes, pour remplir le trésor de l'insatiable souverain, sert de modèle à autant de taxes semblables qu'il existe de cabinets imitateurs. La théocratie romaine elle-même a adopté l'absurde système des monopoles d'état; et dans toutes les villes et villages d'Italie, on peut se rappeler à chaque pas l'existence et les dignités de François II, par la grâce de Dieu, marchand de papier timbré; et de Pie VII, manufacturier apostolique de tabac, de sel et de cartes à jouer.

(1) Désirant visiter l'arc de triomphe de Suse (le premier, et presque le dernier monument complet de

construire des châteaux et des forteresses, qui s'empara des seigneurs du moyen âge, a fait

---

l'antiquité que l'on trouve en Italie, avant d'arriver à Rome), l'on nous dit qu'il se trouvait enclos dans les jardins du gouverneur, derrière le fort. Nous fûmes reçus aux portes par un vétéran qui, pour un peu d'argent, nous admit dans les murs, et nous présenta, non pas au fier lieutenant, mais à la jolie femme de charge du gouverneur. Les clefs de la forteresse étaient suspendues sur son petit tablier à la française, et quelques *visiteurs* ont pu trouver *ses regards plus dangereux que cinquante épées*. Son air avait cette sorte d'humilité hardie, ordinaire à une personne destinée à servir, et qu'on laisse commander. En revenant de voir l'arc sous sa protection, nous rencontrâmes le gouverneur, vraie figure dramatique, avec le grand uniforme et le toupet poudré. « Vous présenterai-je? » dit-elle; et, sans attendre notre réponse, elle courut à lui en disant: « Voilà deux *signori* qui désirent beaucoup voir votre belvédère ». La mine importante qu'elle avait en prononçant ces mots, nous fit comprendre que le belvédère était actuellement le *dada* de M. le gouverneur. C'était un petit pavillon à l'extrémité d'un bastion. On voyait au-dessous le Pas-de-Suse et les vallées du Piémont; au-dessus les Alpes couvertes de neiges; des torrens et des rivières s'élançaient ou serpentaient de tous côtés. Le gouverneur était un véritable *epitome* de la vieille cour: il marchait devant nous chapeau bas, nous montrait ses oignons de fleurs, louait les Anglais, *par les conseils et l'assistance desquels* les forteresses avaient été relevées, et confiées à la garde des galans gouverneurs et de leurs jolies gouver-

plus de mal à la société qu'aucun autre désordre de ces siècles barbares : *Che alcum altro disordine di quello stato* (il Principe). Le roi de Sardaigne est cependant occupé à bâtir des forts sur tous les sommets de ses montagnes; et son fort Saint-Michel, que l'on élevait lors de notre passage en Savoie sur les hauteurs effrayantes du Mont-Saint-André, au prix de sommes énormes et au risque de quantité de vies humaines, attestera long-temps les efforts des rois du dix-neuvième siècle, qui, en toutes choses, ressemblent assez aux rois du neuvième.

Suse, malgré toutes ses erreurs, est cependant abordée avec plaisir et quittée à regret. Là commence la série des sensations agréables, et le plaisir et le regret dérivent peut-être de ces mêmes défauts, qui indiquent des efforts calculés pour faire rétrograder la société, mais qui donnent aux paysages un aspect plus pittoresque.

La route de Turin à Suse, comprenant un

---

nantes. Rien de plus théâtral que toute la scène. Le vieux sentinelle manchot fumant sa pipe sur une arche brisée ; un vieux jardinier, couvert d'un vieil habit d'uniforme, liant des vignes sur les vieux remparts : tout était antique et vermoulu, excepté les fleurs et la femme de charge, qui étaient également déplacées parmi de tels objets.

espace de quarante milles, parcourt une plaine fertile, baignée par la Piccola-Dora, et coupée accidentellement par des collines escarpées et des rochers perpendiculaires, qui s'abaissent et s'écartent graduellement. Les souverains et l'Église s'étaient emparé autrefois de toutes ses élévations; elles sont couvertes de couvens dilapidés, de forteresses ruinées, qui maintenant ajoutent beaucoup à la beauté du site. Les tours démantelées de Saint-Joire, les murs en ruine de la fameuse abbaye de Saint-Benoît (berceau de son ordre), fixent les regards, et commandent une vallée où le miel et les laitages abondent, tandis que le château d'Avegliano domine la plaine au-dessus du misérable village qui défigure sa base, et formait autrefois une de ses dépendances. Des vignes qui s'entrelacent autour des chênes majestueux, des champs couverts d'une moisson riche et jaunissante, tout présentait le contraste des ressources de la nature avec les souffrances physiques et morales dont l'humanité est affligée dans ce beau pays. C'est dans ces rians vallons que la mendicité prend ses formes les plus hideuses, et que la pénurie est le moindre des maux contre lesquels l'homme infortuné doit lutter. Aussi souvent que nous nous sommes arrêtés pour changer de chevaux,

des groupes de malheureux nous ont entourés en nous assourdissant par le cri déchirant, *carità, Elimosina*, proféré au nom de ces saints négligens qui les abandonnent à toutes leurs misères. Les maladies particulières aux régions alpines semblent accumulées sur eux; quelques-uns étaient aveugles, d'autres scrophuleux, et peu avaient l'entier usage de leurs membres et de leurs sens; mais les objets qui surpassaient de beaucoup tout ce qu'on pouvait apercevoir de plus horrible, étaient les *crétins*, extrêmement nombreux dans ce canton (1): leur rire et leur caquet imbécilles sont

(1) Le goître et le crétinisme ne sont pas nécessairement liés. Il est tellement difficile d'assigner à ces maladies des causes qui soient constamment présentes où elles existent, et absentes où elles ne se montrent point, qu'un des premiers médecins de Milan, avec qui nous nous en sommes entretenus, n'a pas hésité à les attribuer à une race particulièrement sujette à ces difformités. Le crétinisme est cependant une dégénération manifeste de l'organisation, accompagnée d'une ossification imparfaite comme dans le rachitisme. Il est aggravé par les causes locales et par les privations de la pauvreté, et mitigé par le changement de résidence et une meilleure nourriture. On dit qu'à mesure que la condition des classes inférieures a été améliorée, le crétinisme est devenu plus rare, et qu'il est toujours plus général dans les cantons pauvres des pays montagneux,

quelque chose de plus révoltant que les membres mutilés et les figures difformes. En opposition à ces groupes effroyables, on voyait ordinairement une maîtresse de poste, la tête chargée de dentelles et de rubans, dans tout le luxe de la toilette piémontaise, caquetant avec des gendarmes pimpans et lestes, le caporal à moustaches du détachement du village, vidant à longs traits son *boccale* devant l'hôtellerie, et le moine à face luisante et rebondie, à qui il est permis de nouveau de présenter à toutes les portes sa besace et son *benedicite*.

Telle était la population; et quant à la route, on pouvait l'appeler, sans exagération, le *cassecou général* de l'Europe. Les essieux de notre voiture en font foi; ils furent si fortement et si souvent mis à l'épreuve, que nous étions continuellement obligés d'ordonner d'aller plus doucement, précaution rarement nécessaire avec les postillons italiens. Ils nous répondaient en nous montrant une belle route tracée parallèlement à celle où nous étions, et qui allait bientôt être achevée, et

---

où il règne. Malgré cela, quelque chose de plus que les causes morales influe sur ce mal, qu'on doit attribuer à la situation de la contrée.

en disant *ecco la strada francese* (1). Cette assertion ne nous a cependant pas semblé probable, à en juger par la manière dont l'ouvrage est conduit: il est confié aux travaux de quelques vieillards des deux sexes, et de quelques enfans, fournis pour tous instrumens d'une brouette et d'une pelle. Certains nobles dont les terres sont limitrophes, se sont opposés, dit-on, à la continuation de cette entreprise, parce qu'elle est française et révolutionnaire.

Rivoli, autrefois le Versailles et le Windsor de la cour de Turin, est situé à deux lieues de cette capitale. On y voyait encore des vestiges des récens combats qui ont rendu au Piémont *l'astro propizio della liberazione*, *il bramato suo re* (2), comme l'appelle le Guide royal. Le palais des anciens ducs de Savoie est de briques rouges, achevé dans certaines parties et ruiné dans d'autres. Ainsi que la plupart des maisons de plaisance des princes et des nobles italiens, il est vaste, dégradé, sombre et négligé; car en Italie comme ailleurs les rois ont bâti au-delà de leurs finances, et aucune expression ne peut donner une idée complète de cette manie générale des potentats.

(1) Voilà la route française.

(2) « L'étoile propice de la délivrance, le roi désiré. »

A Rivoli, commence une avenue bordée de deux rangs de beaux arbres : elle parcourt deux lieues d'une plaine bien cultivée, qui conduit jusqu'à Turin, dont on ne découvre les tourelles et les beffrois que par intervalles, tandis que l'église de la *Superga*, s'élevant au-dessus de tous les autres édifices, forme le point principal de ce magnifique paysage.

En approchant de la ville, on est frappé de sa brillante situation, au milieu d'un amphithéâtre de coteaux couverts de vignes. Les sinuosités du Pô montrent, sous divers aspects, ce fleuve classique autrefois, si fier des cinquante villes qu'il baignait, de ses trente rivières tributaires, et qui arrose toujours les campagnes les plus fertiles et les plus pittoresques.

La première vue de Turin est extrêmement imposante; des faubourgs mal bâtis ou des murailles ruinées n'en défigurent point l'entrée; les rues spacieuses et *tirées au cordeau* sont disposées de manière à laisser toujours une ouverture à leurs extrémités, qui laisse voir le charmant rideau de vertes collines qui entourent la cité. Dans les rues principales, Contrada nuova, Dora grossa (1), et Contrada

(1) La Contrada Dora grossa, comme plusieurs autre rues de Turin, doit sa régularité à l'alliance d'un prince de Piémont avec une infante d'Espagne. Dans ces occa-

del Pô, une longue suite de portiques déployait une régulière et magnifique architecture; et les balcons, ombragés de draperies légères, qui s'opposaient aux rayons d'un soleil de mai, nous montraient le costume particulier d'une ville italienne, et réalisaient une partie des images que nous nous étions formées d'un climat méridional. Mais, malgré la beauté réelle de cette petite cité de palais, le défaut de *fini* se fait apercevoir partout : dans les façades les plus superbes, on voit encore les trous qui ont servi à soutenir les échafauds dans le temps où on les a bâties.

Les rues de Turin étaient placées, avant la révolution, sous la protection spéciale des saints dont elles portaient les noms : à cette époque elles ont reçu des dénominations moins sacrées. Le nom d'Alfiéri fut donné à la rue où l'on voit encore sa maison : c'est un hommage que rendirent à sa mémoire les Français contre lesquels il avait écrit avec tant de violence. A

---

sions, des maisons étaient abattues, des balcons enlevés, des fenêtres bouchées, et les propriétés privées étaient violées, pour que les yeux de la princesse, dont l'alliance était regardée comme le comble de la gloire, ne fussent offensés par aucun angle saillant, aucune déviation hardie, de la noble uniformité qu'on croyait devoir leur être plus agréable.

la restauration, le roi ordonna que les anciens noms fussent rétablis; mais supposant que l'auteur de Brutus était indigne d'être le prédécesseur d'un membre de l'*Album sanctorum*, aucun saint ne fut assigné à la rue que son nom avait profanée, et la Contrada Alfiéri est maintenant la Contrada del Ospedale.

La ville de Turin, la plus petite des capitales royales de l'Europe (elle n'a que trois milles de tour), contenait cent dix églises dans le temps de l'invasion française; toutes magnifiquement dotées, riches en marbres, tableaux et autres objets précieux; et nous avons pu croire que le nombre en était peu diminué, d'après la quantité que nous en avons visitée pendant notre courte résidence. Peu d'entre elles cependant sont à présent propres à exciter l'admiration par la richesse de leurs ornemens; des mains profanes sont tombées avidement sur leurs trésors, et la piété ravivée de nos jours n'a pas encore réparé leurs pertes.

L'église métropolitaine de Saint-Jean-Baptiste était autrefois comptée parmi les plus riches d'Italie; mais ses vases d'or pur, ses quarante candélabres, ses vingt évêques d'un argent pur, ses encensoirs ornés de pierres précieuses, ses croix de rubis, ses cœurs de

diamans, ont tous disparu, et se sont transformés et pervertis pour servir à des usages profanes : quelques-uns ont été employés à s'opposer aux incursions du Pô (1), d'autres ont contribué à ériger le plus beau de ses ponts (2), et quelques-uns sont venus jusqu'à Paris, où ils ont aidé à déblayer l'entourage ignoble des Tuileries, et à bâtir la superbe rue

---

(1) Les rivières du nord de l'Italie, tombant des Alpes en torrens impétueux, descendent rapidement sur la plaine presque unie de la Lombardie. Les fragmens de rochers et les sables qui sont entraînés des montagnes n'étant point portés jusqu'à la mer, le lit des fleuves s'élève chaque année. Ainsi le Pô et d'autres rivières considérables qui arrosent cette plaine, coulent dans des canaux élevés de plusieurs pieds au-dessus du niveau de la contrée, et quand elles débordent ou rompent leurs digues, elles dévastent des districts entiers. Pendant l'inondation annuelle de la fonte des neiges, la population entière est occupée à garder la rivière et à renforcer les endroits qui menacent de lui donner passage; de grands frais sont nécessaires pour désobstruer le canal et faciliter l'écoulement des eaux.

(2) Ce pont est un des plus beaux qui aient été construits pendant l'occupation des Français. Comme une médaille de Napoléon est enterrée sous ses arches, le roi proposait de l'ôter et de la remplacer par une des siennes, pour que la postérité ne pût pas se douter qu'un parvenu ait possédé les domaines de la plus an-

de Rivoli, monument d'une victoire des Français sur le champ des plaisirs royaux de Turin.

Nous visitâmes la cathédrale de San-Giovanni pendant la célébration du service divin. Les chanoines, en robe de couleur écarlate, étaient placés de chaque côté de l'autel; la plus délicieuse musique d'opéra était exécutée par des instrumens dont l'usage aurait paru sacrilége dans un temple protestant; et la congrégation, éparse dans ce vaste et vénérable édifice, se composait de quelques misérables vieilles gens et de quelques étrangers curieux. L'objet le plus remarquable est la chapelle royale de la *Santissima Sindone*, qui, au-dessus du maître-autel, s'élève en rotonde superbe, soutenue par trente colonnes de marbre noir, avec leurs bases et leurs chapiteaux en bronze doré. Magnifique et singulier dans sa construction, ce temple dans un temple doit une grande partie de sa renommée et de sa sainteté à l'honneur qu'il a de renfermer la plus sacrée des reliques, le *sindone*, ou linceul qui a en-

---

cienne maison royale de l'Europe; mais sur ce qu'on lui représenta qu'il était difficile de retirer la médaille sans détruire le pont, S. M. eut la modération de renoncer à son dessein.



veloppé l'incarnation de la Divinité. C'est le *sindone* emporté de Chambéri pour accomplir le vœu de saint Charles Borromée, qui ne pouvait l'aller visiter en Savoie. C'est le *sindone* montré à Rome tous les vendredis saints, et en plusieurs autres lieux, en France et en Italie; sa *multiplicité* étant au rang de ses facultés miraculeuses. Des milliers de témoins attestent les miracles qu'il a faits en divers endroits à la fois; et quoique chaque ville soutienne que son *sindone* est le seul réel et avéré, toutes sont également fondées dans leurs prétentions (1).

L'église de Santa-Theresa est la célèbre église du couvent des frères *déchaux*, dont le vœu de pauvreté est assez mal justifié par la magnificence de leur temple, de même que la sévérité de leur ordre s'accorde peu avec le tableau du maître-autel, qui représente le Christ en forme de Cupidon, cherchant à lancer une flèche dans le cœur de la belle sainte en extase, tandis que la vierge Marie sourit à ses efforts, et que les traits ordinairement impas-

---

(1) Il existe en tout, entre la France et l'Italie, huit *sindone*, tous déclarés authentiques par des bulles. On prétend que celui qui est en Périgord a le plus de preuves en sa faveur; mais sept docteurs de Turin ont écrit un livre pour prouver qu'il n'y avait qu'un seul *sindone*, et que c'était celui de Saint-Jean-Baptiste de Turin.

sibles de saint Joseph prennent une expression de complaisance (1). Cette peinture, qui passe pour un chef-d'œuvre de Guglielmo Caccia, est une des meilleures parmi les nombreuses représentations de la sensibilité de sainte Thérèse; cependant, sa statue par Legros exprime peut-être encore mieux l'amour divin qui remplissait le plus tendre des cœurs dévots.

Mais toutes les églises de Turin le cèdent en noblesse et en célébrité à la *Superga*, qui couronne la montagne la plus escarpée et la moins accessible des environs de la capitale. Cette superbe église fut construite pour accomplir un vœu de Victor Amédée, qui avait promis à son saint patron que, s'il le tirait des

(1) Q. — Sont-ce là les représentations que le *Quarterly Review* désirerait introduire dans les églises protestantes d'Angleterre, pendant que d'autre part il accuse les catholiques irlandais d'idolâtrie? Le pouvoir temporel de la hiérarchie papale sur l'esprit des hommes, semble plutôt un objet d'envie que d'aversion à ces grands politiques ecclésiastiques; car tout en combattant ce pouvoir, parce qu'il est en d'autres mains que les leurs, ils tâchent, par tous moyens, d'éteindre les lumières de la raison qui sont les meilleures armes contre lui, et emploient tous leurs talens à établir une papauté protestante dans leur pays.



mains des Français, qui étaient presque aux portes de sa capitale (1), il lui bâtirait une église *qui ferait siffler les serpens de l'envie*, dans le cœur de tous les saints du calendrier. L'engagement était conditionnel : point de service, point de récompense. Mais la bataille fut gagnée, les Français battus, et le saint réclamait son église. Victor, cependant, demanda un long délai, et dix ans s'écoulèrent avant que l'ouvrage de la reconnaissance fût commencé. C'était un prince aussi recommandable par sa prudence que par sa piété, aussi tâcha-t-il de se tirer le mieux possible d'un mauvais marché : au lieu d'une bonne église, *battant neuve*, il obligea son architecte, Philippe Juvava, à se servir de quantité de vieilles colonnes qu'il avait depuis long-temps entre les mains. *Le saint fut dupé par son client reconnaissant*, et la coupole de la Superga est un monument de la difficulté de forcer les rois à être fidèles à des traités, même quand le ciel est intéressé à leur accomplissement.

Le vieux palais ducal, érigé par le duc Amédée VIII, en 1416, est plutôt une forteresse qu'un palais; comme les autres habitations de ces temps où la sûreté était plus

(1) En 1706, sous la conduite du duc de Vendôme.

essentielle que la commodité, il est sombre et imposant. Les Français l'avaient choisi pour le siége du gouvernement; et les fêtes les plus brillantes ont été célébrées dans ces tours formidables, pendant que le prince Borghèse y tenait sa brillante cour. Cet édifice est nommé *Castello reale*, et c'est un beau modèle de l'architecture militaire du quinzième siècle.

Le Palazzo reale, résidence de la maison royale de Savoie, avec lequel l'ancien palais communique, a été bâti vers le milieu du dix-septième siècle, par Charles Emmanuel II. On y voit des marques nombreuses du mauvais goût de ce temps et de la totale dégradation de l'art. La famille royale était à Gênes, quand nous visitâmes Turin; et nous eûmes l'honneur d'être conduits dans les appartemens du palais par le chevalier Perrone, introducteur des ambassadeurs, dont la politesse nous procura, en plusieurs autres occasions, la facilité de voir ce qui méritait notre attention, de la manière la plus agréable pour nous. La cour, les salles, l'escalier, les corridors du palais du roi, étaient, malgré son absence royale, encombrés de soldats, et donnaient une idée frappante du siége d'un gouvernement militaire.

Le premier objet d'art que présente le palais, s'accorde parfaitement avec l'*ordre social*

qui y domine. C'est la statue équestre de Victor Amédée, placée sur le grand escalier, armée de pied en cap, montée sur son cheval de bataille (vrai Bucéphale), qui, fier, indompté, foule les corps de deux hommes prosternés, que le catalogue royal a la courtoisie de nommer *esclaves*. Ainsi, l'entrée du palais d'un roi chrétien offre les symboles de la tyrannie la plus barbare; et la moralité de cette allégorie (comme l'annonce l'inscription du piédestal) (1), est que l'homme a été fait pour être écrasé, et les rois pour l'écraser. Les monarques piémontais ont pu apprendre, pendant les vingt dernières années de leur existence, quels étaient les résultats de ces maximes. — La suite montrera à quel point ils ont profité de la leçon.

L'intérieur du palais, qui ne peut plus être vu que par faveur spéciale, est vraiment royal; riche, majestueux, brillant, chargé d'ornemens, et dépourvu des choses les plus utiles. Le complément d'usage des appartemens royaux se trouve dans le château de Turin, comme aux

(1) Divi victoris Amadei
Bellicam fortitudinem
Et inflexum justiciæ rigorem
Metallo expressum vides.

Tuileries : on y voit *salle des gardes*, *salle des suisses*, *salle des ambassadeurs*, etc. etc.; mais il était réservé à Bonaparte d'ajouter à ce catalogue légitime une *salle des rois*, étant le seul souverain de l'Europe qui eût besoin de se pourvoir d'une antichambre pour ses rois tributaires. (1)

Les appartemens d'honneur sont extrêmement splendides ; les murs en sont enrichis de

(1) Un de ces rois, des plus anciennement légitime, fut remarqué par le duc de Noailles (beau-père du général La Fayette), comme roi d'antichambre, et en cette qualité le duc lui confia un mémoire à présenter à l'empereur sur quelques affaires personnelles. Quand de temps à autre ce seigneur demandait à ce monarque des nouvelles de la mission dont il s'était chargé, S. M. répondait constamment : « A vous dire le vrai, monsieur « le duc, je n'ai pas encore pu trouver le moment. » Monsieur le duc reprit à la fin son mémoire, et au premier lever il n'eut aucune peine *à trouver* lui-même *le moment*. — Un autre de ces potentats d'antichambre était le prince de Monaco. Il fut un des premiers à changer au moment des revers de Bonaparte ; et quand l'empereur sortit de l'île d'Elbe, il prit la fuite. Bonaparte le rencontra sur la route, et le prenant par sa veste, il lui dit brusquement : *Où allez-vous, Monaco ?* — Monaco tressaillit. — *Je viens..., je vais...., j'allais...., j'irais....*, — et il allait conjuguer régulièrement dans tous ses temps ce verbe très-irrégulier, quand Napoléon le lâcha en éclatant de rire et en disant : *Allez-vous-en*,

peintures, presque toutes des écoles que les Italiens appellent ultramontaines, qui sont les écoles hollandaise, flamande et française: la plupart viennent de la succession du fameux prince Eugène, le plus distingué des membres de la maison de Savoie. La collection des portraits de famille est vraiment accablante; et les vertus civiles et militaires de cette race y sont démontrées, non-seulement par les sourcils épais et les nez romains, mais par des inscriptions au-dessous de chaque figure; qui révèlent dans ces chefs belliqueux, des qualités que l'histoire n'a consignées nulle part. Un portrait du souverain actuel, *vrai libelle*, termine la collection : c'est réellement le *beau idéal* de l'imbécillité.

Dans le petit nombre des productions des maîtres italiens, on distingue les *Élémens* de l'Albane qui se trouvent dans la chambre à coucher du roi. Ils sont peints en forme circulaire, conformément aux doctrines philosophiques de Turin de ce temps, où le peintre qui aurait représenté les élémens sur un

---

Monaco; vous êtes comme je vous ai toujours connu. Monaco retourna chez lui au plus vite, et il exerce maintenant le pouvoir le plus despotique sur la vie et les propriétés des habitans de sa petite principauté.

carré, aurait risqué d'attirer l'attention de l'inquisition, et d'être puni comme novateur, ainsi que Galilée et Vanini; une force concentrique, dans l'arrangement des élémens, étant le *mot d'ordre* de ce siècle de lumières.

La galerie de ce palais, si souvent décrite et avec de si pompeux éloges, a toute la magnificence que peuvent donner les fresques et la dorure. Les nombreux et excellens portraits de Vandyck qu'elle renferme en font l'ornement le plus précieux. Des pièces de toutes grandeurs, des colonnes, des richesses se succèdent; des cabinets, des oratoires, des toilettes, des châsses, des trônes, des autels, des boudoirs, des salles d'audience sans fin sont vus et traversés. Les parois de porcelaine, les lambris d'ivoire, les cadres d'argent et les portes de nacre éblouissent les yeux; et des Davids danseurs, des Salomons bouchers (tenant l'enfant d'une main et la hache de l'autre), des madones nourrices, et des martyrs agonisans, détournent l'attention ou blessent la sensibilité.

Le palais du prince de Carignan, héritier présomptif de la couronne, est assez imposant, quoique comparativement d'une petite dimension. Il est remarquable par une chambre qui paraît une masse solide d'or brillant. Les meubles en étaient modernes et très-beaux; mais

quoique le jeune prince et la princesse en sortissent à l'instant pour aller au cours (où nous les rencontrâmes peu de temps après), le palais paraissait inhabité. Comme nous étions accompagnés par le chevalier d'honneur de S. A. R., nous pénétrâmes jusqu'au cabinet de toilette, où elle venait de quitter sa pelisse, et jusqu'au salon qu'elle habitait ordinairement; et, dans l'une et l'autre pièce, nous ne vîmes, ni un livre, ni une fleur, ni un écritoire, rien enfin qui indiquât la présence récente de leur belle et très-jolie maîtresse. Tout avait un aspect sombre et cérémonieux. Quelques domestiques à mine grave et en livrées royales, se tenaient immobiles dans les salles, comme des figures de monument funèbre; et les gardes, en présentant les armes à notre noble conducteur, troublaient seuls le silence de cet auguste lieu. Tel est le contraste établi entre la splendeur royale, et la douce aisance de la médiocrité. En cette occasion, comme en beaucoup d'autres pendant notre voyage d'Italie, nous sentîmes que la vie menée par les frères du grand seigneur dans les labyrinthes de son dangereux palais, diffère bien peu de l'existence à laquelle les héritiers des princes italiens sont assujettis.

L'université est un grand bâtiment massif;

mais ses divers appartemens sont bien adaptés aux différentes classes et à la retraite studieuse de ses membres. La cour est entourée d'un double portique, et les murs sont couverts de sculptures, de bas-reliefs et de monumens de marbre de tous les siècles, la plupart tirés de l'ancienne ville d'Industria, qui, quoique citée par Pline, a été ignorée pendant tout le moyen âge : on n'a su qu'elle était située à peu de distance de Turin, qu'en 1745, et cette découverte est due à l'esprit entreprenant de quelques gentilshommes de ce pays, dont les recherches des antiquités classiques furent par là amplement récompensées.

La bibliothéque est très-considérable ; et la plus grande partie de son contenu pourrait fournir un des chapitres les plus curieux de l'histoire de l'esprit humain, en prouvant combien d'écume doit être rejetée avant que l'or pur de la vérité soit obtenu. Outre un immense fatras de théologie maintenant oubliée, et qui autrefois alluma les fagots et fomenta les querelles de ces siècles polémiques, on y voyait un monde de futilités littéraires, des in-folios philologiques sur des monosyllabes et des virgules, des vocabulaires des mots contenus dans les psaumes, et *la bulle dorée de Trébizonde*, dont la diplomatie est aussi intelligible

que si elle venait de ce ministre britannique dont les *bulles* ne sont pas toujours *dorées*. Les trésors bibliques sont infinis. Il y a trois cents exemplaires latins, deux cent trente italiens et cent vingt français de la Bible. Une polyglotte, donnée par un roi d'Espagne à un duc de Savoie, et le Traité d'Eben Hassan en hébreu, sont les seuls ouvrages que les Français ont emportés, malgré les lamentations de M. Eustace sur la dilapidation de Turin. Il est à remarquer de plus, qu'on a laissé une reconnaissance écrite du déplacement de ces deux ouvrages. Les livres, pendant qu'ils ont été dans les mains des Français, ont été rétablis, reliés, et remis sur leurs tablettes dans un état de conservation où ils ne se trouveraient pas maintenant, s'ils n'avaient point changé de maîtres. Un curieux volume de cette vaste collection est un Homère enrichi de peintures faites par les moines, dans lequel nous vîmes une procession de bénédictins suivant le convoi d'Hector. L'érudition tant vantée de ces moines est prouvée de la même manière dans plus de cent ouvrages qui se voient dans les bibliothéques du continent. (1)

(1) Dans une autre occasion nous vîmes les soldats de Catilina marchant contre la république avec un *mortier*.



Le cabinet des antiques contient le nombre ordinaire, ou plutôt un nombre extraordinaire de divinités de la mythologie païenne, dont plusieurs sont d'une beauté exquise et d'une grande rareté; mais le plus précieux de ces monumens est la table Isiaque, dont les voyages aventureux, depuis le moment où elle quitta le Mont-Aventin (où elle avait été apportée du temple d'Isis en Égypte) jusqu'à celui où elle fut trouvée dans les archives du duc de Savoie, formeraient le *pendant* des Mémoires de la fameuse maison de Loretta. Vouée à l'oubli et ensevelie dans la poussière, les Français la retrouvèrent et la transportèrent à Paris, d'où elle est revenue à la restauration.

Le cabinet des médailles est maintenant un des plus riches de l'Italie, et il a été si complétement exempt de la rapacité des Français, qu'on a trop souvent exagérée, que l'on n'y a ni pris, ni déplacé une seule pièce.

Le cabinet de physique contient à peu près tout ce qui est nécessaire pour la lecture et la démonstration. La pièce la plus remarquable, est la machine électrique de Beccaria, construite par lui-même. Plusieurs des expériences ordinaires de physique furent répétées pour nous; et quoique persuadés que nous

devions le temps que les professeurs nous accordaient, à leur déférence pour l'illustre personne (1) sous les auspices de laquelle nous visitions l'université, nous demeurâmes pénétrés de la bonté et de la patience des savans qui voulaient bien quitter des occupations plus importantes, pour contribuer à notre instruction et à notre amusement. (2)

L'université doit son établissement libéral actuel, au système par lequel Turin, comme le reste de l'Europe continentale, a été gouverné pendant les vingt dernières années. Les professeurs étaient avant, presque tous ecclésiastiques. Les cabinets des antiques et des médailles, l'amphithéâtre d'anatomie, et la bibliothéque, étaient tout ce qui appartenait à l'institution originale, qui était purement monacale, et tendait plutôt à exclure qu'à admettre les lumières progressives des siècles (3).

(1) Son excellence le comte Prospero Balbo, alors chef de l'instruction publique, sous le titre de *capo delle reggie università*, et président de l'Académie des sciences; mais actuellement ministre d'état.

(2) MM. les professeurs Plana, Borson, Carena, Bolta et Bessone.

(3) Cette faute essentielle dans les institutions, en tant qu'elles sont des *établissemens*, est particulière aux systèmes dont la prêtrise forme la base. Le clergé est trop

Beccaria avait bien fondé sa propre école d'astronomie en Piémont, en y introduisant le système de Newton, en 1759; mais il n'y avait ni chaire de cette science, ni observatoire dans l'université; et les instrumens de Beccaria avaient même été relégués depuis, dans le grenier d'une maison particulière. Le cabinet de philosophie naturelle était une chambre presque vide; on y voyait seulement le modèle d'un moulin à eau.

Les universités de Piémont ont éprouvé des révolutions analogues à celles de l'état politique de la nation. A la première entrée des Français, toutes les institutions existantes furent renversées; mais le gouvernement s'appliqua de suite à réparer cette calamité, et le zèle pour les

---

intéressé à ce qui *est*, pour ne pas porter un œil jaloux sur ce qui *pourrait être*. Le professeur monacal de Cambridge (l'épithète n'est point appliquée mal à propos) parle d'une *dose convenable* de métaphysique et de connaissances *élémentaires* en théologie, comme des parties nécessaires de l'éducation publique; et il considère la chimie, l'anatomie, la minéralogie et la botanique, comme des objets d'une utilité *subordonnée* et accessoire. Mistriss *Mal à propos* dirait « qu'il n'y a pas un seul article superstitieux dans tout le catalogue. »

(*Cette note répond sans doute à quelque critique de journal.*)



sciences, qui distinguait les révolutionnaires d'alors, fut bien secondé par les hommes éclairés du pays. L'université de Turin, soumise sous le nom d'académie à celle de Paris, devint un centre d'instruction vraiment utile. Au retour de la vieille cour, vingt-cinq professeurs pleins d'activité et de talent furent éliminés *en bloc*, par le seul motif qu'ils recevaient leurs appointemens sous des dénominations françaises. Cet acte de tyrannie puérile égale et surpasse peut-être la violation du traité de Vienne, qui a replacé le souverain sur le trône qu'il avait abandonné. Nous eûmes le plaisir de faire connaissance avec un de ces professeurs déplacés, le docteur Balbis, botaniste très-savant, et physicien habile: les universités comptent rarement dans leurs rangs des esprits aussi fins et aussi philosophiques. Il supportait alors une position désagréable et pénible sous plus d'un rapport, avec un stoïcisme et une gaîté vraiment admirables, quoiqu'il sentît vivement le tort que feraient à sa patrie ces réactions immodérées et mal calculées. Ce savant professe maintenant la botanique à Montpellier.

Le cabinet de physique et l'observatoire ont été établis par le gouvernement français en concurrence avec le gouvernement piémon-

tais; une chaire d'astronomie a été fondée en 1805, et occupée par le célèbre Plana. L'académie royale de Turin était une école militaire, fondée pour la jeune noblesse, par le duc Charles Emmanuel. Le roi Charles Emmanuel III ajouta à l'escrime, la danse et l'équitation qui y étaient enseignées, quelques classes où l'on préparait ceux qui pouvaient donner quarante-huit livres par mois, pour l'université. L'oisiveté et la débauche qui régnaient dans cette académie, ont été peintes sous des couleurs qui perpétueront son infamie, dans les Mémoires d'Alfiéri. A l'arrivée des Français, cette misérable institution tomba avec le reste.

Par un décret impérial de 1805, tous les colléges furent réunis, et un institut fut organisé sur le modèle de celui de France. Des chaires furent établies, et les professeurs eurent des appointemens suffisans. Les noms les plus illustres du Piémont, dont les possesseurs avaient réveillé les sciences, à travers les obstacles du despotisme royal et ecclésiastique, les Saluzzi, Calusi, Vasali, Eandi, dirigèrent l'institut comme ils avaient déjà gouverné l'*académie royale des sciences* qui l'avait précédé (1).

(1) L'Académie royale des Sciences doit sa formation

L'institut a maintenant repris son ancien nom d'*académie des sciences*, et l'on observe avec plaisir, qu'un de ses membres les plus distingués est la fille accomplie de son premier fondateur, la comtesse Diodata Roero Saluzzo (1).

Le palais de l'académie est intérieurement

à une société particulière de personnes instruites, tenue sous les auspices du comte Giuseppe Angelo Saluzzo. Le fameux Lagrange a été de cette société à l'âge de vingt-quatre ans. Ils publiaient leurs transactions en latin, et bientôt ils attirèrent l'attention du gouvernement, qui les força de se soumettre à sa protection, comme le cardinal de Richelieu le fit pour l'association littéraire qui devint la base de l'Académie française.

(1) En arrivant à Turin, sur l'invitation de cette illustre dame nous nous rendîmes auprès du lit où ses infirmités la retiennent depuis long-temps : mais la maladie et la douleur n'ont pu ternir le brillant de sa conversation, ni paralyser l'activité de son esprit pénétrant et avide de connaissances. Les momens que nous avons passés si agréablement dans la *ruelle* de madame Diodata Roero, rappelaient, à l'auteur de ces pages, les journées et les soirées qui se sont écoulées près de ses amies, de ses compatriotes distinguées, M[rs]. H. Tighe, auteur de *Psyché*, et M[rs]. Lefanu, auteur des *Enfans d'Erin*. Madame Diodata a fait plusieurs beaux ouvrages : cinq volumes de poésie, deux tragédies, et la Nouvelle si connue de *Gaspara Stampa*.

un très-bel édifice. Le cabinet d'histoire naturelle, qui forme une suite de pièces élégamment arrangées, est dans un bel ordre; et en considérant son établissement récent, son étendue fait honneur au zèle éclairé de ses professeurs qui ont eux-mêmes rassemblé la plus grande partie des objets qui y sont contenus. Le Piémont est singulièrement riche en histoire naturelle, comme le prouve les *Stirpes* d'Allionius, publiés il y a nombre d'années; et ses richesses minéralogiques ne sont pas inférieures à celles des deux autres règnes. Le cabinet de l'académie, considéré comme collection nationale, mérite donc une attention particulière. Les animaux ne sont pas nombreux, mais on y voit presque toutes les espèces indigènes des Alpes. Parmi d'autres se voit un loup terrible, qui faisait la terreur de la contrée, il n'y a pas plus de deux ans, et qui s'était nourri de sang humain; son aspect était encore effrayant, quoiqu'il ne fût plus capable de nuire (1). Cette classe offrait, de plus,

(1) On dit que ces animaux ont une prédilection pour les proies femelles, et abandonnent la poursuite d'un petit garçon, si un petit Chaperon rouge féminin se présente sur leur chemin. Le gouvernement fait donner une somme pour chaque tête de loup.

un bel individu de l'espèce des chameaux léopards (giraffes) : les oiseaux étaient en plus grand nombre que toutes les autres classes. Nous eûmes beaucoup à nous louer de la politesse de M. Borson, professeur de minéralogie; et le professeur Carena, auteur d'un ouvrage d'un grand intérêt (sur l'analogie des lois qui gouvernent les forces morales et physiques) (1), eut pour nous des bontés qui ne cessèrent qu'à notre départ de Turin.

La situation du Piémont, dans le voisinage de la France, est très-favorable pour la culture des sciences; et ce peuple naturellement intelligent, a tiré de grands avantages de son amalgame temporaire avec les Français. Après la première réaction qui suivit la restauration, la cour se vit obligée de reprendre quelques parties du régime précédent. Le comte Balbo fut mis à la tête de l'instruction publique; et ce digne seigneur a réussi à conserver et à renforcer certaines améliorations qui avaient été momentanément suspendues. Quoiqu'il soit maintenant appelé à de plus hautes distinctions, son esprit est trop profondément péné-

(1) Essai d'un parallèle entre les forces physiques et les forces morales, par Hyacinthe Carena, *Turin*, 1817, à l'imprimerie royale.

tré de l'importance de l'éducation nationale, pour qu'il ne continue pas de protéger tout ce qui peut tendre à son extension et à sa meilleure direction.

Les deux petits théâtres qui se trouvaient ouverts lors de notre passage à Turin, n'offraient rien de remarquable; ils étaient sombres et malpropres, et n'auraient eu aucun attrait, sans le jeu excellent de la Marcolina, dans l'opéra-comique dont elle était *prima donna*. Le grand opéra était fermé à cause de l'absence de la cour. Considéré depuis longtemps comme une propriété privée de la couronne, il a subi l'épuration générale qui a suivi la restauration, et il est exclusivement réservé pour la noblesse; la reine présidant à la distribution des loges, et fixant leur prix. Sa liste décide du nombre de quartiers exigés pour occuper les rangs aristocratiques du premier et du second cercle, et détermine le *point de roture* qui relègue les *piccoli nobili* au troisième rang de loges. Nous allâmes voir ce théâtre de jour, et n'ayant point encore vu ceux de Milan et de Naples, son étendue et sa magnificence nous frappèrent. C'est effectivement la troisième salle de spectacle d'Italie.

La routine de tout voir et de tout montrer

ne commence pas encore à Turin, où peu de voyageurs restent plus d'un jour ou deux. Les palais de la noblesse de cette ville ne sont point sur le catalogue des *Ciceroni;* et nous avons dû les occasions que nous avons eues de juger de la richesse et de l'élégance de quelques-uns de ces édifices, à l'hospitalité de leurs propriétaires, plutôt qu'à notre curiosité, ou aux indications d'un valet de place. Le seul cabinet de tableaux notable, est celui du marquis de Prie, fils de cette dame dont les charmes retinrent si long-temps Alfiéri dans ce *bizarro e tormentissimo stato* (1) qui était après tout le mieux approprié à ce caractère qu'il a lui-même si bien décrit (2). Les palais de Prie et d'Alfiéri sont précisément en face l'un de l'autre, à l'extrémité de la place Saint-Charles (3); et le marquis nous montra la fenêtre où Alfiéri passait les nuits et les jours dans la contemplation de la demeure d'une maîtresse dont il trouva bientôt les chaînes si insupportables. Il fallait alors un bien léger effort d'imagination pour croire qu'un vieux

(1) « État singulier et plein d'angoisses. »

(2) « Impetuoso, intollerante e superbo carattere. » Caractère impétueux, fier et sévère.

(3) Au coin de la Contrada del Ospedale.

sopha de satin vert, de la chambre de la marquise, était le même que décrit Alfiéri, comme ayant été le dépositaire de sa première tragédie, qui restait oubliée de son auteur, et inconnue au public depuis plus d'un an, quand un accident la fit découvrir. (1)

Les villas de la noblesse de Turin couronnent les montagnes environnantes : elles ajouteraient peut-être au charme du paysage, si elles ne remplaçaient pas les beautés naturelles par des jardins entourés de murs, des allées régulières, et des pavillons d'été du plus mauvais goût.

La villa della Regina (villa de la Reine) est remarquable par la beauté de sa situation. Elle s'élève sur la plus riante des collines qui entourent la capitale de leurs ondulations infinies. Cette retraite, moitié ornée, moitié négligée, sans tomber tout-à-fait en ruine, est assez solitaire et assez sauvage pour ôter toute idée d'une résidence royale et du voisinage d'une

(1) Les Piémontais sont justement fiers du poète Alfiéri, quoique le roi ait disgracié sa mémoire. La sœur de cet homme célèbre existe encore, et on lui a donné dans la société le nom de *la Vespa* (la Guêpe), à cause de la tournure piquante de son esprit. Elle a cessé depuis longtemps d'aller dans le monde, mais nous l'avons souvent rencontrée au Cours.

grande ville, quoiqu'elle soit souvent visitée par la reine. Elle offre un bizarre mélange d'abandon et de magnificence; ses colonnes ioniques, ses plafonds dorés et ses murailles peintes à fresque, contrastent avec l'ameublement qui serait relégué au garde-meuble en Angleterre. Nous vîmes dans la chambre de S. M. une commode vermoulue, près d'un cabinet orné de pierres précieuses, et un vieux sopha sur lequel la Lassitude elle-même aurait refusé de s'asseoir, à côté d'un soubassement de marbre. Une suite de portraits de la famille royale actuelle semblait avoir été peinte par la main qui exécuta les sept miss Flamborough avec leurs sept oranges. (1)

Au-dessus de la villa de la Reine on aperçoit le grand couvent des capucins, et au-dessus de tout, celui des camaldules (2). Les palais, les villas, les monastères étalent ainsi en amphithéâtre leurs beautés variées, entourant la riche plaine qui s'étend jusqu'à Rivoli; et le Pô décrit ses contours majestueux à l'ombre de ces Alpes gigantesques dont les torrens enflent ses eaux, et qui, couronnées de leurs neiges éternelles, dominent sur l'ensemble du paysage.

---

(1) Voyez *le Ministre de Wakefield* (GOLDSMITH).

(2) Actuellement restauré.

CHAPITRE IV.

PIÉMONT.

État de la société avant la révolution. — Changemens opérés par les Français. — Retour du roi. — Constitution du comte Cerutti. — État présent de la société.

L'obscurité dans laquelle se perd l'origine de la maison de Savoie, prouve, dit-on, son antiquité. Ses historiographes n'ont pas encore pu décider si S. M. sarde actuelle, roi de Cypre et de Jérusalem, duc de Savoie, de Piémont et de Gênes, est un descendant direct du grand Witikind, ou d'Humbert aux *blanches mains* (sobriquet qui prouve la rareté de cette qualité dans les anciens temps, soit que nous la prenions dans le sens littéral ou figuré); ce qui est certain, c'est que la petite contrée agreste et volcanique de la Savoie, quoique dépendante accidentellement de la France ou de la Bourgogne, et gouvernée par les comtes de Maurienne, qui avaient pris le nom du canton le plus romantique de ce pays, fut presque toujours sous l'influence de l'Allemagne. L'empereur Charles Ier l'érigea en duché, dans la



personne d'Amédée VII, petit-fils du comte Vert. La principale source de grandeur de la maison de Savoie, était la position de ses petits domaines qui faisait de leur souverain le gardien ou geôlier des Alpes, et en lui donnant le moyen de fermer ou d'ouvrir ce passage important, rendait son alliance considérable aux Guelfes et aux Gibelins, aux Français et aux Bourguignons avec lesquels il se liguait suivant ce qu'exigeait son intérêt.

Avec cette source géographique de richesses et d'alliances utiles, les princes de Savoie, tantôt par des brigandages, tantôt par des entreprises valeureuses, étendirent leurs possessions dans la Tarentaise et le Piémont, où ils plantèrent définitivement leurs tentes dans une situation plus riante que celle de leur ancienne ville de Chambéri. Cette augmentation progressive des domaines des comtes de Maurienne est consacrée par ce dicton d'un de leurs descendans, savoir : « *Que l'Italie serait* « *mangée feuille à feuille comme un artichaut.* » Elle l'a été en effet, et il est probablement réservé à l'Autriche d'éprouver à quel point sera amer ce dernier morceau qui reste à dévorer.

Par la quadruple alliance signée à Londres en 1718, les ducs de Savoie et de Piémont furent faits rois de Sardaigne, et cette île leur

fut cédée par l'interposition de notre reine Anne : de même que les Anglais ont depuis conféré à S. M. sarde le duché de Gênes, et livré également, au mépris des droits des nations, les chrétiens de Parga au musulman Ali-Pacha. Il est bien humiliant de trouver ainsi l'Angleterre mêlée dans les affaires politiques les plus honteuses, accomplissant des œuvres dont les cabinets les plus perfides rougiraient de s'avouer les inventeurs. Mais la folie et la perversité de semblables actes ne sont rien au prix de l'hypocrisie qui les accompagne. Les crimes, comme produits d'une volonté forte, s'allient quelquefois à l'énergie, à la fermeté, tandis que ceux qui prennent de faux prétextes de vertu et de piété, qui affectent la modération et la justice pour remplir des vues iniques, joignant la lâcheté à la méchanceté, se rendent aussi méprisables aux yeux des hommes que coupables devant la Divinité. C'est d'après des transactions aussi criminelles que le roi de Sardaigne prend le titre de roi de Cypre et de Jérusalem ; mais il est plus généralement connu en Italie sous le nom de roi des sardines. (1)

(1) Les sardines font le principal article du commerce de la Sardaigne.

En 1802, sur l'abdication de Charles-Emmanuel (qui mourut dernièrement à Rome sous l'habit de moine), son frère Victor-Emmanuel, actuellement régnant, monta sur le trône. Le mariage de ce prince avec Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche (digne fille de cette impériale maison), l'a confirmé dans tous les principes qui ont armé si souvent leurs familles pour le soutien d'une cause que leurs ancêtres respectifs, les comtes Verts et les Barberousses de différens âges, leur ont léguée avec leurs états.

A l'époque de la révolution, la cour, le royaume, l'aspect général de la société, en Piémont, étaient précisément ce qu'ils avaient été pendant des siècles; et les formes anciennes, les institutions gothiques y étaient semblables à celles qu'offrait l'Europe féodale des temps barbares. Le souverain était purement despotique, la noblesse jouissait des priviléges les plus exclusifs; le clergé, d'une influence directe et indirecte, extrêmement puissante, et le peuple, vassal plongé dans l'ignorance la plus dégradante, était soumis à une obéissance passive. La population entière était militaire, depuis le prince jusqu'au paysan; et le fier courage de cette nation, toujours brave, était considéré comme une marchandise courante

de l'état, et loué au dehors dans toutes les occasions où son service pouvait être payé. Tel était le système général, qui cependant a eu différens degrés d'abus et de désordres.

De tous les petits despotismes d'Italie, le Piémont semble avoir été le plus complet, le plus parfait, le plus serré; en un mot c'était un *despotisme de poche*. Le noble était là plus puissant sur ses vassaux, et le roi sur ses nobles, et la chaîne de dépendance tellement entrelacée, qu'il était difficile de découvrir son commencement et sa fin (1). Les ducs de Savoie

(1) Les divers motifs qu'Alfiéri a eu d'abandonner sa patrie, développés dans plusieurs endroits de ses intéressans Mémoires, donnent l'histoire entière du despotisme *du plus petit de tous les rois de l'Europe*. « Les chaînes de ma servitude native, dit-il, m'ont toujours été odieuses et pesantes, surtout ce précieux privilége des nobles feudataires, qui les obligeait à demander le consentement du roi pour quitter ses domaines, même pour un très-court espace de temps : permission souvent obtenue avec beaucoup de difficultés, et toujours limitée. » (*Vita d'Alfieri*, p. 250.)

Il appelle Turin : « Il mio malsortito nido natio, « quello nobile carcere, » il despotico governo sotto cui « mi era toccato di nascere ».

« Le lieu infortuné de ma naissance, — « cette noble prison » — le gouvernement despotique, sous lequel le sort a voulu que je naquisse. »

et les rois de Sardaigne, obligés de maintenir leur existence précaire par un état de guerre perpétuel et des alliances ménagées avec adresse, étaient constamment en campagne, et n'avaient ni loisir ni goût pour la culture des arts et des sciences : d'autre part leurs moyens étaient si bornés, ils étaient si dépendans de leurs puissans voisins, que toutes leurs institutions se sont ressenties de cette servitude. La vivacité et l'intelligence naturelle de leurs sujets ont pu seules les empêcher de tomber dans un état d'ignorance honteuse, qui les aurait mis au-dessous même des pirates barbaresques, pour les lumières et la civilisation.

La haute noblesse qui composait exclusivement la cour, quoique esclave du roi, était, dans la petite sphère de son existence, la plus puissante de cette classe en Europe. Toutes les places honorifiques ou lucratives étaient réservées aux nobles; eux seuls pouvaient avoir des loges à l'Opéra, ou danser dans les bals publics, distinctions frivoles pour ceux qui en jouissent, mais très-vexatoires pour ceux qui en sont exclus. Beaucoup d'autres priviléges de ce genre étaient ajoutés à ceux-ci : le noble qui aurait *perdu sa caste* en admettant un citoyen dans son palais, avait le droit d'entrer dans les maisons bourgeoises toutes les fois qu'on y

célébrait des fêtes, et que des instrumens de musique y étaient entendus. Ce droit allait même jusqu'à s'y faire recevoir d'autorité, en cas que leur société ne fût pas agréable aux maîtres du logis. Nés soldats, ils étaient assujettis à une espèce de conscription qui les empêchait de se livrer à aucun projet d'existence domestique. Toute l'éducation qu'ils recevaient à l'Académie royale se bornait en général à savoir danser, faire des armes, et monter à cheval; et tandis qu'ils étaient ainsi dévoués à l'ignorance et à la paresse, leurs principes moraux étaient sapés par les fondemens; car il existait une loi qui, en leur défendant de vendre une seule acre de leurs terres sans l'assentiment du roi, leur permettait de refuser de payer leurs dettes quand ils manquaient d'argent, ou de *probité*.

Le jeu était le vice qui dominait depuis le souverain jusqu'au moindre de ses courtisans. Des banques de pharaon étaient tenues ouvertement; les diamans, les effets précieux étaient mis en gage, quand tout le reste était perdu; et les sommes énormes, gagnées par les nobles piémontais sur les jeunes Anglais qui visitaient la cour de Turin, ne pouvaient sauver les premiers de la ruine causée tôt ou tard par cette funeste passion et la négligence de leurs affaires.

Le lien du mariage n'était plus qu'une convention de pur intérêt. La coutume (d'abord établie par la mode, ensuite consacrée par l'ancien usage) de négliger sa femme pour entrer au service de celle de son voisin, en détruisant la morale, ôtait à l'amour ses charmes les plus doux : cette galanterie autorisée n'avait plus rien de piquant; et les amans étaient aussi stupidement constans, que les maris étaient ouvertement infidèles. « Chacun se contente de la dame qu'il sert, » dit le libéral Lalande; mais il n'est pas question de la dame *qu'on aime*. Le vice se trouvait ainsi soumis aux restrictions de la vertu, et supportait ses privations sans obtenir ses récompenses. L'orgueil, l'ignorance, les préjugés devaient naturellement distinguer un tel état social; et la satiété, la pauvreté, le mécontentement en étaient les résultats inévitables. Cependant c'est cet état social, dont un Anglais, un ecclésiastique, trouve la perte irréparable pour la jeunesse anglaise (1), dans le cours de ses voyages. Les hommes éclairés de ce

---

(1) « L'académie de Turin, où les étudians étaient considérés comme partie de la cour, et admis à tous ses bals et divertissemens, mettait cet avantage (l'admission dans la société) entièrement à leur portée; et sous ce rapport, *comme sous beaucoup d'autres, elle était très-*

pays se séparaient volontairement de ces compagnies vaines et dépravées. Les Salluzzi tenaient leur petite académie dans l'intérieur de leur palais; les Ricolvi, les Ravautelli restaient ensevelis dans leurs ruines classiques; les Cignas, les Lagrange, les Allioni ne quittaient guère leurs cabinets ou leurs jardins botaniques : Beccaria, le sublime Beccaria, dégoûté de tout ce qui le rattachait au misérable coin de terre qu'il avait le malheur d'habiter, n'avait de communications qu'avec les astres, dont la lumière et la pureté se réfléchissaient dans son esprit brillant et noble; et Alfiéri, dans la chaleur d'une indignation trop bien fondée, cédant aux inspirations d'un génie vraiment indépendant, fuyait sa terre natale pour n'y jamais rentrer, léguant à la postérité l'expression de sa haine, de sa pitié, de son mépris pour un gouvernement et une cour dont l'existence était incompatible avec la liberté qu'il adorait, et la vocation qu'il avait embrassée. (1)

---

supérieure à Genève, où les jeunes Anglais de distinction étaient trop souvent envoyés pour y apprendre le français et le scepticisme. Eustace, vol. 4.

(1) Alfiéri a créé un grand nombre de mots pour exprimer ses sentimens sur le système piémontais. Il dit



Les Piémontais formèrent l'avant-garde de la coalition continentale. Ils avaient été les premiers à entrer en France. Chassés de la Savoie, ils continuèrent à résister dans les Alpes italiennes; et il est généralement reçu que l'armée piémontaise a été le plus ferme boulevard contre les forces foudroyantes des légions françaises. Tandis que les petites principautés d'Italie se séparèrent de l'intérêt commun, et firent leur paix, comme Parme, Modène, Florence, le Piémont maintint son intégrité; et quand il céda, ce fut par l'effet d'une ancienne déférence pour la France, et surtout parce que *les maux qu'il ne connaissait pas* ne pouvaient pas surpasser *ceux qu'il éprouvait.* Le roi s'enfuit; Turin capitula sans la formalité d'un siége, et les Français ayant

---

qu'il s'efforçait de se dépiémontiser (spiedmontizzarmi); de se dévassaliser (disvassalarmi). Il laissa son bien à sa sœur, et s'établit à Florence, se résolvant à écrire des tragédies et à dompter des chevaux pour subsister, plutôt que de jouir de son rang élevé et de sa fortune sous un tel ordre de choses. Un de ses motifs pour prendre ce parti, était la nécessité de cacher ses ouvrages, qui ont fait tant d'honneur à l'Italie; car il existait une loi qui défendait de publier des livres sans licence, même dans l'étranger, sous peine d'amende, et même de punition corporelle, quand le cas le requérait. (*Vita*, 252.)

pris possession du royaume, le Piémont fut organisé en république, et toutes ses anciennes institutions tombèrent en un instant.

La réforme accompagnait la conquête; et les mesures les plus judicieuses guérissaient les plaies que l'épée de la victoire avait infligées à l'amour-propre national. Bonaparte était encore, ou affectait d'être, un général républicain; et la révolution s'acheva avec sagesse et modération. L'archevêque de Turin, del Signori, fut appelé pour donner ses conseils sur la nouvelle organisation ecclésiastique. Ce fut lui qui donna le pouvoir au clergé régulier, après la suppression des ordres, de vivre séculièrement; qui le dispensa des vœux, et le réunit à la masse de la société, en lui rendant tous les droits dont il avait été privé. Sa Lettre pastorale aux religieux des deux sexes est encore admirée à Turin, comme un chef-d'œuvre de simplicité et d'éloquence; et les observations qu'il y fait sur les distinctions fantastiques d'habillement qui marquaient avec ostentation la séparation d'avec le reste du monde, sont aussi philosophiques que bienveillantes (1). Il abolit les vœux de pau-

(1) « Abito secolare di colore e di forma modesta è edi« fiante, siete dispensato del voto di povertà per quanto

vreté et de mendicité, et encouragea les moines à ajouter par leur travail à la modique somme qui leur était allouée par le nouveau gouvernement, en les exhortant à éviter les dettes et à se procurer l'indépendance par une sage économie.

Le peuple vit cette réforme avec joie, quels que pussent être les regrets du clergé. La suppression des riches couvens des jésuites et des capucins, la vente de leurs biens comme propriétés nationales, la cessation de ces aumônes extorquées à la crédulité ou à l'obéissance, firent rentrer dans leurs canaux naturels des sommes considérables, et remplacèrent des êtres voués à la fainéantise par la classe plus utile et plus heureuse des petits propriétaires ruraux. On réconciliait ainsi le grand nombre

---

« riguarda il poter maneggiare denari, spendere e com-
« prare, e ritenere in propria mano quanto vi potra
« bisognare pel sostentamento vostro, ed anche in ajuto
« e servizio delle case e famiglie nelle quale vi troverete
« a convivere. »

« Portez des habits séculiers de couleurs et de formes modestes et décentes. Vous êtes dispensés du vœu de pauvreté dans ce qui regarde le pouvoir de faire valoir l'argent, de dépenser, d'acheter et de retenir dans vos mains ce qui sera nécessaire pour votre subsistance, ou pour aider les familles avec lesquelles vous vivrez. »

avec le nouvel ordre de choses, de manière que nuls n'avaient intérêt d'y être adverses, hors ceux qui avaient perdu des priviléges, à mesure que leurs concitoyens avaient recouvré des droits. Une carrière vaste et nouvelle s'ouvrait au talent national. Les agens et les ministres du nouveau gouvernement étaient presque tous Piémontais, et le chef de la république, comme le préfet de l'empire, reçurent également l'ordre d'amalgamer dans les fêtes publiques et dans leurs salons toutes les personnes de diverses classes que leurs talens et leur éducation rendaient propres à figurer dans les mêmes cercles.

Cependant le premier choc d'un changement qui avait été aussi prompt qu'avantageux, fut suivi de ses maux *concomittans*. L'émigration d'une grande partie de la noblesse, et les frais d'une guerre ruineuse avaient beaucoup appauvri la capitale; et l'aristocratie privée de ses droits féodaux, le moine défroqué, le clergé sans bénéfice, l'avocat de la couronne déplacé, formaient une masse considérable de mécontens qui répandaient la méfiance et les alarmes dans toute la sphère de leur influence. Mais peu de regrets sont éternels. La prospérité générale adoucit graduellement la désapprobation individuelle;

les dieux pénates de Turin se relevèrent; les fils se trouvèrent succéder aux charges que leurs pères n'étaient plus capables de remplir; et l'un des écrivains politiques le plus habiles que l'Italie ait produits (1), a prouvé qu'en dépit des faux raisonnemens qu'on a fait circuler avec tant de soin depuis la restauration, les états de S. M. sarde avaient été florissans, s'étaient améliorés sous le système révolutionnaire; et il a justifié ainsi les intentions de la Providence, en faveur d'un peuple doué de qualités élevées et d'un mérite éminent.

Des siècles de tyrannie n'étaient pas propres à donner aux Piémontais de justes notions de la liberté politique; mais leur esprit naturellement pénétrant se prêta bientôt à concevoir les principes et les théories sur lesquels se fondait leur régénération comparative. Tous les jeunes gens et plusieurs des légistes les plus habiles et des savans les plus distingués embrassèrent le nouvel ordre de choses avec enthousiasme, et en le considérant comme

(1) Opuscoli di un avocato milanese originario Piedmontese, sopra varie questioni politico-legali. *Milano*, 1819.

«Opuscules d'un avocat milanais originaire de Piémont, sur plusieurs questions politico-légales. *Milan*, 1819.»

un pas fait vers un système plus parfait, ils avançaient rapidement dans la carrière de la liberté constitutionnelle, quand l'élévation soudaine de Bonaparte au trône impérial, sans étouffer leur amour pour l'indépendance, comprima leurs espérances, et retarda l'accomplissement de leur objet. Ils n'avaient pas de forces numériques à opposer à des systèmes soutenus par les armées qui avaient conquis l'Europe, et auxquels les souverains de Russie, de Prusse, d'Autriche, de Rome avaient accédé. Le monarque consacré par Pie VII, le gendre de François, le modèle d'Alexandre, et le maître de la destinée de Frédéric, aurait été bien vainement combattu par la petite république de Piémont. (1)

(1) Le Piémont a été reconnu province de France par la bulle du pape du 1er juin 1803. Le 3 janvier 1806, le roi de Bavière donna sa fille à Eugène Beauharnais; le 17 avril, même année, le prince héréditaire de Bade épousa une parente de Joséphine, adoptée par Napoléon. En août 1807, la fille du roi de Wirtemberg fut mariée à Jérome Bonaparte, qui avait une autre femme existante; et en avril 1810, l'empereur Napoléon épousa la fille de l'empereur d'Autriche. Il est difficile de décider ce qui offre le plus d'ignominie, ou de contracter de telles alliances en dépit de toutes les raisons d'opinion qui s'y opposaient, ou d'en rompre bassement les nœuds après les avoir librement formés.

Bonaparte empereur employa les mêmes moyens de conciliation dont il s'était servi quand il était général de la république. Les Piémontais les plus distingués restèrent dans les places. Leur gouverneur, le prince Borghèse, était Italien, et assez riche pour acheter, s'il l'eût voulu, une douzaine de stathoudérats en Allemagne : il était jeune, brillant, beau-frère de l'empereur; et il lui fut ordonné de conserver, dans sa vice-royauté, toutes les formes établies sous le gouvernement républicain. Ainsi toutes les personnes bien élevées étaient admises dans cette cour, sans distinction de rang, et la seule gêne imposée aux hôtes du prince était, pour les maris, l'obligation d'accompagner leurs femmes. Les ventes de biens nationaux furent confirmées; on ne rétablit pas un seul couvent, et le stylet continua d'être défendu comme du temps de la république (1). En 1815 la France tomba, et l'Europe reprit son *assiette* ancienne. Les rois sortirent de leurs retraites, et les institutions du quinzième siècle regagnèrent par degrés

(1) Rolland porte le nombre des assassinats commis de son temps, pour la Sardaigne seule, à huit ou neuf cents par année. A présent ce crime est aussi rare en Italie qu'en Angleterre.

leur pouvoir et leur influence. S. M. de Cypre et de Jérusalem, après une retraite de quinze ans dans son île de Sardaigne, retourna de ce gouvernement de *sardines*, accompagné d'un *assez mauvais poisson* (le comte Cérutti, son grand-visir), de son confesseur, de sa madone, de sa cour, et d'une petite armée de soldats d'étain, qu'il faisait manœuvrer tous les jours sur la toilette de la reine. Il rentra dans sa bonne ville de Turin, avec le même habit, la même perruque, les mêmes préjugés qu'il avait en la quittant. Le peuple voyait cependant en lui, malgré cette perruque légitime, ce costume redoutable, le gage de cette liberté que la sainte alliance avait promise à l'Europe, quand l'ogre impérial aurait été abattu. Toutes les reliques féodales qui avaient été enfouies dans les vieux châteaux des Alpes, les défilés du Pas-de-Suze, et les vallées de Savoie, reparurent avec des accoutremens qui n'avaient pas été vus depuis la révolution. Le roi, en se revoyant dans la galerie de son *Pallazzo reale*, entouré des mêmes figures, dans les mêmes habillemens, que lorsque, en des temps moins heureux, il avait laissé cette résidence, ne put se défendre d'exprimer sa joie de ce que *rien n'était changé*, et d'avoir trouvé toute chose comme il l'avait

laissée. C'était en vain que les vieux professeurs de droit romain, en *soutane de soie;* les vieux nobles, *l'épée au côté;* les vieux magistrats, *en robe d'hermine;* et les vieux ecclésiastiques, dans leurs anciens habits *pontificaux*, s'écriaient autour de lui : *Prostrata banalità, — feodalità, — il tempo di lutto, — i quindici anni sventurati....* (1); il se passa bien du temps avant qu'ils pussent lui faire comprendre ce qu'ils voulaient dire, et lui faire croire qu'une seule innovation eût été faite dans les lois des descendans du grand Witikind.

A la fin cependant, convaincu par des détails réitérés qu'il n'y avait plus ni féodalité, ni corvée, ni gabelle, ni couvens, ni stylets, ni asiles; que les nobles étaient obligés de payer leurs dettes et n'avaient plus besoin de sa permission pour aller à Milan; que rien ne restait des anciennes institutions, sinon de lourds impôts, une conscription militaire, et une presse restreinte; il prit tous les saints du calendrier à témoin de son indignation, et appela le conseiller selon son cœur, *cet autre*

---

(1) « Banalités abolies, — féodalité abaissée, — temps de deuil, — les quinze malheureuses années. »

lui-même et meilleur que lui-même, Cérutti, pour voir ce qu'il y avait à faire; comment et par qui les fragmens de l'ancien édifice pourraient être rassemblés et réparés. La consternation royale fit rire Cérutti; il assura le roi que pour six sous de l'ancienne monnaie piémontaise il remettrait à neuf l'ancien gouvernement. (1)

Les six sous avancés, le ministre sort, et rentre en moins d'une heure, avec un almanach royal de 1790. « Voilà, sire, dit-il, votre gouvernement tout fait. Replacez toutes les personnes que vous trouvez ici, et qui sont encore vivantes, et remplissez les vacances d'une manière analogue; vous voyez que pour le prix de ce livre que je viens d'acheter dans une échoppe près du palais de V. M., vous rétablissez votre gouvernement sans aucune peine. » Le roi fut enchanté, le ministère actif du régime précédent fut immédiatement banni; et en peu de jours il ne resta de traces de ce système, que les abus qui convenaient au nouvel ordre de choses. Les couvens furent rétablis; des moines (2), des processions, des

(1) « Tutto di bel nuovo. »

(2) Un recensement pris à Turin dans le milieu du dernier siècle, prouve que dans une population de

soldats remplirent les rues; les églises, les forteresses, les châsses, les garnisons se relevèrent de tous côtés; le Code Napoléon fut abandonné, la ligne de démarcation entre la noblesse et le peuple fut tirée plus exactement que jamais, la reine distribua encore les loges à l'Opéra d'après le nombre de quartiers, et le roi, devant toute sa cour (sur ce qu'on lui disait que le souverain de Bavière était libéral, et que le monarque prussien avait *promis* une constitution à son peuple), dit: *Io solo, sono veramente re.* Pour couronner tant de félicités, l'Angleterre, faussant ses promesses, remit Gênes entre ses mains; — Gênes, l'objet de sa haine, de sa rivalité, de son ambition; quand tout à coup l'on vient à découvrir, au milieu de tous ces triomphes, que la vieille machine, quoique replâtrée, raccommodée, ne pouvait pas marcher. Les ressorts en étaient rouillés, les principes d'action en étaient oubliés; en un mot, la constitution de six sous ne valait pas un denier. Tout était erreur, confusion, mécontentement, inconvenance; le peuple appartenait à un siècle, le gouvernement à un

---

76,000 âmes, il y avait 14,000 ecclésiastiques, et 15,000 moines et religieuses.

(1) « Moi seul je suis vraiment roi. »

autre. En vain l'armée fut augmentée, quoique l'on fût dans un état de profonde paix; en vain les citadelles se fortifièrent, les armoiries reparurent, les capucins se multiplièrent, des prières sans nombre furent offertes; en vain le roi habilla et déshabilla ses troupes, fit manœuvrer ses soldats d'étain comme dans les heureux jours de sa retraite, et la reine reçut des inspirations journalières du conseil aulique de son cousin; tout fut inutile. Le peuple de Savoie mourait de faim (1), les Piémontais supportaient impatiemment le poids des impôts, les nobles qui se retrouvaient encore vassaux du roi, sans avoir regagné tout leur ancien pouvoir sur le peuple, se plaignaient amèrement; les moines à qui l'on avait rendu leurs couvens, en redemandaient les revenus; les libéraux et les bonapartistes, également indignés, se réunissaient dans le sentiment de l'oppression de l'Italie, et minaient par les armes du ridicule et de l'opposition le système qu'ils ne pouvaient pas abroger. Gênes, la malheureuse Gênes, était prête à tous les sacrifices qui

(1) Dans ce temps-là, des lois fiscales empêchaient le passage des grains envoyés du Piémont pour secourir les Savoyards; et les souffrances qu'ils éprouvèrent pendant cette disette, rempliraient un volume.

auraient pu la tirer d'un honteux esclavage. Cypre et Jérusalem restaient, il est vrai, calmes et tranquilles; mais tout le reste était dans le désordre et la consternation. Le roi, tâchant d'arranger un ordre de choses plus supportable, reprit quelques-uns des ex-ministres du régime impérial. Ils ne pouvaient pas faire beaucoup, avec un système qui, bien qu'il soit celui de tous les états du continent, ne saurait cependant subsister qu'à l'aide de nombreuses armées permanentes; mais leurs talens, leur mérite reconnus, inspirèrent à la nation une sorte de confiance, et calmèrent momentanément l'irritation des esprits.

Les nobles institutions qui avaient fleuri pendant quinze ans en Piémont et en Savoie, avaient répandu parmi les habitans de ces pays des lumières qui ne pouvaient pas être éteintes, et réveillé en eux une énergie qui ne pouvait plus se réduire à la stupidité de leur ancienne existence. Une éducation européenne s'étend maintenant à tous les rangs; le noble, le bourgeois, le soldat participent également à ses bienfaits; et les effets qu'elle a produits se reconnaissent dans la société privée de Turin, et dans les efforts individuels pour fonder des établissemens utiles au bien commun. Ces établissemens ranimeront l'industrie, propage-

ront les connaissances et enrichiront le pays, en dépit des *ignorantins*, des partisans de la féodalité et des erreurs des gouvernemens légitimes (1). Alfiéri considère comme un des mal-

---

(1) Parmi les plus distingués de ces vrais patriotes, on remarque son excellence le marquis de Brême, dernier ministre de l'intérieur du royaume d'Italie. Ce seigneur est le chef d'une des plus anciennes familles, et il possède une des plus grandes fortunes du Piémont. Pendant son ministère il a puissamment concouru à la propagation de deux choses bien essentielles au bien de la société; la vaccine et les écoles lancastriennes, qu'il a d'abord introduites dans ses terres en Piémont. 270,000 personnes furent vaccinées en Lombardie d'après ses expériences domestiques, et ses écoles excitèrent une émulation semblable; renvoyé du ministère à la restauration, par la maison d'Autriche, qui n'avait que faire ni des écoles de Lancastre, ni des ministres qui les protégeaient, le marquis de Brême réside actuellement dans son vieux château de Sartirani, où il est regardé comme le protecteur de tout le canton. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Des Systèmes actuels d'éducation du peuple.*

Quand nous le visitâmes dans sa villa près de Milan, où il se trouvait momentanément en 1819, il nous invita à venir à Sartirani, à notre retour du midi de l'Italie, pour y juger des progrès de ces écoles. Dans l'intervalle, la mort l'a affligé deux fois des plus cruelles peines qui puissent déchirer un cœur paternel, et avec les circonstances les plus aggravantes. Son fils aîné a péri en traversant le Ticino, comme il accompagnait un mé-

heurs de sa vie, auquel il n'avait point contribué, celui d'être né dans ce qu'il appelle un pays amphibie (1). Cette observation fait allusion

decin qu'il avait été chercher pour son père. Peu de temps après ce malheur, monseigneur l'abbé de Brême, second fils de son excellence, ex-grand-aumônier du royaume d'Italie, succomba dans une maladie, aigrie par les persécutions et les calomnies qui suivaient, depuis la restauration, tous ceux qui s'étaient distingués sous le régime précédent, et qui avaient été trop vivement ressenties par un être dont la constitution était délicate, et l'esprit disposé à une mélancolie morbide. L'abbé de Brême était le principal rédacteur d'un journal littéraire composé dans des principes libéraux, et supprimé depuis peu, intitulé *le Conciliateur.* Il unissait une vaste érudition à de rares talens, et ses affections vives et profondes se concentraient sur la régénération de l'Italie, et sa réunion en un *corps de nation.* A la politesse de l'ancienne cour, il joignait la franchise des manières modernes; et il a emporté dans la tombe l'estime, l'amitié et les regrets de tout ce qui est aimable et méritant dans la société italienne. Monseigneur de Brême était bien connu de nos voyageurs les plus distingués. Ses attentions pour nous, comme étrangers, s'étaient bientôt changées en une liaison d'amitié qui n'a fini qu'avec *sa vie,* comme son souvenir ne s'effacera qu'avec la nôtre.

(1) « Disgrazia primitiva del nascere in un paese an-« fibio. » *Vita*, *p.* 76.

Il avoue qu'il ne savait le français que par routine; mais il ajoute qu'il connaissait encore moins l'italien:

à la prédominance de la langue française en Piémont, qui faisait qu'il ignorait encore les beautés de son idiome natal, à l'âge où l'esprit a pris son entier développement. Avant qu'il se fût dévoué avec tant d'ardeur à l'étude de cette belle langue, sa conversation, ses lettres, ses compositions étaient en français; et quand il arriva en Toscane il fut obligé d'étudier l'italien comme un langage étranger. Le français a été depuis plus d'un siècle la langue de la

Eustace, dans ses lamentations sur la perte de la cour et de l'Académie de Turin, observe qu'elles servaient d'introduction aux manières et à la langue d'Italie. Cet exemple, et plusieurs autres, dans son emphatique et superficiel ouvrage, prouvent son entière ignorance de l'Italie, ou son intention préméditée d'altérer la vérité des faits. Les détails historiques et topographiques, même les citations classiques d'Eustace, sont généralement copiés de Lalande, dont le *Voyage en Italie* est trop volumineux pour être lu par beaucoup de gens. Mais le projet de rétablir le latin comme langue commune en Europe, et celui de la restauration de l'ancienne suprématie du pape, lui appartiennent en propre. Le vrai caractère de cette production (qu'il est moins pénible de censurer à présent que l'auteur ne peut plus être affecté des éloges ou des censures), est bien exprimé dans le quatrième chant de *Childe Harold;* le long séjour de lord Byron en Italie rend son témoignage irrécusable en cette occasion.

cour et de la bonne compagnie de Turin; le piémontais est employé dans les relations domestiques; mais l'italien n'est parlé que par les personnes instruites, et seulement quand elles se trouvent avec des étrangers de quelque autre partie de l'Italie.

L'habitude de copier servilement la cour de France, les fréquentes alliances entre les maisons de Bourbon et de Savoie, et la proximité et l'union momentanée des deux pays, a produit une conformité d'usages qui maintenant, plus que jamais, frappe le voyageur à sa première entrée dans les salons de Turin. Cependant l'on découvre ensuite quelques légères différences. Les hommes dans leurs vêtemens, leur contenance, leur manière de se présenter, se rapprochent des Anglais; du moins ils se piquent de leur ressembler. Ils ont la passion des chevaux, ou ils affectent de l'avoir; ils se rassemblent en club dans les cafés, parlent politique, font des paris, galopent le soir au cours, et conduisent le matin des *bogueys*, en costume de *dandy*. Dans leurs loges à l'Opéra, ils sont vraiment Italiens; dans leurs salons, ils sont Français; mais à tout prendre, ils sont parfaitement Européens. Les femmes adoptent généralement les modes et la langue françaises; elles ont un peu de ce tour élégant

et fin, de ce léger persiflage qui constitue le charme principal de la conversation française. Mais elles ont une grâce qui n'est pas française, une grâce purement italienne, la grâce de la simplicité. Rien de *maniéré*, point de formes banales de convention, aucune affectation cérémonieuse. C'est peut-être ce qui fait que malgré les désavantages d'une mauvaise éducation, d'un mauvais gouvernement, d'une religion superstitieuse, elles ont encore pour ceux qui sont admis dans leur intimité, un charme que l'art ne pourrait jamais imiter.

Le spectacle, le casino, la cour, les sociétés privées remplissent le temps à Turin, comme dans le reste de l'Italie. Nous avons dû à la politesse de madame la comtesse Valperga Masino (1), et de la princesse Hohenzol-

(1) Cette dame me pardonnera peut-être si, en rappelant ses attentions aimables, j'avoue qu'elles m'ont été doublement précieuses comme venant de la nièce de la pupille de l'amie de l'illustre abbé Valperga di Caluso, nom sacré en Italie, qui n'est jamais prononcé sans exciter un soupir de regret, ou un sentiment de triomphe national. L'abbé mourut dans les bras de sa nièce, et c'est à sa piété filiale que monseigneur de Brême fait allusion dans la vie qu'il a écrite de son docte parent, en disant : *Che avesse l'onorando vecchio domestico*

lern (1), de pouvoir, malgré la langueur que l'absence de la cour avait jetée dans les amusemens, juger des grâces et des talens qui embellissent les cercles de cette capitale. Nous fûmes présentés dans leurs salons à tous les littérateurs, les diplomates, les personnes distinguées qui se trouvaient alors à Turin, et nous pûmes observer que le mérite était là pleinement substitué aux *quartiers de noblesse* et aux *crachats*, en voyant les Carenas, les Planas, les Borsons, associés dans le palais Masino aux comtes féodaux et aux barons gothiques. C'est là que nous entendîmes discuter, de la manière la plus aimable, sur des points de poésie et de littérature, le ministre libéral et philosophique Balbo, et l'*ultrà*, mais très-agréable de Maistre.

La danse à la française, les cartes et la con-

---

compagno, il senno, sotto le ridente forme di femminil gioventù.

« Le digne vieillard avait pour société intime et domestique, le bon sens, sous la forme riante d'une jeune femme. »

L'abbé Caluso était professeur de langues orientales, directeur de l'observatoire, membre du grand conseil de l'université, membre de la légion d'honneur, etc. etc. Il est mort à Turin, en 1815, âgé de soixante-dix-sept ans.

(1) Femme de son excellence le comte Trucksess, ministre de Prusse.

versation occupent la société comme à Paris; mais la conversation prédomine, et nous fûmes surpris de trouver chez plusieurs jeunes personnes une connaissance générale de notre littérature. Le jour qui précéda notre départ de Turin, on nous présenta des traductions italiennes de Childe Harold et de Lallah, Rookh.

Je plains ceux qui traversent le Piémont sans s'arrêter dans sa capitale. L'impression que nous reçûmes sur le seuil de l'Italie, répandit un jour favorable sur tout le reste de notre voyage. Les localités de Turin offrent beaucoup d'intérêt, et ses actifs et spirituels citoyens méritent bien d'être étudiés avec attention. De plus, les étrangers trouvent dans peu de villes d'Italie, un accueil aussi franc, aussi hospitalier, auquel une gaîté aimable, des connaissances solides, et des sentimens bienveillans donnent un prix inestimable.

PASSAGE DU RÉGIME FRANÇAIS A LA MONARCHIE RESTAURÉE.

« Le développement du génie a trouvé plus d'entraves dans la législation que dans toutes les autres sciences. » — *Tactique des assemblées législatives*. Vol. II.

Les anciennes lois du Piémont étaient un

composé du droit romain et des lois canoniques, des édits du souverain, des coutumes locales, et des décisions des magistrats supérieurs qui, comme nos *précédens* en Angleterre, avaient une force légale. Cette masse hétérogène et confuse n'avait jamais été recueillie, arrangée, formée en système régulier : elle était fréquemment en contradiction avec elle-même par la variété des autorités, et la différence des temps dans lesquels chaque loi avait été promulguée. Le duché d'Aoste avait un code particulier; d'autres villes et même des bourgs et des villages étaient gouvernés, jusqu'en 1798, par des statuts et des usages locaux, dans ce qui concernait les successions, le pouvoir de tester, etc.

Les effets bienfaisans de la révolution française ne se bornèrent pas à bannir cette confusion et à la remplacer par le Code Napoléon. Les améliorations ne furent pas seulement dans les formes. L'ancien gouvernement peut être considéré comme le plus barbare des diverses institutions féodales que la liberté a renversées ; et ses lois n'étaient pas moins injustes dans l'application qu'elles étaient obscures et contradictoires. Cette maxime de droit romain qui déclare que la vente brise les baux, et qui donne à l'acheteur un droit que n'avait

point le vendeur (droit aussi nuisible au bien public qu'à l'individu qu'il dépossède), était alors en vigueur.

Un autre avantage que le Piémont devait à la révolution, était l'établissement de la loi française des hypothèques. Le crédit, l'âme du commerce ne peut avoir son entier développement que quand la propriété est clairement et solidement engagée à la décharge des dettes, et quand l'application de la loi sur cet objet est facile, et n'offre aucune possibilité de contestation. L'ancien système piémontais laissait la propriété généralement responsable pour toutes les demandes, sans assurer le premier créancier contre l'imprévoyance future de son débiteur, la priorité d'hypothèque ne donnant aucune priorité de droit sur les biens (1). Les Piémontais étaient en général attachés au Code français, et plus encore les Gênois qui avaient appris à en reconnaître la supériorité par la pratique.

Mais à la restauration, toutes les institutions révolutionnaires, les lois fiscales exceptées, furent renversées d'un trait de plume

(1) Il n'existait aucun registre public des hypothèques ou le prêteur pût prendre les informations nécessaires pour sa sûreté.

par le fameux édit du 21 mai 1814. Cet édit, après le préambule ordinaire de la grâce spéciale de Dieu et des armées généreuses et magnanimes des puissances alliées (*hysteron proteron* manifeste), de la sollicitude paternelle, etc. etc. etc., décrète ce qui suit :

I. Sans avoir égard à aucune autre loi depuis la date de ces présentes, on observera les constitutions royales de 1770 et les autres actes de nos prédécesseurs jusqu'au 23 juin 1800.

II. Nous autorisons nos magistrats suprêmes à conduire l'instruction de tous procès maintenant pendans, et de procéder dans tous les actes d'adjudication et d'ordre (*gli atti d'aggiudicazione e giudizie d'ordine*) déjà commencés, de la manière qu'il scroiront la plus conforme à la justice et à l'exigence des cas, leur donnant la même autorité pour réprimer l'usure exorbitante dont ils jouissaient autrefois.

III. Pour tout ce qui concerne les impôts directs ou indirects, nous nous réservons d'entrer dans de plus grands détails, quand le moment nous paraîtra convenable; en attendant, les lois actuellement en vigueur continueront à être suivies.

Le démon de la discorde lui-même n'aurait jamais pu imaginer rien de plus destructif du

bien public et de la morale que cet édit. A Milan, à Modène, en Toscane, l'abolition du Code français avait été préparée par une suite d'actes transitoires, qui réglaient avec plus ou moins de précision l'application de chaque Code à plusieurs cas particuliers; mais ici tout était laissé à la décision du magistrat, dont la volonté avait force de loi pour renverser des engagemens pris sous un autre ordre législatif, et pour déterminer d'après un Code des contestations commencées sous la puissance d'un autre. Pour bien apprécier la folie et l'injustice de cette mesure, il est nécessaire de connaître la différence extrême de l'esprit des institutions modernes, et de celui des anciennes; et l'impossibilité de les soumettre à aucune règle commune. Dans l'état d'incertitude que l'on a créé, par cette différence, à l'égard de toutes les matières de droits féodaux, dépôts, mariages civils, divorces, capacité de religieux à hériter, les pères de famille étaient tout-à-fait incapables de faire un testament, ni même de s'engager avec sûreté dans aucune transaction relative à des transferts de propriété. Cette difficulté, comme on pouvait aisément le prévoir, s'accrut par les décisions prises dans différens cas, et par différens tribunaux. La méthode de juger d'après les pré-

cédens, dans les cas ordinaires, est déjà assez défectueuse : *Ex his quæ forte uno aliquo casu accidere possunt*, dit Cicéron, *jura non constituuntur* (1); mais elle devient mille fois plus pernicieuse dans un cas où tout est nouveau, sur lequel l'opinion n'est point formée et n'a d'autres bornes que celles qui lui sont imposées par la conscience; et où la conscience elle-même se trouve en opposition avec la disgrâce ou la faveur d'un monarque et les préjugés d'une faction dominante.

Parmi les prérogatives les plus puériles et les plus vexatoires dont le roi jouit en Piémont, on peut citer celle d'intervenir dans les affaires civiles, de suspendre le cours de la justice, d'annuler les droits des particuliers, par des actes *mixtes* nommés *de grâce et de justice.* Un droit aussi anarchique, aussi stupidement opposé à l'intérêt et du roi et des sujets, doit avoir été de tout temps une source d'injustices; mais à l'époque du changement de gouvernement, le mal passait toutes les bornes. Quiconque croyait avoir été lésé par les institutions révolutionnaires, soit par la suppression des privilèges, soit par la seule influence de l'opinion, tâchait de persuader

(1) *De legibus*, I, 4.



le roi que tout ce qui dérivait de cette source était impur, et que les sentences des tribunaux français étaient autant d'actes de violence et de fraudes que le souverain était obligé d'annuler par son autorité. D'après de telles idées, une multitude de patentes royales furent expédiées, dont quelques-ûnes nommaient des commissions spéciales pour des cas spéciaux, dans les affaires de familles, individuelles, ou de patrimoine; d'autres, pour reviser les décisions de la cour suprême; d'autres encore pour juger des cas définis, *ab integro*. Plusieurs renfermaient des ordres aux créanciers, qui les obligeaient à entrer en accommodement avec leurs débiteurs, et à leur accorder quelque délai pour le payement de leurs dettes, donnant en certains cas jusqu'à vingt ans pour s'acquitter.

Les rois de Piémont n'exercèrent dans aucun temps avant la révolution cet odieux privilége sur les affaires civiles, nonobstant l'absence de toutes lois constitutionnelles: mais, ce qui tenait lieu de constitution, c'était la tranquillité du moment, la conscience des ministres, la validité non contestée des actes judiciaires; tandis que dans le moment présent, le préjugé contre la validité des actes révolutionnaires ouvre la porte à une foule

d'abus, et fraye le chemin à de continuelles suspensions des lois. Pour faire connaître jusqu'à quel point ces maux s'étaient étendus, il faudrait traduire les cinq volumes de plaidoyers ou protestations qui ont été publiés environ deux ans après la restauration par un avocat patriote (1); plaidoyers faits non-seulement pour être appréciés en Piémont, mais dans tout le monde, par la clarté avec laquelle la loi positive et naturelle est énoncée, et par la justice des raisonnemens et la solidité des principes. De plusieurs extraits de patentes contenus dans ce volume, je prends le premier qui se présente : — Vincenzo Ignazio Francesco Nuvoli était entré dans un ordre religieux, qu'il avait ensuite quitté, et il avait

(1) « Opuscoli politico-legali di un avocato Milanese « originario piemontese. » — S'il était sûr et convenable de percer le voile sous lequel l'auteur a voulu se cacher, on serait heureux de pouvoir le nommer au public à qui il s'est rendu aussi utile par ses talens que par ses vertus. Peu d'ouvrages de jurisprudence offrent des marques d'un esprit aussi étendu, aussi libéral, qui ne se perd point dans les labyrinthes des définitions techniques, qui ne surcharge point ses argumens d'une érudition superflue. Il est presque inutile d'ajouter que ces plaidoyers ne firent point gagner les causes pour la défense desquelles ils avaient été faits.

contracté un mariage non-seulement devant l'autorité, mais, comme il est probable, devant l'Église, en vertu d'une dispense du pape. Quoi qu'il en soit, il vécut et mourut dans une cohabitation conjugale, sans que personne y mît empêchement, même depuis la rentrée du roi. En mourant, il laissa l'usufruit de ses biens à sa veuve, et après elle à sa fille. Le roi, par une patente royale, sous prétexte que le mariage n'était pas légitime, parce que la *cause* de nullité des vœux n'avait pas été légalement exprimée (*non siasi fatta la causa della nullità de' voti debitamente*), et que la femme, en conséquence, était une concubine, et la fille une bâtarde, cassa le testament, ordonna que le cas serait jugé secrètement (*senza strepito di giudizio*) par un comité spécialement appointé pour cet objet. A cette étrange peinture, il ne faut ajouter qu'un seul trait. Ces dispenses royales ont été étendues jusqu'au duché de Gênes, où l'on ne peut prétendre que le roi avait une juridiction virtuelle suspendue pendant le temps de l'occupation des Français; où conséquemment sa légitimité n'avait aucun droit à se mêler avec la justice et à rompre les engagemens qu'elle avait consacrés par des décisions solennelles. Ces actes étaient donc ouvertement des actes de pure tyrannie; des

actes pour lesquels le nom anglais est maudit tous les jours, à toutes les heures, pour lesquels la nation anglaise aura à se justifier à la barre du monde civilisé. Tant que de telles choses existent, et que leurs auteurs restent impunis, tous les peuples de l'Europe peuvent bien s'efforcer de provoquer notre chute politique, et en prédire l'instant avec l'expression de la vengeance satisfaite. (1)

Les injustices qui résultèrent de la *mise en action* du Code français, en 1802, ont été en petit nombre, parce que ce Code tendait à simplifier la procédure, et à l'abolition de priviléges subversifs de droits imprescriptibles. Le plus grand nombre y trouvait nécessairement son avantage. Mais en retournant à d'anciens abus, les droits recouvrés à la révolution

(1) Il est arrivé très-souvent que des affaires qui avaient reçu, en passant devant les cours de première instance et d'appel, la sanction de dix juges, ont été envoyées à la revision d'un seul délégué ou de trois ou quatre membres agissant au nom du sénat. La clef de cette absurdité est que les juges, les jugemens et les lois révolutionnaires sont regardés seulement comme des scènes de comédie qui n'ont ni force ni réalité. Les sentences des ex-tribunaux ne sont point mises à exécution, si elles ne sont pas rendues valides par des décisions nouvelles.

étaient anéantis, et conséquemment toutes les transactions étaient essentiellement iniques. Ainsi, en renversant le système des hypothèques, de l'argent prêté sur des sûretés spéciales, rentrait dans la classe des prêts ordinaires, et ne pouvait plus être recouvré autrement que par les moyens communs aux créanciers sans garanties. Ainsi, celui qui avait contracté avec un citoyen, son égal devant la loi, était obligé de plaider et d'être jugé par une cour ecclésiastique, si sa partie adverse était un prêtre; et le mal ne se bornait pas, en ce cas, à être soumis à un tribunal partial, ou prévenu : chaque cour, chaque système de jurisprudence a ses formes, et ces formes seules peuvent déterminer le jugement, suivant l'axiome du droit romain, *in contractibus tacitè veniunt ea quæ sunt moris et consuetudinis*. Être jugé d'après un système autre que celui sous lequel le contrat a été fait, c'est donc évidemment être traîné *coram non judice*.

Parmi les priviléges féodaux existans avant la révolution, étaient les *banalités*, ou droits exclusifs de posséder des moulins, des fours, etc. etc. Quand ces droits furent abrogés, de nouveaux bâtimens furent naturellement érigés, suivant le besoin des communes. Par

une ordonnance royale, les propriétaires de ces nouveaux bâtimens ont été tenus à entrer en accommodement avec le seigneur féodal, soit en vendant l'usine, soit en payant en dédommagement la somme demandée par l'ancien propriétaire.

Mais tandis que le nouveau gouvernement protégeait ainsi les propriétaires féodaux, et accordait des dispenses aux nobles, pour les exempter des poursuites de leurs créanciers, il attaquait la propriété foncière par un édit qui a excité le mécontentement général, un édit qui réglait la dimension des fermes, et restreignait le droit du propriétaire pour louer ses terres à sa volonté. Les constitutions ou collections de lois faites par Amédée II, de 1723 à 1729, sont admirables, vu l'état des lumières de ce temps. Elles attaquaient la féodalité dans sa racine, et frayaient le chemin à l'abolition de ses juridictions et de plusieurs autres abus, qui eut lieu en 1797; et ces amendemens donnaient au Piémont, à plusieurs égards, des avantages que n'avait point encore le reste de l'Italie. Mais à travers ces réformes, parut l'édit du 19 juillet 1799, qui limitait la valeur des fermes à la rente de 5000 francs de Piémont, par année, sous peine de nullité de contrat; le maximum pour les

plantations de riz était fixé à 10,000 francs. Cet acte avait été fait dans le but d'apaiser le mécontentement du peuple, et de diminuer le prix du grain. Le huitième article déclarait, que tous les contrats existans, qui se trouvaient hors du principe établi par l'édit, et qui s'étendaient au-delà de l'année 1799, seraient regardés comme terminés *ipso facto*, au commencement de 1800. A cette époque, la bataille de Marengo fit changer le gouvernement; cette loi fut abrogée en grande partie, et le Code francais, adopté en mars 1804, l'annula entièrement. Même avant ce temps, elle était tombée en désuétude dans la pratique, elle était virtuellement nulle; en sorte qu'on n'avait pu reconnaître par expérience le bien qui pouvait résulter d'une si singulière législation.

En 1816, il y eut une grande disette en Europe, dont le Piémont en particulier souffrit excessivement. L'attention du gouvernement se reportant alors naturellement sur ce sujet, il sortit un nouvel édit, qui déclarait tous les contrats de fermes au-dessus des limites prescrites, et faits sous le régime français, nuls à dater de 1818, et qui restreignait les fermes comme avant la révolution. L'effet de cet édit, sur le public, différa compléte-

ment de celui qu'avait produit son prototype. L'esprit national s'était considérablement éclairé, par la pratique, sur les sujets d'économie politique. Une multitude de plaintes, de demandes d'exemptions, de censures, suivirent le rétablissement de ces restrictions; elles n'eurent pas même l'avantage qu'on se proposait, qui était de faire baisser le prix du blé. Les fermiers, en résiliant leurs baux, avaient souvent à recouvrer des sommes d'argent avancées, au lieu de rentes à payer; et comme ils étaient dispensés d'ensemencer la terre qu'ils abandonnaient, ils étaient d'autant moins obligés à porter leur grain au marché.

A l'égard des rizières, la loi était évidemment impraticable. Cette espèce de culture demande un système d'irrigation combiné, qui ne peut s'appliquer qu'à de grandes fermes; et la division arbitraire, en petit tènement, jetait des difficultés sans fins sur les baux. L'eau nécessaire pour l'irrigation, variant suivant les saisons et les localités particulières des terres, n'était pas susceptible d'une division égale entre les divers propriétaires. L'obligation de faire de nouveaux bâtimens, et l'inutilité des anciens, calculés pour de plus grands établissemens, était une source de dépenses

ruineuses. Ainsi, comme il était facile de le prévoir, cette loi fut généralement éludée par des arrangemens particuliers, et servit seulement à favoriser la chicane et la mauvaise foi. Cette mesure fut suivie de plusieurs autres également imprudentes: telle fut l'importation du blé d'Odessa, accompagnée d'une défense d'exporter, et de l'obligation d'acheter le blé du gouvernement. D'après ces réglemens, les Savoyards étant considérés comme étrangers au Piémont, périssaient de besoin, tandis que les Piémontais ne pouvaient pas vendre leurs produits.

Le nombre des tribunaux en Piémont (sans compter les *delegazioni per li privati*, ou tribunaux d'arbitrages) est si considérable, qu'il a fourni la matière d'un ouvrage, sous ce titre: *De tribunali esercenti giuridizione negli stati di S. M. di quà de' monti e colli di terra ferma*, 1796, *ristampato nel* 1815. Cette multiplicité de cours judiciaires occasionne nécessairement de perpétuels conflits de juridiction, une fréquente diversité de maximes et la prolongation indéfinie des procès.

Les juges sont généralement payés *à la pièce*, et gagnent en proportion de la longueur de la procédure et de la sévérité des peines infligées. La torture, quoique abandonnée par

respect pour l'esprit du siècle, fait toujours partie des lois existantes; et les procès criminels sont toujours conduits en secret. Ces bienfaits ne sont qu'une petite partie de ceux que le traité de Vienne a imposés sur une nation aimable, éclairée, industrieuse et entreprenante; mais l'humanité se console par la conviction que de telles combinaisons portent en elles le germe de leur destruction, et que, même sans éprouver aucune opposition, elles doivent tomber, entraînées par leur propre poids, et la corruption qui leur est inhérente.



CHAPITRE V.

LOMBARDIE.

Route de Milan. — Paysans. — Douaniers des frontières. — Bufalora. — Milan. — Rues, population, églises. — Duomo. — Anecdotes. — Le ballet du pape. — Réforme des églises. — Couvent et église de Sta-Maria delle Grazie. — La Cène de Léonard de Vinci. — Anecdotes. — Brera. — Anecdotes historiques. — Institut des gouvernemens révolutionnaires. — Ses galeries de peinture, médailles, etc. — Bibliothéque Ambrosienne. — Manuscrit de Léonard de Vinci. — L'abbé Mai. — Manuscrits Palempsestiques. — Palais du vice-roi. — Théâtres — de la Scala, la Vestale. — Théâtre patriotique, théâtre de Girolamo. — Théâtre Italien. — Critique du Quarterly review. — *Sylvio Pellico. — Association proposée pour l'amélioration de l'art dramatique.*

Les sinuosités du Pô, dont les fréquentes inondations (bien différentes de celles du Nil) portent dans des plaines fertiles les rochers et la stérilité, donnent un caractère particulier aux campagnes qui séparent les capitales

du Piémont et de la Lombardie. Les filets étroits des ruisseaux tributaires coulent dans des lits pierreux et larges, qu'ils se sont formés quand la fonte des neiges les change en torrens impétueux; les gués qui se rencontrent fréquemment, les ponts volans de bateaux, rendent ce trajet inquiétant et difficile en tous temps, et quelquefois très-dangereux (1). Le pays est généralement riche et bien cultivé. Les champs de blé et les vignobles, entremêlés de rizières couvertes d'eau et entourées d'arbres de haute-futaie, présentent un aspect d'abondance qui rendrait l'état du paysan piémontais difficile à expliquer, si l'on n'avait pas une

(1) Quelquefois un violent orage dans les montagnes, qui n'est pas même aperçu dans la plaine, dégorge ses eaux dans les canaux vides des ruisseaux : elles les remplissent, et s'élancent de là dans les grandes rivières en colonnes de plusieurs pieds de haut, avec un bruit épouvantable. Malheur au voyageur qui se trouve en ce moment traverser le gué! les eaux avancent si rapidement, qu'il est impossible d'échapper, et le postillon, la chaise, les chevaux et les passagers sont renversés avec les arbres et les masses de rochers, et entraînés à une destruction certaine. De tels accidens sont cependant rares, et n'arrivent guère que lorsque les voyageurs ont voulu tenter le passage malgré l'avis de ceux qui sont accoutumés à juger de l'état de l'atmosphère. . . . . . .

connaissance intime de la situation politique de la contrée.

Les hommes et les femmes ont des traits durs, des teints blêmes; et quoique les dernières se parent d'ornemens éclatans et étalent les jours de fête le grand éventail noir doré à l'allemande, les uns et les autres vont pour la plupart les jambes nues, souvent même les pieds nus : presque tous sont malpropres et négligés. Le goût des bijoux d'or et d'argent est extrêmement commun dans les pays, où par l'impossibilité de placer l'argent sûrement et avantageusement, la puissance productive du capital est peu connue. Les paysans de ces contrées mettent ainsi leurs épargnes sur leurs personnes, d'après le même principe qui induit le pacha, en Turquie, à faire des amas de diamans, parce qu'ils ne peuvent employer leurs fonds à aucune spéculation profitable, et parce que l'or et l'argent sont aisés à transporter, et représentent toujours leur valeur, en cas de détresse. Le *luxe barbare*, *les dorures* des villages de quelques parties du midi de l'Europe prouvent donc moins l'aisance de leurs habitans, que la pauvreté de leurs ressources et l'imperfection de leur économie.

Les jeunes femmes montrent cependant, à

travers leur négligence générale, une sorte de goût classique dans l'arrangement de leurs longues et belles tresses, quelquefois retenues par un peigne brillant, d'autres fois attachées par une poinçon d'argent. Les matrones portent un voile de lin carré disposé avec assez de grâce; mais leurs toquets sont placés de manière à laisser voir plus qu'il ne leur serait avantageux, leur cou hâlé et prématurément ridé. Ce mélange de grâce et de misère, de jupes déchirées et de coiffures élégantes, offre un contraste qui donne en un seul trait l'histoire naturelle et politique du pays. L'instinct d'une nation heureusement organisée se fait apercevoir là (comme dans toute l'Italie), à travers les haillons de la pénurie et de la détresse. On trouve le long de la route quelques petits villages, mais pas une maison de campagne, pas une ferme, pas une chaumière propres, et Verceil est la première ville un peu considérable, que le voyageur rencontre après avoir quitté Turin. Nous y entrâmes l'après-midi, et nous la trouvâmes triste et inhabitée: son silence n'était interrompu que par le bruit continuel des cloches, fléau qui afflige sans cesse les oreilles dans les villes d'Italie, où les jeûnes, les fêtes, les offices sont annoncés tous les jours et à toutes les heures pour encoura-

ger à la paresse, ou à l'emploi le plus futile du temps. Vers le soir les rues devinrent moins désertes; et les processions de la *milizia angelica* contribuèrent beaucoup à les animer. Cette confrérie, instituée en l'honneur de saint Thomas, le docteur angélique, est très-célèbre et très-révérée; et le *sacro cingolo* ou cordon du saint (qui ne paraît pas avoir ressemblé à la ceinture de Vénus) (1), est une des plus précieuses reliques renfermées dans le trésor de la cathédrale de Verceil; mais ni le saint cordon du docteur angélique, ni le manuscrit de saint Marc, ni les reliques de saint Eusèbe, ni le tombeau du bienheureux Amédée de Savoie, ni une loge à l'Opéra, que nous louâmes pour vingt sous, ne purent nous retenir plus d'un jour dans cette ville fameuse, si importante dans le moyen âge, et si souvent visitée par les papes, les empereurs, les comtesses toscanes (2). Nous n'en fûmes point chassés comme le fut autrefois un évêque hérétique,

(1) Quand le saint fut attaqué par le diable, sous la forme d'une belle femme, il fut sauvé par ce *ceinturon* qui tomba du ciel pour le secourir, et qui conférait à celui qui le portait l'heureux don d'insensibilité à toutes séductions féminines.

(2) Pignotti, vol. 2, p. 96.

à coup de livres et de cloches; mais le tintement de ces dernières, et quelques autres inconvéniens non moins fâcheux, nous la firent quitter sans regret.

De Verceil à Milan la route est constamment belle (1). Partout des plaines fertiles, des vignes abondantes, des bouquets d'arbres. La campagne est toujours riante, mais peu variée. A mesure qu'en s'éloignant des Alpes majestueuses on approche de ce royaume d'Italie, l'objet de toutes les améliorations que le gouvernement français et l'industrie milanaise ont pu introduire, on en aperçoit les effets sur un peuple que la nature a doué des meilleures qualités.

Dans la sombre et très-antique ville de Novarre, l'on nous arrêta sans nécessité plus d'une heure (et pour des voyageurs fatigués et impatiens une heure est un siècle), parce que l'officier qui devait examiner nos passeports était absent d'abord, et qu'ensuite, une fois arrivé, il était affligé d'un défaut assez

(1) Cette plaine a été célébrée non-seulement par le Dante dans ses *Stanze*, commençant ainsi : « Il dolce « piano che da Vercelli, etc. » mais elle fut le théâtre de cette aventure de l'infortuné Tasse, rappelée dans son *Padre di famiglia*.

commun en Italie, celui de ne savoir point du tout lire le français et très-peu l'italien, ce qui le rendait peu propre à prendre connaissance de nos papiers : il nous expliqua le mieux qu'il put cette circonstance en piémontais, que nous entendions aussi difficilement qu'il comprenait les deux autres langues.

C'est à Novarre que commence l'ennui des fréquentes barrières et de la police sévère établie sur les confins des gouvernemens qui changent à chaque pas. Les enquêtes, les recherches minutieuses, les difficultés des officiers municipaux et fiscaux que vous retrouvez presque à toutes les postes, font sentir l'effet d'une politique tendante à isoler les habitans de ces petits états, à empêcher cette communication de pensées, cette concentration d'intérêt qui produirait bientôt la délivrance de l'Italie, et lui rendrait sa dignité nationale.

A Bufalora, au passage du Ticino, l'entrée du royaume Lombardo-Veneto (ou cette belle partie de l'Italie que l'Autriche s'est adjugée modestement, et que les pieux et sages souverains alliés ont livrée au despotisme le plus usé, mais le plus oppressif de la chrétienté) est marquée d'une manière formidable par des légions de gendarmes et de douaniers, par l'uniforme blanc et l'aigle noire de l'ancien

saint empire romain, et par les délais, les extorsions, et les demandes éternellement ré-pétées de *passa porta* (1) et *niente per la dogana?* »

Le *refacciamento* des anciens états d'Italie, véritable mosaïque de royaumes et de principautés, dont les parcelles frappent le voyageur à chaque cinquante milles, confond tous les souvenirs géographiques, et dispense la mémoire de toutes les combinaisons précédemment formées ; mais dans les derniers efforts qui ont été faits pour dépouiller et diviser, quand chaque main royale s'est étendue au mépris des droits de l'humanité pour saisir sa part dans le pillage général, aucune n'a retiré une aussi riche portion que celle de l'empereur d'Autriche : il faut avoir observé actuellement l'étendue et la qualité de ses possessions au-delà des Alpes pour juger combien il lui reste peu à prendre. (2)

(1) « Vos passe-ports. — N'avez-vous rien de sujet à la douane? »

(2) Les états du pape exceptés, il existe à peine une acre de terre en Italie qui ne se trouve directement ou indirectement sous la domination de l'Autriche ; même la ville frontière de Ferrare, en entrant dans l'état de l'Église, a une garnison autrichienne. Parme, Modène,

Le Ticino, qui porte la fertilité dans les campagnes par ses inondations souvent si perfides, et le Ticinetto, canal qui forme la principale issue du commerce de Milan, sont les deux traits les plus marquans de ces belles plaines de la Lombardie, au milieu desquelles on s'approche de sa noble capitale; et la route, large, unie, ombragée, qui conduit à la *porta Vercellina* (porte de Verceil), correspond à la richesse de la contrée qu'elle traverse, et à la magnificence de la cité où elle se termine. Nous entrâmes à Milan prévenus des idées les plus aimables, et, contre l'ordinaire, notre attente fut surpassée. Le nom seul de cette

la Toscane sont gouvernées par des princes autrichiens; et les alliances de la famille de Naples avec la maison impériale mettraient ce royaume sous l'influence de l'Autriche, même quand l'occupation militaire qu'on se propose manquerait. Ces amples et brillantes additions à la couronne de l'empire ne pourraient cependant servir à soutenir l'Autriche contre la France ou la Russie; elles tendraient plutôt à entraver ses opérations, par l'effet de la haine bien connue des Italiens pour leurs tyrans. Comme balance de pouvoir, l'acte de cruauté politique, par lequel l'Italie a été rendue esclave, est donc (ainsi que la plupart des injustices) aussi inutile qu'il est inique.

ville, quand je le trace, réveille en moi des sentimens que l'impartialité d'une narration simplement véridique pourrait affaiblir. Peut-être l'entraînement des affections, l'influence de la sensibilité devraient être exclus d'un ouvrage tel que celui-ci : mais un auteur féminin doit conserver les priviléges de son sexe; et si son cœur conduit quelquefois sa plume, et cherche à faire partager les impressions qu'il a reçues, on lui pardonnera sans doute tant que les faits détaillés seront appuyés sur l'autorité incontestable de témoignages contemporains.

Milan est située dans une des plus charmantes plaines de la Lombardie. Ses canaux et sa proximité du lac de Côme et du lac Majeur, la rendent plus propre au commerce général, qu'aucune autre ville du nord de l'Italie. Milan a été considérable sous les Romains, plus importante sous les Lombards, et superbe comme république : quoique déchue ensuite sous la domination espagnole et autrichienne, elle avait repris plus que sa première splendeur et toute son importance, en devenant capitale du royaume d'Italie. A l'heure où nous traversâmes ces longues suites de rues depuis la porte de Verceil, en passant au milieu des palais, au centre de ces quartiers marchands dont les anciens noms rappellent les diverses

manufactures qui y florissaient (1), quand Milan était l'arsenal de l'Europe, tout était silencieux et morne : aucun bruit, aucune population agissante, aucune marque d'activité. De loin en loin, une sentinelle autrichienne se promenait devant un palais du gouvernement; un marchand s'étendait en bâillant sur un banc devant sa boutique; une procession passait avec le viatique; une dévote, avec son long voile noir et son missel sous le bras, sortait d'une église; des groupes d'officiers autrichiens fumaient leurs cigarres sous les tentes des cafés, qui abondent dans chaque rue. Quand le jour fut plus avancé, quelques hommes d'une tournure élégante, conduisant *des bogueis* anglais, montant des chevaux anglais, nous rappelèrent Londres ou Paris. C'était de jeunes nobles milanais, dont les pères contemplaient du haut de leurs palais, avec plus de surprise que d'approbation, l'activité, la témérité, la *dégénération* de jeunes gens qui, long-temps avant l'heure du *cours*, galoppaient sur des chevaux fringans, et menaient eux-mêmes leurs voitures.

(1) « Contrada de Spadari, de Spronari, de Capellai. » « Rues des fabricans d'épées, des éperonniers, des chapeliers. »

L'architecture générale de Milan porte l'empreinte de l'importance de cette ville dans le moyen âge. Les vieux palais, vastes et dépourvus d'ornemens, indiquent le but auquel ils étaient destinés comme forteresses domestiques. Le peu de façades grecques qui se distinguent parmi ces monumens gothiques appartient à des édifices construits sous le dernier gouvernement. Il ne reste d'antiquités romaines que l'emplacement de thermes, de temples, etc., et un beau portique nommé les *Colonne di san Lorenzo.* Sous les vice-rois espagnols et autrichiens, la ville ne gagna rien, et perdit beaucoup. Les églises et les couvens se multiplièrent; mais son magnifique dôme ne s'acheva point; ses superbes canaux, miracles du temps où ils avaient été construits, se fermèrent. Les édifices militaires, érigés pour subjuguer le peuple sous Charles-Quint, tombèrent ou subsistèrent, suivant qu'ils furent épargnés ou démolis par le temps et les siéges. Le palais habité par le souverain délégué de Madrid ou de Vienne resta jusqu'à la révolution à peu près tel que les Sforce l'avaient laissé. Les jardins de monastères, entourés de hautes murailles, obstruaient les faubourgs et interceptaient l'air. Des cimetières, dans le cœur de la ville, y produisaient fréquemment

des maladies contagieuses (1). Des marchés se tenaient dans les cours des plus nobles palais (2). On laissa périr des restes d'antiquités romaines, faute de soins; et les vieilles rues étroites, dont la construction primitive admettait déjà peu de lumière et d'air, furent encore encombrées d'auvents élevés à plaisir devant les boutiques. La nuit, on était mal éclairé par des lanternes de papier, placées à des distances très-éloignées. Les conquérans et les usurpateurs n'ont ni droits établis, ni antiques préjugés en leur faveur, et ils sont forcés de rechercher les suffrages du peuple, en prenant soin de ses intérêts, en consultant l'avantage du grand nombre dans les institutions et les règlemens. Sous le nouveau régime, détruire et régénérer étaient deux sources de puissance; et la réforme, l'amélioration de la condition physique et morale de la nation devint l'ordre du jour.

En 1796, la Lombardie, avec tout le reste du nord de l'Italie, reçut une constitution

---

(1) Le cimetière appelé *de Nuovi sepolcri*, appartenant à un grand hôpital, a été, dit-on, une cause fréquente de maladies dans le bon vieux temps.

(2) Le Marché végétal, ou *Piazza di erba*, est placé dans la cour de l'archevêché.

fondée sur des bases républicaines, et administrée par tous les hommes distingués dont elle se glorifiait. Milan fut déclarée capitale de la république Cisalpine. Reconquise et occupée quelques mois par les Impériaux, elle fut encore délivrée et rendue à sa forme libre de gouvernement en 1800; et le titre aimable de république Italienne lui fut alors conféré. Quand Bonaparte monta sur le trône impérial, la Lombardie se trouva trahie, et le nom splendide de royaume d'Italie fut une bien faible compensation de la perte de cette liberté, déjà si chérie, quoiqu'on en jouît depuis trop peu de temps.

Nonobstant l'indépendance nominale du royaume, il fut toujours en réalité un département de l'empire français; et le vice-roi, qui tenait une cour d'une magnificence royale, n'était qu'un agent de celui qui, en décorant ses parens de titres pompeux, ne pouvait les douer de talens semblables aux siens, et ne partageait point avec eux sa puissance.

Mais à chaque changement successif la Lombardie, et particulièrement la ville de Milan, continuèrent à recevoir des améliorations importantes. Les fonctionnaires publics, presque tous du pays, étaient animés du zèle enthousiastique d'un patriotisme sincère. Milan

était pour l'empereur un objet de considération spéciale, comme le siége de son second empire, comme un autre Paris. D'après cette double influence, les rues furent déblayées, des avenues s'ouvrirent, on conserva les antiquités, on éleva des palais, et la propreté, la commodité générale furent si universellement établies, qu'on pouvait presque dire dans le sens métaphorique, *une cité de brique a été changée en une de marbre.*

Lord Oxford disait plaisamment, au sujet de ses voyages sur le continent, qu'après Calais il n'avait plus été surpris de rien : il est de fait que les impressions sont profondes en proportion de la nouveauté des perceptions, et que l'importance réelle des objets ne décide pas toujours de leur influence sur l'imagination. Cette remarque ne peut cependant pas être appliquée au *Duomo* de Milan, qui, même quand on a l'esprit rempli du souvenir des cathédrales gothiques d'Angleterre, frappe également par sa grandeur et sa magnificence; et qui reste encore empreint dans la mémoire, après avoir visité cette merveilleuse église de Saint-Pierre de Rome, le plus vaste et le plus coûteux des monumens modernes. C'est une circonstance remarquable et singulière, qu'il ait été réservé au gouvernement italien du dix-

neuvième siècle d'achever la superbe cathédrale commencée dans le quatorzième. Les Milanais qui, sous les Visconti, criaient encore *popolo*, *popolo*, dans les rues de leur capitale, reçurent de l'usurpateur, à la place de la liberté qu'ils redemandaient, une église; car, même dans ces temps grossiers, le despotisme a su se renforcer en se liant à la religion, et décorer sa puissance avec les trophées des arts. Mais malgré l'opulence et la munificence de Galéas Visconti, ce monument superbe n'avançait que lentement, et des siècles s'écoulèrent et le laissèrent incomplet. Les sommes immenses léguées par de riches pêcheurs, pour sa continuation, semblent avoir retardé la fin de l'ouvrage en donnant plus d'étendue à son plan. Saint Charles Borromée (le saint national de Lombardie) a fait beaucoup pour finir cet édifice; mais après sa mort, deux cents ans se passèrent sans hâter les progrès de l'érection, et la fondation de Galéas n'était pas encore achevée, quand un usurpateur comme lui, influencé par les mêmes motifs, et doué d'une énergie semblable, la termina entièrement. On dit que Bonaparte éprouva une satisfaction inexprimable en faisant achever ce temple à sa première entrée à Milan. On lui doit les deux tiers de sa brillante façade, un grand

nombre parmi les quatre cents statues qui le décorent, et l'état de perfection sous lequel s'offre maintenant aux regards un des monumens les plus frappans et les plus extraordinaires qui existent.

L'architecture du *Duomo*, étant un gothique mixte, est un grand sujet de critiques pour les *Virtuosi.* Mais comme nous le vîmes avec ses masses de marbre blanc et poli, travaillées en reliefs aussi délicats que les doigts des Indous en forment dans l'ivoire, ses pinacles élancés, surmontés de statues si légères, si élevées, qu'elles semblaient (1) danser sur la pointe d'une aiguille ou courir sur les rayons du soleil brillant qui les éclairait, il nous parut, malgré ses proportions gigantesques, un palais d'argent construit par les fées. L'œil restait ébloui, et l'imagination fascinée. Son luxe extérieur contrastait avec la gravité solennelle de l'intérieur. Quand nous soulevâmes les plis de la lourde draperie qui ferme son entrée, comme celle de toutes les églises d'Italie, nous fûmes frappés à l'aspect de cette longue et imposante nef dont les perspectives profondes s'adoucissent graduellement et se perdent enfin

(1) As « ever danced on the point of a needle or run on the beams of the sun. »

dans une obscurité totale. Devant le maître-autel, on voit la châsse de saint Charles Borromée, entourée de cercles de lampes allumées, derrière s'élève le chœur spacieux. Les ailes avec leurs colonnes massives de granit rouge et leurs chapelles *votives*, les fonts baptismaux en porphyre, le pavé de marbre, se peignaient de teintes brillantes réfléchies par de hautes fenêtres cintrées, dont les vitraux offraient les plus riches couleurs. Une procession du chapitre, ayant l'archevêque à sa tête, sortait du chœur et disparaissait par une porte latérale qui conduisait à la sacristie. Un autre cortége, moins splendide, mais plus solennel, marchait hors d'une chapelle, annoncé par le tintement d'une clochette, l'éclat des torches allumées, et accompagné de soldats, la baïonnette au bout du fusil. C'était le Saint-Sacrement porté sur un coussin de velours, et sous un dais superbe, à quelque pécheur mourant. Quand il traversa la place du *Duomo*, les gardes du palais impérial se rangèrent en file et portèrent les armes; et tous les passans se découvrirent ou s'agenouillèrent. La courageuse hardiesse des premiers réformateurs ne peut être bien appréciée que dans les pays catholiques, au milieu de ces cérémonies imposantes auxquelles le sentiment se rattache si aisément, et qui exercent

sur l'imagination un empire dont elle a peine à se défendre.

Nous avions suivi la procession jusqu'à la porte de l'église, et quand nous y rentrâmes tout y était silencieux, mais non solitaire. Ici une dévote enveloppée d'un long voile noir, assise les mains posées sur ses genoux, adressait sa prière à quelque peinture ou châsse. Là le valet de place attendait l'occasion d'offrir ses services à des étrangers; dans une autre place dormait, étendu sur un banc, un homme fatigué ou paresseux, qui trouvait en ce lieu un abri commode contre la chaleur du jour: près de lui, et presque aussi endormi, on voyait un suppliant plongé dans une contemplation apathique, partagé entre la dévotion et l'engourdissement, et chez qui le sommeil semblait lutter puissamment contre saint Borromée; plus loin des vendeurs de reliques et de livres pieux, tels que les tentations de saint Antoine, *et les amours de sainte Thérèse*; et le petit marchand, son paquet sous le bras, qui s'introduisait sous la pesante portière de la grande entrée, plongeait son doigt dans le bénitier, dépêchait un signe de croix, et traversait le temple à pas précipités pour sortir par la porte opposée qui abrégeait sans doute son chemin; remplissant ainsi ses devoirs spi-

rituels tout en vaquant à ses intérêts temporels, il avançait également ses affaires dans ce monde et dans l'autre.

Comme nous étions appuyés sur le dos d'une chaise, occupés à considérer l'ensemble de l'édifice, une femme assise près de nous, dans une attitude contemplative, et dont l'extérieur annonçait la misère actuelle et une ancienne aisance, tourna de notre côté les plus beaux yeux qui aient jamais éclairé un visage aussi flétri, et d'un ton languissamment indifférent, nous dit : *avete qualche cosa a darmi?* (avez-vous quelque chose à me donner?) Le gentilhomme italien qui nous accompagnait lui répondit sèchement *niente* (rien); elle reprit tranquillement sa position, et nous nous éloignâmes. Notre ami nous fit remarquer que cette femme était d'un ordre (non incorporé, mais avoué) composé de personnes qui joignent le commerce de la dévotion à celui de la mendicité, et qui se tiennent dans les églises pour spéculer sur la crédulité des dévots. « J'ai rencontré ses yeux en d'autres « temps, ajouta-t-il, et il eût été difficile « alors de répondre à leur supplique par un « *niente.* »

Le *Duomo* est pour les Milanais ce que le Capitole était pour les Romains. Le peuple

dans tous les siècles a été captivé par les localités; parce que les objets qui frappent les sens sont d'autant plus puissans, que les facultés abstraites sont moins exercées. Le peuple de Rome lui-même, avec tout l'esprit national qui lui est attribué, était plus vivement excité à des sentimens patriotiques, quand ses orateurs lui montraient du *forum* les temples et les autels qui les entouraient, et réveillaient leurs passions par un appel à ces objets liés à leurs habitudes journalières, à leur existence domestique.

Les premiers moteurs de la révolution et du républicanisme en Lombardie, sentirent que la religion catholique était si intimement mêlée aux anciens systèmes qu'ils devaient tomber ou se soutenir ensemble : ils savaient par expérience qu'une église long-temps révérée par le peuple, était souvent plus influente sur l'opinion que toutes les croyances abstraites. Le dôme de Milan leur paraissait donc un centre de superstition populaire, et il fut pour cela débattu un moment dans le conseil, si l'on ne sacrifierait point cette cathédrale à laquelle se rattachaient de si grands intérêts. Plusieurs furent d'avis de la détruire, d'autres voulaient la faire servir à des offices civils; mais le respect pour les arts prévalut sur la

politique du moment; l'édifice est resté pour l'admiration des générations futures, et les Milanais continuent à être de bons duomistes, s'ils ne sont plus de zélés papistes.

Nous eûmes l'occasion de nous assurer de ce dernier fait à l'époque de la *Fête-Dieu*, où une procession fut organisée avec une splendeur excessive, sous la direction du gouvernement impérial. Le vice-roi (S. A. R. l'archiduc Regnier) avec toute sa cour, le commandant militaire et son état-major, le corps de ville et l'archevêque suivi de tout le clergé de Milan, les drapeaux flottant à côté des bannières de saint Ambroise et de saint Charles Borromée, marchaient avec le Saint-Sacrement dans les rues couvertes de tapisseries, et d'autres brillantes tentures, et sous des arcs de triomphe et des guirlandes élevés par ordre exprès de la police. La foule était immense; mais la cérémonie vraiment théâtrale, les cierges qui fondaient plutôt qu'ils ne brûlaient sous les rayons d'un soleil du midi, la monotonie languissante des chants, et le clinquant étalé de tout le *magasin* ecclésiastique, excitaient plutôt la gaîté que l'admiration, et provoquaient plus de plaisanteries que de génuflexions. Parmi les gens des dernières classes qui étaient venus de la campagne pour cette

solennité, on voyait de la curiosité, mais peu de dévotion; et le peuple de la ville était en général indifférent, et souvent moqueur. Il n'en était pas ainsi dans le *Duomo*, rempli jusqu'aux combles de villageois de toutes les parties de la Lombardie, qui, groupés en familles, étaient assis dans une extase prolongée, contemplant avec délices le monument majestueux que la tradition leur a rendu familier, et qu'ils voient peut-être pour la première fois. (1). Mais dans le temps où les révolutionnaires épargnaient le temple, objet de la vénération du peuple, ils attaquèrent la superstition par un autre moyen, presque aussi hardi et tout aussi extraordinaire. On prépara un mélodrame ou ballet-pantomime, sous le titre de *il generale Colli in Roma*, ou *Il Ballo del*

(1) Les jours de fêtes, les églises d'Italie sont ordinairement parées d'ornemens d'un style assez semblable à celui de la dernière décoration d'une pantomime anglaise. En ces occasions, le grand autel est chargé de vases et d'autres objets d'argent ou de plaqué, de bustes d'évêques et de saints mêlés d'une profusion de cierges et de fleurs artificielles; les colonnes sont chargées de draperies de soie cramoisie, bordées de franges d'or, et dans les intervalles, on suspend des tableaux où sont représentés des miracles plus étonnans que tout ce que — *Græcia mendax audet in historia.*

papa (1), et on le fit jouer sur le grand théâtre national de la *Scala*. Les personnages annoncés sur l'affiche étaient tels :

PERSONNAGI.

Pio VI.

Principessa Braschi (*sa nièce*).

Principe Braschi.

Busca cardinale segretario.

Principessa Santa-Croce.

Conte Antonio (*ex-cocher de la princesse Braschi*).

Le général des Dominicains.

Senator Rezzonico (*général des troupes papales*).

Gandini (*brigadier*).

Cardinaux, théologiens, moines, abbés, courtisans, dames romaines, gardes suisses, soldats romains, peuple, etc.

Le général Colli (*commandant l'armée française*).

Officiers allemands.

---

(1) « Le général Colli à Rome, ou le Ballet du pape. » La narration de ce fait historique a un caractère qui nous aurait engagés à la supprimer; mais plusieurs journaux français ayant annoncé une traduction qui doit paraître après la nôtre, et dans laquelle on promet de ne faire aucuns retranchemens, nous nous sommes décidés à suivre le même système, et à donner l'ouvrage dans toute son intégrité. (*N. de l'Éd.*)

Tous les caractères offerts dans cette pièce à la dérision publique, étaient bien connus; c'étaient la famille du pape régnant, les soutiens obstinés de la puissance papale, et les secrets ennemis de la révolution d'Italie. Le soir de la première représentation, le nouveau gouvernement en craignit l'événement. Toutes les autorités civiles devaient être sur pied, et des gendarmes distribués dans la salle. Introduire le pape sur la scène, était une *pierre de touche* hasardeuse, et le matin du jour où cette représentation devait avoir lieu (le premier jour du carême de 1797), les groupes rassemblés autour du théâtre avaient presque décidé à retirer la pièce, quand, au grand étonnement de tous, on découvrit que l'empressement pour se procurer des places causait seul les rassemblemens. A l'exception de quelques loges appartenant à la *haute noblesse*, la salle étaitpleine jusqu'aux combles.Une impatience mêlée de gaîté se montrait sur tous les visages, et les gendarmes n'eurent pas besoin de paraître. Enfin la toile se leva, et la magnifique salle du consistoire au Vatican, parfaitement exécutée, excita de vifs applaudissemens. Dans le centre on voyait le trône pontifical couvert d'étoffes d'or : le pape y était assis, entouré du conclave, et des prélats, tous superbement

habillés. Les articles de paix proposés par les Français, étaient le sujet de la discussion. Le général des dominicains exprimait en dansant, avec la gravité qui convenait à son costume, qu'il jugeait la décision du conclave contre les propositions des Français, inspirée par les Anglais et les Autrichiens, plutôt que par le Saint-Esprit, et il finissait son *solo argumentatif* en se jetant aux pieds du saint-père, pour protester contre une détermination aussi contraire à ses intérêts, et aussi inutile, puisque l'Italie était presque entièrement révolutionnée.

Le pape, confondu à cette nouvelle contre-partie de saint Paul réprimandant saint Pierre (le programme dit : *Il papa sorprese di trovare in uno de' suoi teologi lo zelo di san Paolo che osò di rimprovare san Pietro*), repoussait le dominicain par un balancé menaçant, recueillait les votes du conclave, qui tous étaient pour la guerre, et brandissait l'épée de l'Église au milieu des *vivat* des cardinaux belligérans.

Les intrigues des princesses Braschi et Santa-Croce (nièces du pape, et reines rivales du Quirinal), l'arrivée du général Colli, l'influence de la Braschi sur son cœur, les conseils du Vatican et du palais Braschi, tout fut développé au grand amusement de l'auditoire. Mais quand à l'instant même où l'armée papale se préparait à

marcher contre les républicains, un courrier arrive avec la nouvelle de la capitulation de Padoue, et des succès universels des Français, et que le pape, sur l'avis du dominicain, changeant tout à coup de résolution, quitta la tiare, prit le bonnet de la liberté, et dansa quelques pas vifs pour montrer ces belles jambes (dont il était connu que Pie vi était extrêmement vain), un rire convulsif saisit l'assemblée, la salle retentit d'applaudissemens tumultueux. La pièce redemandée fut jouée plusieurs jours de suite; et dans le cours de la première représentation, un seul sifflet se fit entendre au moment où le pape sortait pour donner la bénédiction à son armée.

Il est curieux de suivre le sort de cette pièce et de son auteur. Quand les vues de Napoléon vinrent à se concentrer graduellement sur son élévation au trône, ses premiers efforts tendirent à rétablir l'influence de l'Église, et à se réconcilier avec celui dont les prédécesseurs avaient consacré les Charlemagne, les Othon et les Frédéric. Le mélodrame du général Colli fut alors soigneusement recherché et détruit (1); on permit au clergé de Milan de persécuter son auteur, célèbre compositeur

(1) L'auteur possède un exemplaire de ce mélodrame,

de ballets : il s'enfuit à Paris; mais le mot était donné, et Bonaparte, ainsi que le gouvernement provisoire, sous les auspices desquels sa pièce avait été représentée, l'abandonnèrent à son sort. Bientôt après, Napoléon dit en plein conseil : *Lasciate dire la messa ai vostri preti; il popolo è sovrano : s'egli vuoli la sua religione, respetate la sua volontà.* « Laissez dire la messe à vos prêtres; le peuple est souverain : s'il veut sa religion, respectez sa volonté. »

Le nombre des églises encore ouvertes à Milan est très-considérable; mais celui qui y existait avant que l'empereur Joseph eût commencé sa grande réforme, est presque incroyable. L'influence long-temps exercée de l'in-

---

le seul peut-être qui ait été sauvé; la page du titre est ainsi :

Il generale Colli
in Roma,
Pantomimo
eseguito
dal cittadino Lefevre.
in Milano
V. R. F.

« Ahi Constantin di quanto mal fu matre,
Non la tua conversion ma quella dote
Che da te preso il primo ricco patre. »
(Dante. *Inf.* c. 19)

quisition, les exemples et les préceptes qui sortaient de l'Escurial, enracinèrent profondément la bigoterie et la superstition. Tandis que le roi d'Espagne prenait plaisir à voir brûler ses sujets, et que les *autodafé* étaient réservés pour les fêtes de sa cour, son vice-roi ne restait pas dans l'inaction. Les couvens se multiplièrent ainsi que les églises, au point qu'un tiers de la capitale du Milanais était composé d'édifices religieux et monastiques. Joseph II en ferma plus de la moitié, et commença vigoureusement, malgré la résistance qui y fut apportée, une réforme qui fut ensuite achevée sous le gouvernement républicain. Il en reste encore maintenant assez pour servir amplement aux usages de dévotion. Dans le petit nombre de ces édifices que nous avons visités, aucun ne nous a frappés après le *Duomo*. L'église de Santa-Maria della Passione nous a paru une des plus belles; et San-Pietro in Gessate est la plus intéressante à cause de ses fresques, peintes par Bernard Zenale, l'ami de Léonard de Vinci. Des temples dédiés à des saints maintenant passés de mode; à saint Euphemius, saint Celse, et saint Satyre (un échappé de l'album payen), s'élèvent de tous côtés, et sont traversés sans beaucoup d'édification ou de respect. Mais parmi tous ces monumens sacrés,

actuellement abandonnés au ravage du temps; l'église de Santa-Maria delle Grazie, et le couvent qui en dépend, seront visités par les vrais dévots au *génie*, aussi long-temps qu'une seule pierre des murs du cloître restera debout. Le pouvoir de ses fondateurs (1) est à présent renversé; leur ordre a perdu son influence, et les châsses, les autels qu'ils ont décorés, sont dévastés et ruinés. Mais la muraille grossièrement bâtie de leur réfectoire, sur laquelle Léonard de Vinci a imprimé la divinité de son esprit, sera contemplée avec enthousiasme, tant qu'une touche de ce pinceau admirable en consacrera la surface. « Dans le réfectoire du couvent des dominicains, dit Eustace, était, comme on sait, la célèbre Cène du même peintre, considérée comme son chef-d'œuvre. Le couvent fut supprimé, la salle convertie en dépôt d'artillerie; et cette peinture servait de but aux soldats français pour s'exercer au tir. Ils visaient principalement aux têtes, et à celle de notre Sauveur, de préférence à toutes les autres. » Dans tout ce qui a été dit contre les Français, soit vérité, soit calomnie, rien n'est comparable à cet acte de barbarie sacrilége, de basse et puérile insulte.

(1) Les Jacobins, en 1463.

L'original de cette fameuse Cêne que le burin de Morghen a donnée à l'admiration du monde, la plus belle des peintures de ce genre, le chef-d'œuvre de ce Léonard, qui fut le Newton et le Raphaël de son temps, servant de but aux balles des soldats Français, pour la patrie desquels, abandonnant son Italie, il était venu mourir dans les bras de leur roi le plus populaire, François 1er! Rien ne pourrait excuser les Français d'avoir commis ce trait de légèreté cruelle; — *si l'histoire était vraie ;* — mais heureusement *elle est fausse*, depuis le commencement jusqu'à la fin. Quand l'armée française arriva à Milan, ce couvent fut assigné pour quartier à une partie de la cavalerie, et les chevaux furent placés dans le réfectoire, d'après les ordres des autorités subalternes milanaises qui eurent la direction des logemens militaires. Un jeune officier français, qui avait ouï parler de cette fresque, fut le premier à s'apercevoir du danger auquel elle était exposée, et se hâta d'en informer le général en chef, qui vint à temps pour empêcher ce précieux monument d'être sacrifié à l'ignorance brutale, non des Français, mais des personnes qui avaient présidé à la distribution des quartiers. La circonstance des pistolets tirés sur le tableau est

généralement niée. Nous cherchâmes à découvrir s'il existait des marques d'une violence semblable; mais si un seul coup a pu être tiré par quelque individu malavisé et indiscipliné, il est impossible d'en voir maintenant la moindre trace.

Les véritables causes de l'état de décadence de cette célèbre peinture, sont la mauvaise qualité des matériaux avec lesquels la muraille elle-même est construite, et son exposition au nord. Dès l'an 1550, d'après le témoignage d'Armanini, elle était à demi détériorée (*mezzo guasto*), et Vasari décrit cet ouvrage comme, *una macchia abbagliata*, une tache, un mélange confus. En 1726, il fut restauré par Ballotti, et quelques années après presque entièrement repeint par un vil raccommodeur de tableaux, nommé Mazza. Quand les Français arrivèrent à Milan, aucune partie de la peinture n'était restée saine, excepté le ciel (qui, ayant été exécuté avec de l'*outremer*, avait résisté aux outrages du temps), les trois figures des apôtres à la gauche du tableau, que Ballotti avait restaurées, et les profanations de Mazza. Les barbares qui ont détruit ce chef-d'œuvre, sont donc le salpêtre qui exsude de la muraille, la fumée des lampes et de la bonne chère des moines, et le signor Mazza.

On s'occupa beaucoup, sous la direction du vice-roi Eugène Beauharnais, des moyens d'arrêter la destruction dont la main du temps menaçait la Cène : une inscription latine, placée sur la porte du réfectoire, rappelle ces soins conservateurs. Par les ordres de Napoléon, une copie exacte de cette fresque a été faite par Giuseppe Bossi de Milan, un peintre de qui on déplorait encore universellement la perte quand nous arrivâmes en cette ville. Le signor Rafaelli en a de plus exécuté, sous les auspices de l'empereur, une autre copie en mosaïque, qui est un des exemples les plus précieux de cet art singulier. Quoique ordonnée pour Milan, faite par un Milanais, et payée sur le trésor du royaume d'Italie, cette mosaïque a été emportée à Vienne par l'empereur d'Autriche, chef de la sainte alliance contre la spoliation française; et sa perte est vivement ressentie par les Italiens. Messieurs les voyageurs anglais, quand votre indignation naît à la vue des déprédations sans pitié des guerriers triomphans, et du mépris insolent qu'ils ont toujours montré dans l'occupation des pays étrangers, pour les propriétés municipales, ne réservez pas aux seuls Français toutes les expressions de votre colère!

Tout le monde connaît le temps considé-

rable que Léonard de Vinci a employé à sa Cène, et comme quoi il laissa le Judas sans tête, jusqu'à ce que le prieur s'en plaignît au duc de Milan, à qui le peintre donna pour excuse qu'il n'avait encore pu trouver aucune tête qui exprimât à son gré la bassesse et la perfidie de Judas, *hors celle du prieur lui-même*(1). Ces anecdotes donnent un intérêt historique de plus à une peinture qui a tant d'autres droits à l'attention, et que François 1er aurait voulu, pour tout au monde, avoir en sa possession, dût-il être obligé d'emporter la muraille avec elle. (2)

Dans notre visite à *Sta. Maria delle Grazie*, nous étions accompagnés par un artiste distingué (3), à qui nous devons extrêmement pour des attentions qui nous ont été aussi utiles

(1) Léonard répondit aux plaintes du prieur, sur ce qu'il ne finissait point la figure de Judas, en établissant l'impossibilité de trouver un visage d'une expression assez atroce pour représenter ce traître. Il concluait cependant ses promesses pour l'avenir par ces paroles : « O se forse « nol troverò, io vi porrò quello di questo padre prior « che ora me se molesta, che maravigliosamente gli se « confara. » VASARI. *Vita di Leonardo da Vinci.*

(2) Il proposa en effet à ses architectes de l'essayer ; mais ils n'osèrent entreprendre une chose aussi difficile.

(3) Il signore Serangeli.

qu'agréables; et par quelques autres Italiens bien instruits de l'histoire et des fortunes diverses du souper de Notre-Seigneur. Les cloîtres antiques et imposans du monastère entourent une vaste cour. Leurs pilastres gothiques, leurs arceaux, leurs plafonds cintrés sont enrichis des belles fresques de Bernardo Zenale, qui, dit-on, aida Léonard dans la composition du *Cenacolo;* mais, quoiqu'on y distingue encore des teintes d'outremer aussi brillantes que le ciel qui les éclaire, des morceaux s'en détachaient, et tombaient à nos pieds à mesure que nous passions. Dans ce lieu où plus d'un enthousiaste avait erré des heures entières admirant en silence, à la clarté de la lune, les chefs-d'œuvre de Bernardo, en se livrant au charme d'une méditation mélancolique, nous ne trouvâmes que le bruit et le tracas d'une existence militaire. D'un côté, un chariot d'artillerie était placé près d'une châsse brisée; d'un autre, un groupe de soldats riaient, chantaient et fumaient leurs pipes assis sur un crucifix renversé, une chemise déchirée séchait sur le dos écorché de saint Barthélemi, et un fusil appuyé sur l'épaule de la Vierge lui donnait l'apparence d'une sentinelle en faction. En un mot, c'était le quartier de la gendarmerie de S. M. I. d'Autriche.

Une porte à gauche du cloître s'ouvre sur le réfectoire, que nous trouvâmes rempli des ouvrages de tous les élèves *couronnés* de l'école moderne de Lombardie; mais nous portâmes tous ensemble nos regards sur la Cène qui s'efface et tombe toujours de plus en plus, de cette muraille où l'immortel pinceau de Léonard l'a tracée. Un échafaud est dressé pour donner la facilité de considérer la peinture de plus près, et il est posé juste au même endroit où doit avoir été celui sur lequel ce grand peintre oubliait en travaillant de prendre le repos et les rafraîchissemens les plus nécessaires (1), et où il reçut le cardinal Gurcence, dont l'ignorance et les prétentions furent les objets de ses sarcasmes spirituels. Le premier objet qui frappe les yeux quand on approche de cette fresque, c'est *une porte prise sur les jambes de la figure principale, qui est celle de Notre-Sauveur!* L'histoire de cette porte est bien connue à Milan. Les plats servis sur la table des moines se refroidissaient en passant à travers les cloîtres; et il fut décrété, en plein chapitre, qu'on ouvrirait une communication directe du réfectoire à la cuisine qui se trou-

(1) *Voyez* Bandello.

vait derrière la peinture de Léonard. Ainsi, le souper du Seigneur fut endommagé pour que le dîner de l'abbé pût être servi chaud. Cette anecdote, qui pouvait si bien servir de pendant à celle du *tir* des soldats français, n'a pas été mentionnée par M. Eustace, quoique la porte n'ait pu lui échapper, s'il a visité ces restes d'un chef-d'œuvre.

La Brera, ou palais des arts et des sciences, est construit sur l'ancien emplacement du couvent et de l'église des *Umiliati*. La conspiration de ces moines contre la vie de saint Charles Borromée occasionna la suppression de leur ordre; et leur couvent avec plusieurs riches dotations passa aux jésuites. Sous leur direction, la Brera devint un des plus surperbes palais monastiques d'Italie, et il est caractérisé par le *grandiose* qui distingue généralement les ouvrages de cet ordre. Là, ils ouvrirent ces écoles qui donnèrent un caractère monotone à toutes les nations de l'Europe, et disséminèrent dans toutes les classes le dogme de l'obéissance passive à l'église et au souverain; tandis qu'ils choisissaient parmi leurs dupes ceux dont les talens les rendaient propres à recevoir leurs secrets, et leur confiaient les desseins ambitieux de cette corporation extraor-

dinaire, dont la puissance envahissante a pénétré dans toutes les parties de la société. (1)

Quand les jésuites furent supprimés, la Brera devint une autre institution monastique, sous le nom d'*Université* pour les jeunes nobles, lesquels maintenant, en leur qualité de *vieux nobles*, démontrent ce qu'était l'éducation qu'on y recevait. Sous le dernier gouvernement, l'université prit le nom d'institut, ses revenus furent augmentés, et le monument (qui n'était pas encore fini à l'époque de la révolution) se termina, et fut solennellement consacré à l'instruction publique, aux arts et aux sciences. Les écoles qui en dépendaient étaient nombreuses : celles des arts de dessin, peinture, architecture, anatomie appliquée aux arts, perspective, etc. étaient dirigées par des artistes Milanais de réputation et de mérite. L'école de gravure, sous le célèbre Longhi, est encore une des premières d'Italie. L'observatoire, élevé par les jésuites en 1766, d'après

(1) Rien n'échappait à la pénétration de ce courtisan servile, mais en même temps, l'un des personnages les plus fins et les plus spirituels de son temps, le prince de Ligne : dans sa rage, en voyant l'Europe marcher vers son affranchissement, il s'écriait : « *J'ai dit, il y a longtemps, que si l'on n'avait pas chassé les jésuites, on ne verrait pas ce maudit esprit d'indépendance.* »

le plan de Boscovich, contenait quantité d'instrumens astronomiques d'un prix excessif achetés en France, en Allemagne, en Angleterre; on y voyait entr'autres un beau télescope d'Herschel. Les corridors étaient remplis de modèles de mécaniques, de vaisseaux et d'autres objets concernant la marine, etc. etc. On a formé un jardin botanique à la place de celui où les moines cueillaient des légumes et ramassaient des colimaçons pour leurs jours maigres.

Le portique supérieur de ce bel édifice renferme maintenant la magnifique galerie où tout ce que l'on a pu se procurer de l'ancienne école de Lombardie est élégamment arrangé; et la bibliothéque publique, dans laquelle on a joint aux livres laissés par les jésuites, la bibliothéque des Pertusati, une partie de celle de Haller, et une petite collection laissée par le cardinal Durini, avec quelques-uns des livres recueillis dans les couvents supprimés. Le gouvernement avait, de plus, assigné une somme pour l'achat d'ouvrages nouveaux et estimables; somme qu'il n'était pas permis de laisser accumuler.

Quelques médailles qui avaient été conservées, ou plutôt oubliées à la Monnaie, ont été données à cette institution, et ont formé la

base d'un cabinet qui, sous la direction du signor Cataneo, l'un des plus savans numismatistes de l'Europe, est devenu d'une étendue qui en fait le premier de l'Italie. De simples catalogues de tels objets sont, en général, peu intéressans pour les lecteurs; et mes connaissances dans cette matière ne sont point suffisantes pour désigner les pièces remarquables, dans le grand nombre que la politesse du directeur a présenté à notre admiration. Je citerai seulement une pièce, une médaille anglaise, à cause de la singularité de l'avoir trouvée là, et des difficultés qu'elle avait offertes à ce savant. C'était une médaille pour célébrer le triomphe des *O. P. theatrical revolutionists;* et l'exergue était : *Oh! my head aches!* (1) Si M. Cataneo ne fait point passer à la postérité l'explication que nous avons pu lui donner, cette pièce pourra, avant la fin du siècle, élever quelques dissertations édifiantes et plaisantes entre les antiquaires, qui seront probablement aussi loin de la vérité sur cet objet, que nous le sommes à l'égard de plusieurs points d'histoire et de mœurs anciennes, également importans au bonheur social et au savoir réel.

(1) « Oh! j'ai mal à la tête. »

Plusieurs monumens anciens ont été réunis dans le portique de la Brera qui, comme cela est ordinaire aux palais milanais, consiste en deux étages, et entoure la cour. D'autres ont été récemment érigés à la mémoire de talens nationaux dont le souvenir est encore présent, et que leurs compatriotes se plaisent à citer avec orgueil, à Parini, Piermarimi, Albertoli, Bossi, Appiani.

La galerie de peinture, que les Milanais appellent la *Pinacotheca*, est la première qui, à l'entrée de l'Italie, calme le vif appétit du voyageur, qui commence là (comme le dit finement Evelyn) à devenir difficile, à sentir les premiers symptômes de la manie du *connaisseur*.

Les corridors qui conduisent à la première pièce sont remplis des premiers ouvrages des peintres des quinzième et seizième siècles. La plupart sont des fresques très-ingénieusement enlevées des murailles et des cellules des couvens où elles périssaient dans l'humidité et l'obscurité, avec un art qui ne fut point connu des architectes consultés par François 1er au sujet de la Cène. Parmi les plus précieux ouvrages si singulièrement conservés, se trouvent ceux de Luini, de Ferrari et de Bramante. Les peintures de Luini, qui pendant long-temps n'é-

taient connues que par tradition, ont été ainsi rendues à la lumière et à l'art, dans l'histoire duquel elles font époque. Deux tableaux, entre tous ceux qui composent cette immense collection, ont particulièrement frappé *mon instinct raisonnant;* car n'ayant pas étudié (1) pour étaler avec ostentation un triste savoir, je ne pouvais adopter le jargon et les distinctions des *virtuoses*. Ces ouvrages fixèrent profondément et longuement mon attention. L'un était le mariage de la Vierge, par Raphaël; l'un de ses premiers ouvrages où la nature et le Perrugin se disputaient encore la conduite de son pinceau divin. La Vierge, d'une beauté exquise et d'une modestie angélique, est accompagnée de plusieurs jeunes filles très-belles, mais moins charmantes qu'elle. Joseph, le marié, tient une baguette de laquelle sort un lis. Un grand nombre de jeunes hommes, beaux, bien faits, et paraissant mécontens, portent également des baguettes, mais dépourvues de fleurs. L'un d'eux, vrai petit-maître, richement paré, s'est approché de la céleste épousée, et avec un regard plein d'audace et de dépit, brise sa baguette sur son genou. Ce tableau représente une de ces traditions de l'église qui ont fourni

(1) « Studied in sad ostentation. »

tant de sujets aux grands peintres d'Italie. Celui des *Nozze della Madonna*, de Raphaël, est expliqué ainsi qu'il suit : la vierge Marie avait plusieurs amans qui tous prétendaient à sa main : une révélation divine l'avait avertie qu'elle devait choisir celui de ses adorateurs dont la baguette fleurirait; et Joseph lui fut désigné comme époux, par l'accomplissement de ce miracle en sa faveur. Peu de jours après avoir vu cette singulière peinture, nous trouvâmes M. Longhi dans son cabinet, occupé à la graver avec un talent que Morghen de Florence est, dit on, seul capable de rivaliser.

Le second tableau a un caractère différent. Il est de Guerchin. La scène est dans la cour d'un bâtiment simple et rustique. Les figures principales sont, un vieillard vêtu en Arabe, une jeune femme et un petit garçon; le visage d'une vieille reine est aperçu s'avançant derrière une porte entr'ouverte. La tête de la jeune femme n'a point cette beauté calme et douce de la Vierge divine de Raphaël; c'est la tête d'une femme extrêmement belle, mais d'une femme fragile, d'une femme dévouée et trahie, qui exprime dans tous les muscles d'un visage plein d'âme et de vie, qu'elle a été victime d'une séduction froidement calculée, d'une basse jalousie et d'une vengeance mal fondée.

Ce visage, chef-d'œuvre de naturel et d'expression, est tourné sur une épaule supérieurement modelée, dans l'attitude d'une personne qui, quoique forcée de marcher, s'arrête cependant pour faire des reproches; une vive et profonde indignation, maîtrisant toute autre passion, contracte ses lèvres tremblantes; mais de ses humides paupières, rougies par les larmes, s'échappe un regard où brille une faible et tendre espérance, qui, peut-être, se porte sur l'enfant dont elle presse, plutôt qu'elle ne tient la main. Sa joue arrondie par la jeunesse est couverte de larmes, les pleurs semblent couler de chaque pore, mais ils coulent en vain; le vieil Arabe qui presse son départ avec autorité, montre une détermination évidemment produite par la faiblesse; et l'œil perçant et querelleur de la mégère cachée derrière la porte le raffermit dans son dessein. L'innocence tranquille peinte sur le visage du jeune garçon étonné, qui s'attache aux genoux de sa charmante mère, contraste d'une manière touchante avec l'émotion de celle-ci, et complète un ouvrage où l'art de rendre l'expression morale est porté au plus haut degré de perfection. Ce tableau était désigné sur le catalogue sous le nom d'*Abraham et Agar*.

Après l'avoir vu, les ouvrages du Guerchin

devinrent pour moi l'objet d'une curiosité particulière. Je retrouvai au Capitole les yeux en pleurs de la belle Agar dans sa *Sibylle.* Sans doute le modèle avait été gravé par *la douce main de l'Amour* dans le cœur du peintre; et quelque beauté *plus belle encore*, *dans les larmes,* fut, pour sa jeune imagination, un type qu'aucune autre aimable image ne put jamais effacer.

Depuis le retour des Autrichiens en Lombardie, la Brera a repris son caractère monastique, autant que l'esprit du temps et des Milanais peut l'admettre. Son administration, si convenablement et si magnifiquement conduite sous le dernier gouvernement, est maintenant tombée en une espèce d'oligarchie, dont les membres ont pour objet principal de garder leurs places. Un très-petit nombre de celles qui sont devenues vacantes par cause de mort ou de maladies, ou par suite du nouvel ordre de choses, ont été remplies. Pour satisfaire une jalousie municipale, ou plutôt pour la fomenter, on a fait beaucoup de sacrifices à l'université de Pavie, et l'on a montré des préférences propres à réveiller les vieilles animosités entre ces villes si long-temps rivales. (1)

---

(1) La galerie du marquis Sampieri, de Bologne, a été

Milan doit presque autant à la munificence de quelques-uns de ses citoyens obscurs, qu'à celle de ses tyrans domestiques, les Sforce et les Visconti; et infiniment plus aux uns et aux autres, qu'à ses despotes étrangers d'Espagne ou d'Autriche. La famille Borromée, qui a tant fait pour la capitale de Lombardie, était d'origine Toscane, et manufacturière, comme toutes les familles principales de cet état: un de ses membres obtint la canonisation par la sainteté de sa vie; mais sa conduite, comme citoyen, mérite bien plus la reconnaissance des Milanais que ses miracles comme saint (1). Le neveu de saint Charles Borromée, le cardinal Frédéric, a hérité des talens, sinon *du*

achetée par le dernier gouvernement. Elle contenait trois tableaux du Carrache, un du Guerchin, un de l'Albane (ses Amours dansans), et le Saint-Pierre et Saint-Paul du Guide : la Brera ayant choisi ceux-ci, les autres furent achetés en bloc par le vice-roi Eugène.

(1) Saint Charles Borromée, considéré à Milan comme un saint et un patriote, est regardé comme un pécheur et un spoliateur à Bologne, qu'il est accusé d'avoir dépouillée et opprimée pendant qu'il y résidait en qualité de légat du pape. Sa mémoire (ainsi que celle de notre roi Guillaume, libérateur en Angleterre et tyran en Irlande) excite différens sentimens à la distance de quelques milles; et sans doute, lors de sa canonisation, l'avoca du diable ne fut point choisi parmi les docteurs bolo-

manteau sacré de son oncle, auquel il a succédé dans le siége de Milan en 1595. Le goût de ce prélat pour les sciences et les lettres l'induisit à fonder de meilleures choses que des monastères et des messes, et Milan lui doit sa grande et justement célèbre bibliothéque publique, nommée, d'après le saint patron de la cité, bibliothéque Ambrosienne.

Les bibliothéques monastiques des Bénédictins formèrent le noyau de cette collection, qui a pris graduellement l'étendue et l'importance qu'elle offre maintenant. Parmi tout le fatras de ces anciens livres, où l'on ne trouve guère à apprendre que ce qui mérite d'être oublié, il se rencontre un petit nombre d'ouvrages réellement bons, et quelques-uns sont fort curieux. Mais les trésors de la collection sont les manuscrits de Léonard de Vinci, nommés *Codice Atlantico* d'après la dimension du volume: ils consistent en un certain nombre de feuilles détachées, que Léonard couvrait d'esquisses, de notes, de figures géométriques et de problèmes mathématiques; en un mot du superflu de cet esprit extraordinaire qui devança de si

---

nais. — A la canonisation d'un saint, *avant que l'arrêt soit définitivement rendu*, le diable est entendu par l'organe de son avocat *nommé d'office*, contre la proposition.

loin tous ses contemporains. Rien de plus intéressant que ces éclairs irréguliers d'un esprit supérieur, qui percent à travers les voiles de l'ignorance, que cet instinct prophétique par lequel les vérités d'une nature inconnue et plus élevée semblent se révéler. Léonard de Vinci, dont le puissant génie réunissait les talens intellectuels de Bacon, de Newton, de Michel-Ange, de Raphaël, fut le précurseur dans les divers chemins qui les conduisirent à la gloire, et fut certainement un des hommes les plus extraordinaires de tous les âges et de tous les pays. Poète élégant (1), peintre divin, grand sculpteur, mécanicien remarquable, mathématicien, musicien, et avec tout cela l'esprit le plus brillant et le cavalier le plus beau et le plus adroit de son temps; Léonard appartenait entièrement à la postérité; car son siècle, qu'il laissait si loin derrière lui, ne put point et ne pouvait point apprécier tous ses

(1) Un de ses sonnets commence par ces vers :

Cosa mortal eternità non serba;
Le fabbriche del tempo il tempo atterra,
Ed adeguasi al suol mole superba.

« Les œuvres des mortels ne sont point éternelles : le temps détruit les ouvrages du temps, et le monument le plus superbe doit un jour s'abaisser au niveau de la terre sur laquelle il s'est élevé. »

genres de mérites. Son luth et son lion (1) l'introduisirent à la cour, où l'on ne réussit qu'en amusant ou en obéissant; mais ses problèmes et ses poésies ne lui valurent pas la protection royale; cependant l'admiration de François 1er pour ses tableaux, et l'amitié intime avec laquelle il distingua leur auteur, honorent également le peintre et le monarque. Un autre manuscrit de la bibliothéque Ambrosienne, extrêmement intéressant, est un Virgile qu'on dit copié de la main de Pétrarque, et sur lequel il a écrit des notes marginales, et quelques lignes sur la mort de Laure, qui rappellent la note touchante de Swift sur la mort de Stella, écrite à l'instant même où la lueur des torches de son convoi se réfléchissait à travers les vitraux de la cathédrale de Saint-Patrick, sur les fenêtres du *doyenné*. Dans ce temps de scepticisme littéraire, où l'on doute que Pope soit un poète et Pétrarque un amant, les savans épilogueurs refusent d'admettre que ce Virgile ait été écrit par ce dernier, malgré la miniature de son ami Simon Memmi, qui

(1) Ce lion était une mécanique très-curieuse faite pour amuser Louis XII quand il visita Milan. Des fleurs de lis sortaient de son sein à mesure qu'il marchait devant le roi.

y est renfermée; ils ôtent ainsi à la crédulité sentimentale une des jouissances pour lesquelles elle entreprend des voyages si pénibles et si dispendieux.

Les questions sur les mariages de Louis XIV et de madame de Maintenon, de Swift et de Stella, sont maintenant épuisées et abandonnées; mais des volumes de critique ont été écrits par des Italiens, des Français, des Écossais, sans donner une solution précise sur les amours de *Laure* et de *Pétrarque*. On dispute toujours pour savoir si cette passion était réelle ou imaginaire, si c'était une affection humaine ou un rêve poétique; et, suivant l'usage, on néglige d'en référer aux poésies sur lesquelles le débat s'est élevé. Si l'opinion d'une femme peut être de quelque poids dans un cas semblable, j'affirme que les poëmes amoureux de Pétrarque m'ont toujours paru les effusions d'un cœur plein d'un sentiment dont il cherche à se soulager, en l'exprimant dans le langage le plus familier à un Toscan, à un poète, *dont les lèvres proféraient naturellement des rimes, dont les pensées se formaient en vers.* Sans doute il aurait pu écrire éternellement sur l'azur d'un bel œil, les roses d'une belle joue, et connaître aussi peu la tendresse que Boileau ou Shenstone; mais quand il en vient à la

topographie de l'amour, qu'il *décrit le sien* (1) *en disant quand et comment il advint*, quand il sort des abstractions pour entrer dans les faits familiers en citant *le temps*, *le lieu* où telle circonstance arriva, en donnant ainsi *à toutes les fêtes*, *à tous les fastes du calendrier de l'amour*, un nom et une habitation locale, *il prouve incontestablement la réalité de sa passion.* Des preuves semblables ne pourraient peut-être pas être admises s'il s'agissait d'amans et de poètes vulgaires ; mais Pétrarque et Shakes-

(1) Voyez spécialement les sonnets commençant ainsi :

Quella *finestra* ove l' un sol si vede.

et

Oh *cameretta* che gia fosti un porto?

Mais surtout ces vers où se peint si bien le ravissement :

Chiare fresche e dolce acque, etc.

Il donne lui-même l'histoire de ces épanchemens de son cœur dans ce beau sonnet qui commence ainsi :

In dubbio di mio stato or piango or canto
E temo e spero; ed in sospiri et in rime,
Sfogo il mio incarco.

Cette observation paraît encore plus vraie dans ce sonnet écrit quand il venait de quitter une maîtresse coquette et séduisante :

Dolci ire dolci sdegni e dolci paci.

C'est là le *propre* langage de l'amour, langage que son incohérence et son désordre rendent d'autant plus touchant.

peare doivent être jugés d'après eux-mêmes: c'est un droit que la nature leur a accordé, en les distinguant par ces deux nobles dons qui égalent les hommes aux dieux, la passion et le génie.

Les ouvrages de Pétrarque abondent en exemples qui justifient cette opinion, et la vivacité du début de ses sonnets annonce l'impétuosité du sentiment et la force des souvenirs.

On ne peut guère élever des doutes sur l'amour de ce poète; mais il y a plus sujet d'hésiter sur sa *constance*. Les sonnets écrits pour Laure sous son nom, sont graves et respectueux; ils conviennent à cette beauté platonique, qu'il appelle une glace vivante; mais ceux qui sont adressés *aux Cinthias de cette minute*, sous le titre commun de *Madonna*, ont un caractère plus vif et plus léger (1). Quelques-uns de ces derniers ont sans doute été faits pour la jeune Milanaise dont la fragilité le rendit père

(1) « Era fresco e grazioso, favorito per tutto, di natura « amorevole; e però gran fatta non fù che trabocasse in « simile rete. » *Vita di Petrarca, scritta da Lud. Beccatelli.*

« Il était aimable, de bonne mine, accueilli partout, et naturellement porté à la tendresse; il n'est donc pas très-étrange qu'il soit tombé dans de semblables piéges. »

de sa bien-aimée Francesca. D'après tous les biographes de cet homme célèbre, il paraît qu'il n'était point amant platonique et fidèle, mais *un homme qui aimait trop bien pour aimer sagement.* (1)

Nous eûmes l'avantage de visiter la bibliothéque Ambrosienne avec une personne dont la société était toujours un avantage, M. l'abbé de Brême: il nous présenta au savant bibliothécaire Mai, que nous rencontrâmes depuis à Rome, sous le titre de monsignor Mai, bibliothécaire du Vatican. L'abbé Mai est connu dans toute l'Europe par les ouvrages qu'il a tirés de la poussière des anciennes bibliothéques où ils étaient ensevelis. En examinant quelques vieux manuscrits, il fut assez heureux pour découvrir sous le texte un autre caractère plus ancien et de forme différente, qui se trouva enfin être la traduction *mœso-gothique* des treize épîtres *protocanoniques* de saint Paul, par Ulphilas. On sait que dans le moyen âge les moines ignorans et présomptueux étaient dans l'usage d'effacer les caractères tracés sur les parchemins, pour y substituer leurs propres homélies et dissertations. Les parchemins qui ont subi cette double pré-

(1) « One who loved not wisely but too well. »

paration, et qu'on appelle manuscrits *palimpsestiques*, sont devenus, par la découverte de l'abbé Mai, un sujet de recherches intéressantes et un moyen probable de recouvrer des auteurs classiques. Il a déjà fait à Rome quelques trouvailles importantes, entre autres la moitié d'un manuscrit, dont une partie seulement avait été trouvée sous un autre ouvrage de la bibliothéque Ambrosienne. Parmi les livres précieux ainsi rendus au jour, on cite une partie du Traité de Cicéron *de Republica*, et quelques Commentaires de Frontin.

Nous trouvâmes ce laborieux et docte ecclésiastique, enfoncé dans la retraite de sa bibliothéque, encore tout triomphant des succès récens de sa découverte. Les manuscrits étaient étalés devant lui sur un pupitre élevé et antique, et le rayon de lumière qui, à travers l'étroite fenêtre gothique, tombait sur sa belle tête, se réfléchissait sur la croix d'or qui brillait sur son habit noir. En le voyant ainsi établi, son doigt et son grand œil noir dirigés sur ses bien-aimés manuscrits, sa figure, d'une pâleur transparente, avec des traits fortement accusés, présentait un de ces beaux modèles que la seule Italie peut fournir au génie de la peinture.

Ce fut en vain que monsignor Mai eut la

bonté de causer avec moi (sans s'apercevoir de l'ignorance de celle à qui il s'adressait), sur la traduction *mœsogothique* des épîtres *proto-canoniques* de saint Paul, par *Ulphilas* (le Moïse de son temps), du *Codex Argenteus*, *d'Upsala*, et d'autres ouvrages qui se rapportaient à ses récentes et très-importantes découvertes : j'étais toujours plus occupée du tableau dont il était la figure principale, que des beaux livres dont il a enrichi le monde. La vie de ce savant homme a consisté principalement en une transplantation passive d'une ancienne bibliothéque dans une autre ancienne bibliothéque. Il vit avec les siècles passés, il est éclairé par des lumières qui ne brillent que pour ceux qui lui ressemblent. Une telle existence donne peu de sympathie avec l'âge présent. Les machines à vapeur ont été inventées, et la vaccine découverte, les lampes de sûreté brûlent, les fusées à la Congrève volent, les empires sont renversés, et la société avance dans sa carrière de connaissances et de perfectionnement, sans troubler le repos ni déranger les occupations de ces hommes plongés dans l'antiquité, qui consacrent leur vie à déterrer les erreurs et les sottises de leurs ancêtres les plus reculés. Ce sont cependant de tels caractères, qui parmi beaucoup d'autres objets rares et curieux,

donnent à cette partie de notre vieille Europe, plus particulièrement marquée de vétusté, un intérêt puissant et singulier; et quoi que l'Italie puisse gagner par les lumières progressives de la civilisation moderne, le poète, le peintre et le romancier regretteront le temps où les bibliothéques Ambrosiennes étaient dirigées par les abbés Mai.

Sur la place où s'élevait l'ancien palais Sforza, où je crois même qu'il existe encore en partie, on a érigé, sous le dernier gouvernement, un nouveau palais d'ordre ionique, pour la résidence du vice-roi Eugène. Il est maintenant habité par l'archiduc Regnier, vice-roi impérial, et frère de l'empereur d'Autriche. La façade qui donne sur la place du *Duomo*, et qui ajoute beaucoup à sa beauté, est élégante; mais l'édifice est moins remarquable par son apparence extérieure que par son magnifique escalier, et la suite imposante de ses salles d'état. Cependant ce palais ne renferme rien qui soit plus précieux aux Milanais (je n'en excepte pas même l'archiduc et sa cour autrichienne), que les fresques dont ses plafonds et ses murs ont été enrichis, de la main d'un de leurs compatriotes, André Appiani. Plusieurs des sujets sont tirés des fastes du dernier gouvernement, et la tête d'un Jupiter tonnant

dans quelques-unes des allégories, a été faite d'après celle de Bonaparte : de même que Louis XIV ne manquait jamais d'être l'Apollon de toutes les peintures de Versailles. Quand l'empereur d'Autriche, après la restauration, visita sa bonne ville de Milan, ces fresques choquèrent son *goût légitime :* il déclara qu'il était impossible de les laisser, et suggéra lui-même l'idée gracieuse de substituer sa propre face impériale à celle du Jupiter usurpateur : aucun artiste du pays n'osa, dit-on, entreprendre la métamorphose, et l'on pense que S. M. fera venir un des *élèves* de son académie germanique à Rome, pour mettre ce dessein à exécution.

Notre visite à ce palais impérial avait pour objet de rendre celle que nous avions reçue du grand-maître, le comte de Saint-Julien, et de nous prévaloir de l'invitation qu'il avait bien voulu nous faire, pour voir les appartemens intérieurs. Comme S. E. était occupée avec le vice-roi quand nous arrivâmes, nous eûmes le temps de faire beaucoup d'observations que nous n'aurions probablement pas eu l'occasion de faire en sa compagnie, quoique ce soit un gentilhomme extrêmement obligeant et civil, ayant les manières les plus affables et les plus nobles.

Le vestibule, l'escalier, les corridors, antichambres et salons, jusqu'à la porte de l'appartement du grand-duc, étaient tapissés de soldats autrichiens sous les armes. Dans la grande antichambre, une sentinelle se promenait d'un pas pesant et mesuré, et plusieurs vieux courtisans en grande tenue sautillaient ou se traînaient, suivant ce que leur permettaient l'habitude de l'affectation ou leurs infirmités. Un groupe contrastait fortement avec cet appareil de splendeur et de puissance, et il fixa bientôt toute notre attention.

Une jeune femme pâle et mélancolique était assise dans un coin de la salle; près d'elle, un homme vénérable avec de beaux cheveux blancs considérait tristement sa jeune compagne : tous deux tenaient un mémoire, et chaque fois qu'une porte s'ouvrait, et qu'un étranger était introduit, ils étaient évidemment agités. Sans doute ils étaient là pour implorer la faveur de laisser pénétrer un peu de lumière et d'air dans le cachot d'un mari, d'un frère, d'un père, d'un fils *soupçonné* de correspondance avec les carbonari de Naples. L'aspect de ce couple avait quelque chose de si désolé, de si craintif, qu'il excita en nous un sentiment de malaise. Nous laissâmes nos cartes pour le grand-maître, et, sans attendre

qu'il fût dégagé de son service, nous nous hâtâmes de sortir. En quittant ce palais, plaignant également le prince gardé avec tant de défiance, et ceux qui le gardaient, nous nous arrêtâmes sur la place pour voir les préparatifs qu'on faisait pour le *Corpus Domini.* Tous les charpentiers, peintres et décorateurs de l'Opéra étaient occupés à défigurer la belle façade du *Duomo*, en formant des tentes et des draperies avec des étoffes de clinquant, et en posant des fleurs et du papier doré partout où ils pouvaient en entasser. Le palais que nous venions de quitter, et le temple que nous avions sous les yeux, offraient une triste combinaison. Le pouvoir soutenu par la violence, inspirant et éprouvant la crainte, et la religion, défigurée par la superstition, se dégradant elle-même en provoquant la dégradation de la société. (1)

(1) Quelle que puisse être notre aversion abstraite pour le gouvernement autrichien, en principe général, nous eûmes toutes les raisons possibles d'être satisfaits de plusieurs des principaux officiers que nous avons connus à Milan; et nous devons en particulier reconnaître la politesse du commandant militaire et de son épouse, le comte et la comtesse Bubna. L'esprit et l'amabilité du comte ont réussi à rendre sa personne, sinon son emploi, très-agréable dans les principaux cercles de la ville qu'il est appelé à gouverner.



L'église et le théâtre sont deux des principaux instrumens par lesquels les petits gouvernemens d'Italie ont soutenu leur pouvoir. Après le *Duomo*, il n'y a aucune châsse dans Milan à laquelle on ait plus de dévotion, aucun édifice qui soit plus estimé que le théâtre de la Scala. Les idées de plaisir et de dévotion peuvent, à son égard, se confondre par une association permanente; car c'est sur les ruines de l'ancienne église de Santa-Maria della Scala que l'on a bâti, en 1778, ce vaste et magnifique théâtre.

L'extérieur de la Scala est très-beau. Devant le *corps de bâtiment* sont des arcades sous lesquelles on trouve, en descendant de voiture, un abri contre les inclémences du temps; au-dessus une grande terrasse entourée d'une balustrade conduit au *Ridotto*, ou salles de jeu, qui sont sous la protection du gouvernement: au-dessous un vestibule assez insignifiant mène au premier rang de loges et au parterre, d'où l'on monte par plusieurs escaliers aux loges plus élevées. Ce théâtre, qu'on dit plus grand que la salle d'Opéra à Londres, a six rangs de loges et un parterre spacieux et commode; chaque rang contient quarante-six loges. La loge impériale, placée au centre, est un superbe appartement ouvert qui couvre l'espace

de trois loges, et dont la hauteur va jusqu'aux deux tiers de la salle : elle est resplendissante de dorure, et surmontée de la couronne et de la croix de l'empire. L'avant-scène est décorée par des colonnes corinthiennes, et le plafond voûté est richement peint en compartimens par Pirego. A l'endroit de l'avant-scène où l'on place, en Angleterre, l'écusson du roi, on voit, comme dans tous les théâtres d'Italie, une pendule dont le cadran, avec des figures en transparent, tourne devant une forte lumière, et indique l'heure dans toutes les parties de la salle. Les draperies extérieures des loges sont uniformes et riches; mais l'intérieur est magnifiquement décoré par des tapisseries de soie, des coussins de velours, des chandeliers (qu'on allume à volonté); et la plupart ont une chambre adjacente pour jouer et souper.

Ce théâtre, qui réunit tout ce qui peut être agréable ou commode à une grande magnificence, est le chef-d'œuvre de Piermarini. Il a combiné de la manière la plus ingénieuse tous les avantages possibles, non-seulement pour les spectateurs, mais pour les acteurs, musiciens, danseurs et machinistes; et les magasins, les ateliers de peinture ne sont pas moins dignes d'être vus que les parties plus apparentes de l'édifice. Tout ce qui appartient à cet

établissement, le corps dramatique excepté, prouve combien il est important, et pour le gouvernement, et pour la nation. Les décorations qui ont paru dans une pièce ne resservent jamais pour une autre; elles sont très brillantes, les machines sont nombreuses, les vêtemens riches, et l'on apporte une attention scrupuleuse à l'exactitude des costumes : sous ces divers rapports, la Scala ne peut être égalée, même par les grands théâtres de Paris et de Londres. (1)

L'impression que nous a faite la première vue de la Scala, n'a point été effacée par l'aspect plus éblouissant du théâtre San-Carlo dans tout l'éclat de son illumination enchantée (2). Nous arrivâmes fort tard. Le premier acte de l'opéra était joué, et la scène ne put détourner notre attention de l'effet général de la salle ;

(1) Mille quatre-vingt-cinq habits ont été faits pour un seul ballet. *Stendhal's tour.*

(2) Pendant notre séjour à Milan, nous eûmes l'usage de la loge et l'avantage d'être admis dans le cercle d'une des dames les plus distinguées de cette ville. Nous éprouvâmes cette politesse hospitalière dans presque toutes les villes d'Italie; et je fais mention de ce fait pour démontrer combien le reproche (si souvent adressé aux Italiens) de négliger les voyageurs étrangers, est injuste et mal fondé.



une sage magnificence y était déployée; l'absence d'une vive clarté ne se faisait point regretter, et le jour vaporeux qui régnait, contribuait peut-être à faire ressortir les beautés de l'édifice. L'obscurité qu'offrait le devant des loges n'était partiellement interrompue que par les lumières du théâtre et de la loge impériale. L'architecture noble et sévère, les draperies simples et riches, tout concourait à produire un effet extraordinaire et tellement aérien, qu'on se croyait transporté dans un palais de féerie.

Le vaste parterre était entièrement plein, et les femmes y étaient en aussi grand nombre que les hommes. Quoiqu'il n'y ait ordinairement que des bourgeoises dans cette partie de la salle, elles avaient toutes le costume parisien. L'habit milanais beaucoup plus élégant, avec lequel on les voit le matin aller à la messe, était abandonné pour les grands chapeaux, les garnitures écrasantes de la toilette française; mais la ressemblance s'arrête là: on ne leur voit ni la *pétulance*, ni l'air *éveillé*, ni le *maniérisme*, qui dominent dans les femmes de la même classe à Paris. Toutes sont posées, gracieuses, indolentes; la plupart ont de beaux traits, et leurs yeux sont en général superbes. Les hommes remplissaient les intervalles entre

les banquettes, causant en groupes avec vivacité, mais à voix basse. Plusieurs, malgré leurs longues redingotes et leurs chapeaux ronds, avaient l'air militaire. De loin en loin le visage flegmatique d'un Allemand à moustaches blondes se détachait au milieu des têtes brunes et expressives des Italiens, et formait un contraste marqué et curieux. Quelques uniformes autrichiens, bleu clair et argent ou blancs, étaient dispersés dans la salle. Chaque porte était doublement gardée par des soldats étrangers, et les gens d'armes étaient mêlés dans le parterre avec les spectateurs. On voyait briller quelques lumières dans les loges supérieures, où le *taroeco* se jouait en cadence avec les symphonies brillantes de Rossini. L'on ne voyait que deux personnes sur le devant des loges, qui n'en peut contenir davantage, tandis que le fond est souvent rempli de monde. Les dames quittent leurs grands chapeaux et les pendent dans la loge, exactement comme à Paris; et les demi-toilettes élégantes qui dominaient dans la salle n'auraient pas été desavouées par le génie inventif de mademoiselle Victorine Becard de la rue de Bourbon. Les grandes dames les plus scrupuleuses arrivent seules dans leur voiture: en entrant dans leur loge elles jettent un coup d'œil sur la salle, reçoivent et rendent

le salut italien, dont le geste expressif a quelque chose de coquet et d'enfantin; puis elles tournent le dos à la scène; et tout le reste de la soirée, elles ne voient et n'entendent que leur propre société, excepté quand l'orchestre les avertit qu'une scène de ballet, un air, un duo qu'il est de mode d'admirer, va se jouer. Alors on écoute avec attention et ravissement; mais la scène finie, le *crocchio ristretto* (la causerie privée) est repris sans être interrompu que par l'entrée et la sortie des visiteurs. Chaque loge a ses *habitués*, ses hôtes privilégiés; mais une obligation fastidieuse, c'est que l'arrivée du dernier est toujours le signal du départ du premier : sans cela, dit un voyageur toujours original et plaisant, et souvent philosophe (1), *une loge deviendrait serrée comme Tacite*. Cette loi est si rigoureusement observée, qu'elle a laissé souvent une passion à moitié déclarée, des intrigues à demi révélées, des confidences, des explications importantes non achevées, et des argumens coupés avant leur entier développement. Rien de moins agréable, quoique rien de plus décent que cette étiquette. J'ai

(1) STENDHAL. — *Rome, Florence et Naples.* — Ce piquant et agréable ouvrage, dans les bornes qu'il s'est prescrites, offre généralement des traits vrais.



entendu une de mes jolies compatriotes, accoutumée au bon caquetage *substantiel* (1) d'un théâtre anglais, qui se prolonge au-delà de toutes les bornes, et dure souvent autant que la plus longue pièce, se plaindre amèrement de ce respect italien pour les apparences, et regretter la *licence libérale* de *Haymarket*, où l'amour sur la scène et dans les loges est également *pro bono publico;* où les liaisons sentimentales vont leur train de soirée en soirée pendant qu'on répète les airs de *Don Juan ou le Libertin puni*..

La Scala est le logis du soir de presque toutes les classes; le marchand vient s'y récréer, le négociant y traiter des affaires, le critique en fait son cabinet d'étude, le politique son lieu de *rendez-vous.* Là seulement, au milieu de la publicité la plus complète, on peut trouver un asile assuré contre l'espionnage. Une loge est sacrée. — Personne ne peut s'y introduire, hors les amis intimes de ceux à qui elle appartient; et les airs nombreux *di sorbetta* (2), qui attirent peu l'attention des

(1) « Substancial, plain, brick and mortar. »

(2) Morceaux insignifians qui sollicitent l'absence des auditeurs, et leur rappellent les *glaces* et les rafraîchissemens.

plus grands enthousiastes de musique, couvrent, par leurs accompagnemens, le chuchotage, quel que soit son sujet.

Outre ceux que le plaisir ou les affaires, la pièce ou un *rendez-vous* amènent à la Scala, elle est fréquentée par une autre classe qui, sous le nouvel ordre de choses, augmente tous les jours en Italie. Cet ordre, autrefois si nombreux, était recruté par les cadets des familles nobles qui, retenus par leur naissance dans la nullité sans opulence et sans occupation, traînaient une vie indolente et dénuée d'intérêts. On voit le soir au *Corso*, ces gros garçons entassés dans les calèches de leurs grand'-mères; et quand la nuit arrive, ils vont prendre place dans les loges des dames qui sont assez bonnes pour les recevoir. Ils sont dans l'usage d'arriver les premiers, et s'asseient solitairement dans le silence et l'obscurité. Au premier *coup d'archet*, ils tombent dans une stupeur *préparatoire*, dont ils ne sont tirés que par l'arrivée de la maîtresse de la loge. Alors, après avoir répondu par une révérence profonde à son cordial *ciavo* (1), et baisé respec-

(1) Ciavo (prononcé *tchaou* avec le v en voyelle, ou à peine articulé) est la salutation la plus familière et la plus amicale des Milanais. « Pare corotta da schiavo : noi



tueusement ses mains gracieusement tendues, ils retombent dans un assoupissement qui ressemble au sommeil du baron de Trenk, car il est troublé toutes les dix minutes par les visiteurs successifs auxquels ils sont obligés de céder tour à tour leur place, jusqu'à ce qu'enfin, arrivés par degrés près de la porte, ils font un salut profond, et se retirent pour aller dormir le reste de la soirée dans les autres loges, dont ils ont l'*entrée* par prescription.

Milan est, en Italie, classée après Naples, pour la réputation musicale; mais ses ballets sont supérieurs à tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Europe. L'usage ennuyeux des théâtres italiens de jouer le même opéra pendant six semaines ou deux mois, soit qu'il se trouve bon ou insignifiant, prévaut à Milan. Cette patience de l'auditoire tient à diverses causes, entr'autres à la magnificence et à l'intérêt des ballets. Le signor Vigano, premier maître des ballets de la Scala, est le Shakespeare de son art; et l'on s'étonne qu'avec des conceptions si riches, une connaissance si intime de

---

di fatto diciamo anche ciavo suo, cioè schiavo suo, servitor suo. » — Il paraît corrompu de *schiavo* (esclave, serviteur). En effet, nous disons aussi *ciavo suo*, c'est-à-dire *schiavo suo* (votre serviteur). *Vocab. milanese ital. di Francesco Cherubini*. Milan, 1814.

la nature, des effets tels que ceux qu'il produit, il n'écrive pas des poëmes au lieu de composer des ballets. Les compositions de ce genre en Italie ont toujours différé de toutes les autres, et semblent avoir été l'origine du mélodrame moderne. Leur perfection tient à des causes qu'on peut dire non-seulement physiques, mais politiques. La mobilité des muscles des Italiens est bien adaptée au langage du geste, qu'ils mêlent même à leur conversation ordinaire; et l'habitude de la défiance qu'un dangereux système d'espionnage a fait contracter au peuple, les induit à confier l'expression de leur pensée à un regard, à une action plutôt qu'à des paroles. Il n'est pas aisé de dénoncer un sourire ou un signe; et les communications échappent de cette manière au contrôle de la police: *la moitié du sens est dans le geste et dans l'œil.* Les Italiens étant ainsi pantomimes par nature et par habitude, leurs gestes ne sont point restreints par l'étiquette. Le despotisme de la mode est inconnu; point de *bon ton* de convention, de réserve de *high breeding* (1) qui les retiennent dans les formes inaltérables du *punctilio* anglais ou des mouvemens mesurés de l'affectation française. Le

(1) « Éducation distinguée. »

mot *minauderie* n'a point d'équivalent dans le vocabulaire italien. C'est pour cela que la grâce caractérise cette nation, particulièrement les femmes; et la perfection de leur *ballet d'action* dérive peut-être de ces sources : les acteurs y déploient, en effet, une sagacité de gestes, une intention dans les attitudes, une puissance d'expression dans la physionomie qui rendent ces représentations profondément touchantes comme tragédies, et prodigieusement amusantes comme farces. Les progrès que le ballet a faits dans l'estime publique, ont engagé les compositeurs à s'exercer sur les plus nobles sujets du drame *légitime*, et Racine et Shakespeare ont été également traduits en *poésie d'action*. Dans le grand ballet d'Othello, la danse du Maure exprime littéralement la rage de la jalousie; et Coriolan, ce modèle de tous les *déserteurs* anciens et modernes, passe aux Volsques par une *walzer* de dangereux exemple pour les amateurs de mouvemens gracieux, dont le patriotisme n'est pas profondément enraciné. (1)

(1) L'ancienne noblesse considère cette passion croissante pour les ballets comme une hérésie révolutionnaire, et la désapprouve en fermant ses loges. Je demandai à la comtesse Castiglione (l'une des personnes les

Quand nous arrivâmes à Milan, on représentait *la Vestale*; et quoiqu'elle eût déjà été jouée une trentaine de fois, l'enthousiasme n'était pas encore calmé, et les applaudissemens étaient aussi bruyans que le premier jour. Le sujet de cette pièce est bien connu; mais il est curieux de remarquer qu'une grande partie de l'intérêt qu'elle excitait tenait aux allusions que l'on faisait d'après les circonstances du drame, à certaines institutions qui se renouvellent dans toute l'Europe sous la protection de la Sainte-Alliance. Le sort de l'infortunée prêtresse de Vesta (la religieuse de ce temps) était le résultat d'un horrible fanatisme, par lequel les prêtres de l'antiquité tâchaient de soutenir leur système. Le même fanatisme a été introduit avec les mêmes rites dans l'Église chrétienne, en opposition directe avec la doctrine de *celui* qui ne sacrifia jamais d'autre vie que la *sienne*. Le terrible *Vade in pace* qui condamnait, dans le moyen âge, la

plus faites pour donner une idée avantageuse de la vieille cour), pourquoi nous ne la voyions jamais à l'Opéra. Elle répondit : « Parce que je n'admire pas la déclamation des jambes ». Mademoiselle Saint-Huberti rejeta les propositions que lui firent les directeurs de la Scala en disant : « Je ne chante pas pour des gens qui n'écoutent que les ballets. »

victime de la rage de l'Église à mourir vivante, subsistait en Espagne, en Portugal et en Italie à une époque récente; et il a été souvent mis en pratique contre des filles chrétiennes, qui, dans leur retraite monastique, avaient laissé éteindre la lampe virginale.

La première scène de *la Vestale* représente le *Circus Maximus* à Rome, pendant la célébration des jeux; et rien de ce que l'antiquité nous a fait connaître sur ce sujet n'a été oublié. L'achitecture, les costumes, les groupes sont classiques, et n'offrent ni la mesquinerie, ni la grossièreté de l'imitation théâtrale ordinaire. Les consuls et le peuple romain remplissent les siéges; aucune femme n'est présente, excepté les vestales qui donnent le prix.

Après le *pugilat*, par lequel la scène s'ouvre, vient la *course des chars*, qui sont copiés sur ce reste brillant d'antiquité, la *Biga*, que l'on conserve à Rome; ils sont traînés par des chevaux impatiens et fougueux, dirigés par des conducteurs intrépides, exactement comme ils sont représentés dans les anciens bas-reliefs. Les formes, et particulièrement les têtes sont *vraiment italiennes*, et rien ne peut dissiper l'illusion dans laquelle le spectateur est plongé.

Tout ce qui suit est d'une vérité de nature

admirable, et tout-à-fait conforme à l'antiquité; l'exécution en est parfaite. Les groupes vivans sont composés d'après les plus belles sculptures : le vase de bronze du festin consulaire, la lampe, le trépied et la chaise curule, tout semble emprunté d'*Herculanum* ou de *Pompeïa*.

Les deux scènes les plus touchantes sont celle dans laquelle la Vestale laisse éteindre le feu sacré, et celle où la fragile prêtresse est enterrée vivante. Dans la première, on voit la Vestale revenue du Cirque dans la profonde solitude de son temple, le cœur blessé par le vainqueur qu'elle a couronné. Elle se tient près de l'autel au milieu d'un édifice vaste et sombre, dont les colonnes massives paraissent de granit ou de porphyre. Les parties latérales s'étendent en perspectives éloignées dans une mystérieuse obscurité. La pâle clarté du feu de l'autel éclaire le visage de la prêtresse qui le garde; elle est profondément absorbée dans ses pensées, sa figure exprime la distraction produite par une passion violente, tandis que la musique, en harmonie avec sa rêverie, paraît faire partie de ses sensations. Tout à coup, frappée de la conviction de son fatal secret, elle montre tous les combats entre la nature et la grâce, la passion et la raison qui peuvent

agiter le cœur d'une femme tendre et pieuse. La mort affreuse qui attend celle qui rompt ses vœux, et l'impulsion passionnée qui la porte déjà à mépriser cette mort plutôt que d'abandonner pour toujours l'objet qu'elle chérit, la font alternativement se livrer au délire, et succomber à la terreur; cédant et résistant tour à tour, comme si son amant était présent, ses forces s'épuisent, et elle va tomber dans les bras de celui qui occupait ses pensées. Il avait pénétré dans le temple, il avait vu, sans être aperçu, l'agitation de son âme, ses mouvemens passionnés, et il la reçoit dans son sein. En ce moment la lampe *s'éteint*, et les prêtres et prêtresses s'élancent en foule dans le sanctuaire, au milieu du fracas d'un orage épouvantable.

La scène des funérailles s'ouvre par une procession des consuls, des patriciens, et du peuple romain; les soldats, les licteurs, et les prêtresses de Vesta, au son d'une musique triste et solennelle, marchent au *campus sceleratus*, où la tombe de la Vestale est déjà creusée. La victime suit son char funèbre. Il ne reste plus rien de la brillante arbitre du Cirque, de l'amante passionnée du temple, de l'héroïne du procès *inquisitorial*. L'espérance et la vie sont éteintes, l'amour même

existe à peine en elle. Les souffrances, les châtimens, la prison ont fait leur devoir; tous ses muscles sont distendus, sa tête se penche sur son épaule, ses mains tombent inanimées, et ses cheveux épars couvrent en désordre son visage, qui porte déjà l'empreinte de la mort. Ses compagnes viennent lui dire adieu l'une après l'autre, et la dernière qui la presse dans ses bras, est la grande prêtresse qui a tenté vainement de la sauver, et qui l'embrasse avec l'agonie d'une mère qui donne le dernier baiser à son enfant expirant. Alors l'horrible clairon se fait entendre; à ce signal de mort une effrayante convulsion renverse tous ses traits; le grand-prêtre la saisit et l'entraîne au milieu des supplications générales. Il est inaccessible à la pitié: il a son *système à soutenir*, un martyre doit le confirmer, et le consul lui-même intercède en vain. C'est encore en vain qu'elle échappe à ses mains, il la poursuit et la force d'entrer dans le tombeau. La nature révoltée combat jusqu'à la fin contre sa destruction; mais elle est déjà à moitié enterrée, sa tête paraît encore au-dessus de la terre, bientôt on ne voit plus qu'un de ses bras étendu, la lourde pierre est roulée sur l'ouverture, tout est fini! Cela semble une fiction impossible à réaliser; cependant de telles choses ont été, et *peuvent être*.

L'Italie, forcée de rétrograder à ces siècles d'ignorance et de superstitions, par ceux qui s'arment contre ses lumières naissantes, pourra peut-être présenter *de plus funestes pompes sur la scène* (1) de la vie réelle, que celles sur qui s'exercent à présent leurs talens dramatiques. A la fin de *la Vestale* on se demande quel puissant ressort a pu remuer aussi fortement la sensibilité; quelle poésie, quelle éloquence a fait naître des émotions si profondément pénibles? Il paraît incroyable qu'un tel effet ait été produit sans qu'il y eût un seul *mot* prononcé, un seul gémissement entendu, et que l'impression n'ait été due qu'à la perfection des gestes et des attitudes. L'inimitable Pallarini, l'héroïne de *la Vestale*, et la *prima Ballarina* de la *Scala*, est sans contredit une des meilleures actrices de l'Europe.

Il y a deux ou trois petits théâtres à Milan, où des troupes ambulantes jouent quelquefois le matin et le soir. Il y a de plus un théâtre de société, soutenu avec beaucoup d'esprit et de talent, et des frais considérables, par la seconde classe de la société. Ce théâtre existe depuis la première époque de la révolution; le gouvernement de la *république cisalpine* en

---

(1) « More woeful pageants in the scene. »

avait fait présent à quelques amateurs, qui lui donnèrent le titre de théâtre patriotique. Là furent jouées les plus belles tragédies d'Alfiéri, maintenant défendues; là fut joué l'*Aristodème* de Monti, long-temps après que les théâtres publics avaient été obligés de la rayer de leur répertoire; et madame Monti, une dame d'un grand mérite et d'une rare beauté, faisait le principal ornement de cette société, formée entièrement de personnes distinguées, qui ne représentaient que des pièces strictement nationales. Maintenant ce théâtre porte le nom de *Teatro filodrammatico ;* et quoique les représentations soient bornées à des pièces qui ont passé par l'épreuve de la *censure*, et que les meilleurs ouvrages en soient conséquemment exclus, cette société d'amateurs (à en juger d'après ce que nous en avons vu), pourrait ne pas craindre la critique des juges les plus sévères. La comédie y était particulièrement bonne, et nous eûmes l'occasion d'y remarquer, comme dans tout le reste de l'Italie, le singulier talent des Italiens pour une espèce de gaîté qui rappelle *l'intraduisible humour* des Anglais.

Milan possède cependant encore un théâtre contre lequel le gouvernement n'a pas encore fulminé ses prohibitions, et qui le dispute

presque en popularité à la *Scala*, c'est celui *de Girolamo della crena*, ainsi appelé d'après le nom de la principale marionnette, qui est un très-puissant rival du vétéran *policinello*. Dans toutes les pièces réprésentées sur ce théâtre, *Girolamo* remplit toujours le premier rôle. Son caratère distinctif, c'est qu'il parle piémontais et fait de stupides méprises pour amuser les habitans de Milan, et entretenir leur antipathie municipale contre leurs voisins; exactement comme le milanais *Menichino* divertit le reste du nord de l'Italie, et comme l'honnête *Pat* est travesti sur le théâtre de Londres pour flatter les préjugés *Cokney* (1) de *John Bull*. Cette sorte d'esprit est généralement assez stérile, et ne s'allie guère à des talens supérieurs; néanmoins *Girolamo* ne manque pas d'une certaine gaîté, et si ses plaisanteries sont offensantes pour la vanité nationale, ce n'est après tout qu'une marionnette. Dans *Zémire et Azor*, que nous vîmes jouer, *Girolamo* était le valet du vieux marchand qui arrive dans le palais enchanté, et il fait voir la dose de poltronerie qui appartient aux valets de la basse co-

(1) Les Cokneys sont les badauds de Londres, et John Bull (*Jean-le-Taureau*) est le nom populaire de l'Angleterre.

médie. Il ne s'adresse jamais à la *bête* qu'en la nommant *mostro gentile* ou *noble monstre;* et quoique sa jambe droite se donne plus de mouvement que le développement de l'intrigue n'en exige, quelques-unes de ses incartades poétiques sont vraiment comiques. Son invocation à la Nuit obscure, qu'il déclare aussi *noire que la conscience d'un tailleur*, est un bel exemple de son excellence dans l'*anti-gradation*.

Les gens du bon ton vont une fois dans l'hiver à Girolamo, comme l'on va à Paris à l'Ambigu ou à la Gaîté, où il est reçu qu'on peut s'amuser une soirée; mais le peuple milanais trouve Girolamo divertissant tous les jours de l'année, et l'abandonne rarement, quoique la place du Dôme soit remplie chaque soir de théâtres de marionnettes, et les marches de la cathédrale encombrées de spectateurs qui n'ont pas le moyen de se procurer une loge à Girolamo. Les décorations de ce petit théâtre sont vraiment jolies, et les transformations se font d'une manière très-ingénieuse.

L'état de l'art dramatique peut être regardé comme un baromètre qui indique avec certitude la tendance de l'opinion publique et du goût national. Il est évident que l'opéra italien, pour lequel Pasiello et Cimarosa ont composé, est sûr son déclin; que l'imitation

rigide du théâtre grec est entièrement négligée en Italie, et que le goût et les sentimens du public appellent quelque chose que l'on n'a encore pu atteindre, et qui probablement ne serait pas toléré. On a accusé dernièrement les Italiens d'avoir abandonné des sources d'intérêt et d'émulation qui se présentaient si naturellement; d'avoir dédaigné leur propre histoire dont toutes les pages sont tragiques, pour employer leurs talens à des sujets étrangers à leur génie et au caractère de la nation. L'on ajoute, « que si, dans les premiers temps de la restauration des lettres, quelque esprit supérieur se fût montré dans la ligue de la tragédie nationale, les princes italiens, soit par ostentation, soit par amour véritable pour les jouissances intellectuelles, se seraient disputés l'honneur de protéger un tel poète, et que dans les républiques, tout absorbées qu'elles étaient par les factions domestiques, l'influence d'un écrivain de ce genre n'aurait pas été moins appréciée. » La *solution de cette difficulté*, c'est qu'il est reconnu *que les Italiens ont préféré, de propos délibéré, l'imitation servile.* (1)

L'histoire domestique d'Italie offre la lutte

(1) *Quarterly review*, 1820.

continuelle du peuple contre les tyrans féodaux, les papes et les empereurs; quel trait historique du moyen âge aurait donc pu être choisi par un poète pour plaire aux princes ses protecteurs? La ligue de Lombardie est un sujet superbe, mais elle a été fatale à leur pouvoir et à celui de leur allié impérial. La conspiration des Pazzi contre les premiers Médicis, déjà enfoncés bien avant dans le crime et l'usurpation, ou celle des *Orti Rucellai* pour laquelle Machiavel fut mis à la torture, et le jeune, le patriote Agostino Capponi conduit à l'échafaud, sont des thèmes dignes des travaux d'un poète; mais quelle eût été la récompense de celui qui aurait rappelé de tels efforts contre le despotisme dans les cours des princes d'Est, des Farnèse, des Médicis? — Le cachot du Tasse à l'hôpital Sainte-Anne! Les princes d'Italie des seizième et dix-septième siècles n'avaient pas plus besoin que ceux du nôtre de tragédies nationales. L'insipide drame pastoral était joué sur tous les théâtres de cour (1)

(1) Les critiques ont disputé souvent sur l'origine du drame pastoral, qui, dans l'opinion de Ménage et de Gravina, est de création moderne. Ces écrivains blâment plutôt qu'ils ne louent les Italiens, pour l'invention et la manière de traiter leurs sujets, et leur éloignement des modèles classiques. Cette sorte d'ouvrage



dans ce temps où la licence et la pédanterie, la bassesse et l'adulation étaient seules en hon-

---

était cependant admirablement bien adaptée aux théâtres de cour; et les représentations dramatiques se bornaient presque à ces théâtres. Un des premiers de ces auteurs courtisans a été Nicolo da Corregio Visconti; son *Céphale et l'Aurore* a été joué sur le théâtre de son neveu, le duc Hercule II de Ferrare. Ensuite parut le *Tircis* de Castiglione, qu'il récita, habillé en berger, pour sa duchesse d'Urbin; les entr'actes étaient remplis par des chœurs et des danses moresques.

Des faunes et des satyres, des nymphes et des dieux, se produisirent encore sur le théâtre de Ferrare, dans l'*Églé*, en 1540. L'*Aminte* du Tasse se distingue entre toutes les pièces de ce style, par l'excellence de la poésie, de la satire et de la flatterie. La poésie lui appartenait aussi-bien que le caractère de Tircis, qu'il avait tracé d'après lui-même; la satire était adressée à quelqu'un de ses rivaux poétiques, Speroni ou Patrizii; la flatterie était pour ses spectateurs souverains. La scène représentait la cour d'Alphonse; et les bergers et bergères, les princes et princesses de sa famille. La morale indiquée par le chœur qui termine le premier acte, est que l'honneur est une qualité parfaitement inutile aux bergers et bergères héroïques, et qu'il ne servirait qu'à troubler leurs plaisirs.

Quell' idolo d'errori, idol d'inganno,
Quel che dal volgo insano
Onor poscia fu detto,
Che di nostra natura 'l feo tiranno
Non mischiava il suo affanno
Fra le liete dolcezze

neur; et ces ouvrages ne donnent pas une bien grande idée des *jouissances intellectuelles* de ces protecteurs des beaux-arts, qui volaient à Cellini ses pierres précieuses et ses vases, et souffraient qu'Anguillara, un des meilleurs poètes tragiques de son siècle, vécût et mou-

---

De l' amorose gregge;
Nè fu sua dura legge
Nota a quell' alme in libertate avezze.
Ma legge aurea e felice;
Che natura scolpi. — *S' ei piace ei lice.*

Ce que j'envie aux premiers jours du monde,
Ah! ce n'est point ce lait délicieux
Qui, promenant sa course vagabonde,
A flots d'argent inondait ces beaux lieux :
Ce ne sont point ces richesses champêtres
Que possédaient nos pères plus heureux,
Ni les torrens de ce miel savoureux
Qui découlait de l'écorce des hêtres;
Mais ces instans de tranquille bonheur
Où ce tyran qu'on appelle *l'Honneur*
N'inventait pas les préjugés sevères
Dont la rigueur désole les amans;
N'éveillait pas la prudence des mères
Au bruit furtif de leurs baisers charmans;
Où la nature, en marâtre exigeante,
N'accablait point l'homme à ses lois soumis,
Et lui disait d'une voix indulgente :
« Jouis de tout; *ce qui plaît est permis.* »

Imitation de Baour-Lormian

Tels étaient les seuls drames admirés et protégés par les souverains d'Italie. Après cela, qui aurait osé se hasarder à traiter les sujets de Cola Rienzi, ou de la prise de Milan?

rût dans la plus profonde misère (1). La muse tragique pouvait en effet *pleurer ses malheurs*, mais malheur à la muse qui aurait pleuré sur les maux de l'Italie! Pour *Sophonisbe Oreste*, elle pouvait répandre des larmes de sang; mais elle n'aurait pas osé proférer pour l'Italie une apostrophe comme celle qui sortit du cœur de Pétrarque, et dont Filicaia a répété les accens patriotiques. (2)

Dans le temps des républiques, il n'y avait point de théâtre (3); et il eût été impolitique et

(1) La tragédie d'*OEdipe*, d'Anguillara, a été très-estimée, dit M. Ginguené. Il a été parfois récompensé de ses vers par quelques aunes de velours pour se faire des habits, comme on le voit dans son *Capitolo* adressé au cardinal Trento, et d'autres fois, par un oubli dédaigneux, comme par Cosme, duc de Florence. Il fut réduit à vendre ses ouvrages à un écu la pièce, et mourut dans une extrême détresse.

(2) Voyez *l'Hymne nationale* de Pétrarque commençant ainsi : « Italià mià benchè 'l parlar sia indarno », et le fameux sonnet de Filicaia:

Italia, Italia, cui fio la sorte
Dono infelice di bellezza, eto.

(3) Les premières tragédies écrites ou jouées en Italie pendant le quatorzième siècle, étaient des compositions pédantesques en latin, imitées du théâtre grec; et elles n'étaient jouées ou récitées que par des sociétés de savans. Même alors une de ces pièces, *la Mort d'Eccelino*,

dangereux de mêler des ouvrages littéraires avec les factions qui régnaient, quand elles florissaient au milieu des troubles civils. On pouvait espérer assez peu de l'*influence d'un poète* sur des hommes qui combattaient pour leurs droits et leur existence, et qui avaient exilé le plus brillant, le premier de tous, parce que tout poète qu'il était, on le croyait traître à son pays. (1)

---

fut prise dans l'histoire récente d'Eccelino, tyran de Padoue. Dans le premier acte, sa mère avoue à son frère qu'ils avaient eu pour père, le diable. Ce trait était de mise sous les républiques; mais sous les princes, les drames fondés sur de telles histoires domestiques auraient eu peu de succès. La première tragédie jouée en Italie a été l'*Orphée* de Politien, précepteur des Médicis. Le théâtre du Vatican était soutenu avec une grande magnificence par Léon x; mais le peuple fréquentait bien moins les spectacles que les églises, où, comme en Angleterre, on avait coutume de représenter les *mystères*.

(1) Le Dante, lorsqu'il fut banni de Florence, était, ainsi que toute sa famille, du parti *guelfe* ou *libéral*. Son exil a été d'abord le résultat d'une faction; et il resta toujours fidèle à la liberté et à *sua carità del natio loco*, jusqu'au moment où il écrivit le dixième chant de son *Enfer*, où il place l'empereur Frédéric II et le cardinal Ubaldino. Ce fut seulement quand l'impatience et la douleur d'un long bannissement surmontèrent sa sagesse et son patriotisme, qu'il changea de parti, et attaqua les Florentins, *quello ingrato popolo maligno*. Cette

Telles sont les causes par lesquelles le génie des Italiens a été réduit à l'*imitation servile* des anciens, et à écrire même les comédies sur les plans de Plaute et de Térence. L'*Italie* de nos jours est encore à cet égard ce qu'était l'Italie d'alors. Les tragédies d'Alfiéri sont défendues, l'*Aristodème* de Monti se joue très-rarement; et l'inimitable auteur de *Polixène*(1), tragédie qui a reçu le prix de la *Crusca*, donné par Napoléon en 1810, a été obligé de la publier en Angleterre en 1820, parce qu'aucun imprimeur italien n'aurait osé mettre au jour une production dans laquelle une excellente poésie exprime avec force des sentimens libéraux.

Comment le jeune et aimable auteur de *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico, si bien loué dans un journal littéraire anglais, *ce poète aux sentimens brûlans et naturels*, dont la tragédie est considérée *comme un bel exemple qui justifie l'opinion que les Italiens pourraient cher-*

désertion momentanée, causée par le dépit, lui a été reprochée par un de ses plus anciens biographes, et des plus partials pour lui. Quand il fut reconnu qu'il exortait ouvertement les Italiens à *lasciar seder Cesare nella sella*, il fut accusé de trahison, et on l'exila pour la vie.

(1) Signor G. Battista Niccolini, de Florence.

cher chez eux-mêmes des sujets pour leurs compositions tragiques; comment, dis-je, ce talent remarquable est-il traité dans son pays? Quel prince augmente *ses jouissances intellectuelles*, en lui accordant sa protection? quelle place a été réservée à un mérite qu'une nation étrangère a demandé pour subvenir à ses besoins? Dans ce moment, Silvio Pellico est incarcéré dans les prisons de la police de Milan. Le *Quarterly review* doit donc attendre, pour jouir de ce *festin intellectuel*, qu'il espère obtenir de la plume de cet écrivain, que ses amis de la Sainte-Alliance se guérissent des soupçons sur lesquels ils ont emprisonné un des poètes les plus charmans de l'Italie. (1)

En ce moment, l'Italie abonde en talent poétique. Les noms de Monti, de Nicolini, de Pellico, de Foscolo et de Manzoni, tous auteurs dramatiques vivans et de mérite, prouvent que la liberté seule leur manque (et sans elle la véritable poésie se produit rarement), et que la tragédie italienne pourrait alors se raviver,

---

(1) Le crime dont Pellico est accusé, est le *soupçon* (et soupçon sans fondement) d'être lié avec les *carbonari*. Son crime réel est d'avoir été l'éditeur du *Conciliateur*, journal maintenant supprimé, dont nous parlerons plus tard.

prendrait même un degré d'élévation auquel on ne l'a jamais laissé atteindre. Quoique l'*imitation servile* du théâtre grec, et des modèles plus serviles encore soient toujours imposés aux génies qui cherchent à se développer dans ce pays subjugué, quoique tous les chemins à l'indépendance de la pensée soient exactement fermés, le jour est arrivé, cependant, où ni les *fadaises* amoureuses de l'Aminte, ni les crimes horribles (et qui pis est inévitables) d'Œdipe ne peuvent plus satisfaire le goût national. A mesure qu'on se perfectionne dans les sentimens sociaux, dans les opinions libérales, on éprouve le besoin d'un théâtre dont les représentations porteront sur des sujets qui *intéressent directement les hommes* (1); où des sentimens, des caractères vrais, des scènes prises dans la nature, où l'esprit purifié de l'indécence aideront à mûrir ces affections domestiques, qui maintenant, pour la première fois depuis les républiques, semblent vouloir se développer en Italie. Pour obtenir cet objet désirable, et ouvrir en même temps une arène, non-seulement pour les successeurs de Goldoni, mais pour les meilleurs traducteurs de comédies étrangères, plusieurs nobles milanais ont

(1) « Come home to men's business and bosoms. »



souscrit et se sont associés pour établir un théâtre permanent pour la comédie italienne dans la capitale de la Lombardie. Un seul paragraphe du programme prouve l'utilité du projet, et le bien qui peut en dériver. Premièrement, l'on veut composer, dans l'espace de deux ans, une troupe choisie et nombreuse, en employant en même temps les compagnies existantes actuellement. Deuxièmement, on doit assurer des représentations journalières. Troisièmement, on s'occupera de réformer la déclamation actuellement très-incorrecte. Quatrièmement, on distribuera des prix pour les meilleurs ouvrages dramatiques. Cinquièmement, on formera un nouveau répertoire. Sixièmement, les personnes peu fortunées, qui annonceront un talent marqué pour la scène, seront aidées dans leurs études. Enfin, on adoptera tous les moyens possibles pour que l'art dramatique, en Italie, soit mis au niveau de ce qu'il est à présent chez les nations qui le cultivent avec le plus de succès.

On doit ajouter avec peine que le gouvernement ne soutient nullement cet admirable dessein. Quand nous laissâmes Milan, on s'était adressé au grand-duc pour réclamer son assistance; mais le *conseil aulique* de Vienne, qui décide seul des affaires italiennes, n'avait

pas encore répondu. La morale, l'esprit, la science ne concernent en rien la législation aulique : les peuples qui deviennent *trop moraux* deviennent bientôt *trop libres.* La liberté est le soleil sous l'influence duquel les vertus domestiques fleurissent ; et les mères, les épouses anglaises doivent leur prééminence bien plus à la *Magna Charta*, qu'à leur climat septentrional et nébuleux. Mais l'opéra, les sigisbés, les conseils auliques vont très-bien ensemble ; et les comédies qui outrageaient la pudeur et propageaient le vice sur les théâtres du Vatican et de Ferrare (1) dans le seizième siècle, auraient plus de chances de succès et d'encouragement dans le dix-neuvième, que celle qui *montre la nature comme dans un miroir, en donnant à la vertu ses traits véritables, en montrant le siècle tel qu'il est, avec l'âge et les difformités qu'il a réellement.* (2)

(1) La *Calandre* du cardinal Bibiena fut jouée au Vatican pour amuser le pape et Isabelle d'Est, duchesse de Mantoue. Cet auteur, dont l'esprit et l'indécence firent si long-temps le divertissement de la société de Léon x, fut empoisonné par l'ordre de son maître.

(2) « Hold the mirror up to nature shew virtue her « own features, scorn her own image and gives to the very « age and body of the time his form and pressure. »

CHAPITRE VI.

LOMBARDIE.

Milan. — Édifices publics. — Forum Bonaparte. — Arc du Simplon. — Arène. — Jardins publics. — Villa Reale. — Manufactures royales. — Galerie du professeur Breislac. — Benvenuto Cellini. — École égyptienne. — Pensionnat impérial. — École de Lancastre. — Palais de particuliers, anciens et modernes. — Casa Trivulzio. — Bibliothèque. — Collection. — Heures *de Léonard. — Casa porro Lambertenghi. — Collection Malaspini. — Casa Litta. — Villas. — Cinesello. — Balsamo. — Casino Trivulzio. — Villa reale de Monza. — Cathédrale. — Couronne de fer de Lombardie. — Couronnement de Napoléon.*

Deux tours antiques sont tout ce qui reste des anciennes forteresses de Milan, qui furent alternativement les citadelles ou les prisons des familles qui les ont fondées. On suppose que le château, érigé par Galéas Visconti, a été commencé en 1558. Ce château ayant été démoli, Jean Galéas en fit bâtir un autre; mais celui-ci excita de même la jalousie des citoyens répu-

blicains, et il fut sacrifié à l'esprit de liberté qui dominait encore. Cependant, le despotisme ne pouvait exister dans le moyen âge sans l'appui des cachots et des forts; et François Sforce éleva, pour la troisième fois, des fortifications pour imposer au peuple de Milan. Les deux tours que nous venons de citer tenaient à ce dernier monument. Le reste a été abattu par les Français, et la caserne qui occupe la place de l'ancienne, conserve à ce terrain sa destination première. Le dernier gouvernement avait consacré ce qui restait de l'emplacement à une promenade publique; des allées régulières, des gazons y avaient été plantés sous la direction de Canonica, architecte célèbre. Cette promenade vraiment belle a été nommée, d'après le langage usuel du temps, *Forum Bonaparte;* à présent elle a reçu le nom plus orthodoxe de *place du Château*, et, comme tous les autres ouvrages ou institutions qui n'ont pour objet que la santé, le bien être ou l'amusement du peuple, elle est négligée, et on la laisse se détériorer.

A la fin de cette promenade, à la place où la grande route du Simplon vient aboutir à Milan, un superbe arc de triomphe a été commencé d'après le dessin du marquis Luigi Cagnola. C'est un ouvrage qui répond bien, par sa grandeur et sa beauté, à l'ouvrage plus

grand encore dont il était destiné à célébrer l'heureux accomplissement. Pour juger de ce noble monument, qui n'a pas été élevé à plus d'un tiers de sa hauteur, il faut voir les plans et les dessins de l'architecte. Les ornemens et les statues qui avaient été commandés pour compléter ce projet, digne de rivaliser avec les meilleurs ouvrages que l'antiquité ait légués à notre admiration, ont formé une école de sculpture en Lombardie, où se sont développés de beaux talens avec une rapidité qui prouve l'énergie du système dont le monument lui-même est un résultat. Pacetti, Monti de Ravenne, Monti de Milan, Acquisti, Pizzi et Marchesi, qui tous seraient restés *inconnus à la renommée* sous le régime du siècle précédent, ont déployé, dans les bas-reliefs, les ornemens, les sculptures, une force de génie, une hardiesse de conception, qui démontrent que les productions méritantes ne manqueront point aussitôt que les occasions de les employer seront offertes.

A la restauration, l'ouvrage a été suspendu, et il est resté dans l'état où il était en 1814, entouré de blocs de marbre tels qu'ils ont été tirés de Carrare, et de masses de granit arrachées des flancs du Simplon; les piédestaux, les bas-reliefs, les statues, les trophées, sont dis-

séminés de tous côtés autour du monument; la mousse et le lichen défigurent déjà leurs contours, et les ateliers environnans, pleins de travaux commencés, restent silencieux et abandonnés. Près de l'arc du Simplon, on voit l'*Arena*, ou *Cirque*, dessiné par le même architecte, dont l'esprit semblait imbu des belles formes antiques. Cette arène, destinée par le gouvernement révolutionnaire à faire une place de divertissement pour le peuple, et pour y célébrer les fêtes nationales, peut contenir aisément trente mille spectateurs. Là on projetait de faire revivre les courses de chevaux et de chars, et les jeux athlétiques pratiqués dans les plus beaux jours de la Grèce. On a construit l'*Arena* de manière à ce qu'elle puisse être couverte d'eau en une minute, et convertie en *Naumachia*. Sous tous les rapports, l'imitation de l'antiquité est complète. Le *Pulvinare* des Romains (la place destinée à l'empereur) est élevé sur de magnifiques colonnes de marbre rouge, et les portes triomphales sont ornées de bas-reliefs analogues à la destination de l'édifice.

Nous ne savions encore ce que nous devions aller voir, quand, après avoir dîné chez un noble milanais (1), quelqu'un nous proposa

(1) Le dîner des Milanais finit comme celui des Pari-

de nous mener sur l'*Arena*. En entrant dans son immense enceinte par ses magnifiques portes triomphales, je crus me trouver au milieu d'un de ces restes précieux de l'antiquité que je m'attendais à rencontrer en si grand nombre en Italie, et dont je n'avais encore vu aucun : la grandeur de l'arène et les nombreux siéges circulaires font un effet extraordinaire, même tels que nous les voyions; mais quand l'imagination les remplit de trente mille spectateurs, et place dans le centre des coureurs agiles, d'intrépides conducteurs de chars, le tableau qu'il présente, toutes les associations qu'il suggère, et l'effet qu'il produit, ne peuvent se comparer à rien de ce qui est inspiré par tout autre monument. De semblables spectacles ont eu lieu fréquemment sous le vice-roi Eugène, quand des fêtes étaient données par le gouvernement, qui, en offrant ainsi au peuple l'image de l'ancienne gloire de l'Italie, se montrait bien au-dessus de l'étroite et illibérale politique du temps actuel, où l'on ne connaît d'autres moyens de gouverner que la

siens, par le dessert et le café, après lequel on se disperse pour aller au Cours, faire des visites, ou des promenades hors de la ville. Dans les villas, on passe une partie de l'après-dîner dans les jardins.

division, où l'on n'emploie pour comprimer les esprits que la dégradation.

Comme nous entrions dans une pièce destinée à servir de repos au-dessus de la grande entrée, je crus apercevoir dans l'éloignement, à travers une porte ouverte, une bande d'hommes armés : la clarté du soleil couchant réfléchissant sur *les casques et les hauberts*, sur de larges boucliers et des lances brillantes, me convainquit de la réalité de ce que je voyais. Deux rangs de guerriers couverts de cottes de mailles montraient leurs visages rébarbatifs sous leur visière à demi levée, et rappelaient les châteaux enchantés de l'ancienne chevalerie. L'imagination encore frappée des chants de l'Arioste, et la mémoire pleine des antiquités militaires de Grose, nous étions prêts à évoquer le reste de l'aventure, quand, en approchant davantage, ces Renauds, ces Astolphes, se réduisirent tout à coup à la misérable réalité de quelques mannequins habillés. Aux questions que nous fîmes sur ce singulier spectacle, on nous répondit qne le gouvernement autrichien, résolu d'imiter, et les fêtes nationales de la république, et les jeux de l'antiquité, avait préparé ces formidables adversaires, qui devaient soutenir le choc d'un régiment de lanciers pour amuser l'empereur,

qu'on attendait incessamment. Le régiment choisi pour étaler ainsi ses prouesses, était le même dont le prince régent d'Angleterre a bien voulu accepter le commandement.

Les cours (*corso*), ou grandes avenues qui conduisent des portes au centre de la ville, sont parmi les plus spacieuses d'Italie. Le *corso* de la porte orientale est particulièrement frappant : plusieurs palais neufs, bâtis sur la place de couvens et d'églises démolis, s'élèvent des deux côtés; les façades sont presque toutes grecques, et contrastent avec celles des vieux monumens massifs et monastiques, qui sont ordinairement d'architecture espagnole. Sur la gauche sont les jardins publics, qui venaient seulement d'être terminés à la restauration. Ils ne sont séparés de la rue que par un rang de pilastres de granit avec une corniche surmontée de vases antiques, et par un léger grillage en fer orné d'armoiries. Le jardin est dessiné en allées irrégulières, diversifié par des groupes d'arbres et des pièces de gazon, et baigné par un canal. Les bâtimens sont en bon état; ils consistent en un amphithéâtre, un carrousel, ou grand pavillon, et un édifice dans le centre pour les divertissemens publics. Ce temple du plaisir était, il y a peu d'années, un couvent de religieuses d'un ordre très-sévère; et si l'es-

prit de quelque vieille dame abbesse visite encore ce théâtre de sa puissance ou de ses *regrets*, il doit, tout esprit qu'il est, rester frappé d'étonnement.

Une rampe conduit de ces jardins à une autre promenade qui a été plantée sur les remparts, depuis la *Porta della Tenaglia* jusqu'à la *Porta Romana*, dans un espace très-considérable. La Villa Reale, une des résidences du vice-roi, y est jointe, et ajoute beaucoup à la magnificence de la scène.

Une grande partie des taxes dont on se plaignait sous le régime français, a été employée en ouvrages de cette nature, par lesquels l'argent sorti de la bourse du petit nombre était distribué dans les mains industrieuses du plus grand nombre; et l'on doit remarquer de plus que, malgré les sommes considérables ainsi versées, la noblesse milanaise est restée la plus riche de cet ordre en Italie. Le système qui accompagnait ses impôts ouvrait aux nobles de nouvelles sources de richesses, plus productives et plus légitimes que celles qui leur étaient fournies sous l'ancien régime (1). Ils sont maintenant agriculteurs, spécula-

(1) *Voyez Appendix*, n° 1.

teurs ; ils répandent leurs capitaux (anciennement enfouis dans leurs coffres) sur tout le pays, ressemblant en cela aux trois citoyens de l'ancienne Milan dont ils étaient descendus. Nous savons, d'après le témoignage des premiers de ces nobles, que leurs revenus ont été considérablement augmentés par l'abjuration des préjugés aristocratiques, qui leur a donné l'occasion de faire valoir des moyens pécuniaires très-étendus, et de déployer en même temps leur intelligence naturelle et nationale.

Les nombreux couvens qui ont été supprimés n'ont pas tous été démolis : quelques-uns sont devenus des habitations particulières, d'autres servent à des offices publics. Deux maisons de Carmélites sont actuellement occupées par les ateliers et les employés de la monnaie; et les suivans *aux pieds nus*, de Sainte-Thérèse, ont cédé leur réfectoire et leurs cellules à la manufacture royale de salpêtre. L'un et l'autre de ces établissemens méritent l'attention des étrangers. Nous les visitâmes principalement à cause de la connaissance personnelle que nous avions des directeurs; mais nous y avons passé une des journées les plus agréables et les plus instructives dont nous ayons joui à Milan.

Nous étions accompagnés dans cette visite par le professeur Breislac (1), le plus savant minéralogiste d'Italie, qui est inspecteur-général des manufactures de poudre; par M. Primo, qui surveille la fabrication des salpêtres; et par M. Morosi (2), mécanicien royal de l'hôtel des monnaies. Après avoir vu tout ce qui était intéressant à voir dans ces établissemens que leurs talens ont si considérablement améliorés, nous fûmes conduits à la collection minéralogique de M. Breislac, collection très-remarquable par la beauté et la rareté des morceaux (qui y ont été rassemblés dans le cours d'une vie entièrement dévouée à la science), et qu'une correspondance extensive a beaucoup enrichie. Ce cabinet, agréable aux yeux même d'une femme, par l'ordre, l'élégance, la propreté de l'arrangement, et par

(1) Monsieur Breislac est avantageusement connu en Europe par ses ouvrages minéralogiques, estimés à juste titre. En conséquence, il n'a pas dû échapper à l'attention du gouvernement italien. Il est membre de l'Institut royal et impérial des sciences et des arts.

(2) Milan doit beaucoup à ce gentilhomme pour l'introduction de perfectionnemens importans dans les machines, objet sur lequel les Milanais étaient restés, sous l'ancien gouvernement, plus reculés que le reste de l'Europe.

la beauté des objets, ne peut être contemplé avec indifférence par le voyageur scientifique. D'après ce que j'ai entendu, il paraît que depuis Milan jusqu'à Naples, il n'existe aucune collection de ce genre, comparable à celle-là, et la tête du savant professeur contient des richesses qui surpassent de beaucoup celles de son cabinet, et dont il fait part aux visiteurs, avec une politesse égale à son zèle pour la science. Dans les appartemens de M. Morosi, on nous permit d'examiner un vase et son bassin, du plus riche travail de Cellini. Il est assez probable que ce sont les *véritables bacino e bocaletto* dont Cellini parle avec tant de délices dans sa vie : ils y sont en effet décrits tels que nous les avons vus. Si ce sont eux, ils avaient été terminés en France. Aussitôt qu'ils furent achevés, Cellini les porta à son *soi-disant* patron, le cardinal d'Est de Ferrare, qui sans lui dire un seul mot les emporta pour les présenter à François Ier. Le roi fut enchanté du présent, et prodigua les éloges à l'ingénieux artiste (*il re l'ebbe molto caro e mi lodò più smisuramente che mai si lodasse uomo par mio* (1). Pour reconnaître ce présent, le roi donna au cardinal une abbaye

(1) *Vita di Cellini.*

de sept mille écus de rente, et allait récompenser Cellini, quand le saint cardinal eut la bassesse de s'y opposer, en promettant de lui donner lui-même une pension de trois cents écus sur les revenus de l'abbaye, ce qu'il *ne fit jamais : E troppo lungo sarebbe a voler dire la diavoleria di questo cardinale* (1). Tel est au vrai le patronage des princes (2), qui n'ayant aucune sympathie, ni avec les besoins ni avec les sentimens des artistes, sont rarement conduits dans leur munificence par d'autres motifs que ceux de pure ostentation ou de caprice puéril. Au surplus, que ces objets soient ou ne soient point le vase et le bassin sur lesquels Cellini a raconté cette anecdote (qui ainsi que tout le reste de sa vie offre le tableau fidèle du temps où il vivait), ce sont des morceaux d'une valeur incontestable pour la perfection du travail. Ils sont en vermeil; autour du bassin, les Saisons sont représentées par les diverses occupations rurales qui leur appartiennent. Le bûcheron au milieu d'une

(1) « Il serait trop long de dire toutes les *diableries* de ce cardinal ». *Vie de Cellini.*

(2) Pour trouver des preuves de la vérité de cette assertion, voyez dans les *Mémoires d'Évelin* plusieurs exemples du *patronage* de Charles II après la restauration.

forêt, l'intérieur d'une chaumière avec un foyer d'hiver, sur lequel se penche un vieux paysan, me plaisent plus que le zodiaque supérieurement ciselé, qui occupe le milieu. Le vase est d'une forme svelte et élégante. La figure principale qui se détache de sa surface, est un *héros* entouré de toutes les vertus emblématiques, qu'on attribue par courtoisie à ce caractère des plus douteux. Ces précieux monumens d'un art qu'on ne peut maintenant égaler, ont été trouvés, il y a quelques années, au *Mont-de-Piété* (1), où ils avaient été mis en gage par une famille noble, dans les mains de laquelle ils étaient tombés. En conséquence, leur histoire antérieure ne peut être retracée.

Parmi les établissemens que nous visitâmes le même jour, il s'en trouva un singulièrement intéressant : c'est une école établie à Milan pour les sujets du pacha d'Égypte. Elle contient un grand nombre de jeunes gens de différens âges, et de toutes les parties de ses domaines. M. Morosi (directeur) et le professeur de chimie de l'établissement nous firent

(1) *Monte di Pieta.* Établissement de prêt sur nantissement, ordinairement dirigé par les autorités, dans les états du continent.

parcourir toutes les salles, et dans l'un des dortoirs nous vîmes un jeune homme au teint basané, âgé d'environ dix-sept ans, courbé sur un manuscrit qui occupait toute son attention. C'était une traduction de l'italien en copte, qu'il devait envoyer dans son pays. Il était né au Mont-Liban. Je lui demandai s'il y avait long-temps qu'il n'avait reçu des nouvelles de chez lui; il branla sa tête et dit tristement: *gran tempo fa* (il y a très-long-temps), prouvant par ses regards, que même les cèdres sauvages du Liban peuvent être regrettés au milieu d'une des plus brillantes capitales de l'Europe. Pendant que nous lui parlions, une autre créature gracieuse et intelligente, quoiqu'à demi sauvage, nous suivait avec un dessin dont il paraissait vraiment fier: c'était une copie du portrait du roi de Sardaigne. Je ne conçois guère ce qu'il pouvait penser de cette figure. Comme il la tenait tout près de son propre visage, expressif et rembruni, le contraste excita un sourire général. Plusieurs sujets de grande espérance dans les mathématiques, la chimie et le dessin, sont déjà sortis de cette école. Outre les langues vivantes et les sciences naturelles, on y apprend à travailler dans plusieurs arts mécaniques, encore inconnus dans ces contrées. Il est curieux

de voir cette race d'hommes venir après tant de siècles, chercher en Europe ces lumières que leurs ancêtres y ont apportées, pour les reporter dans leurs brûlantes régions. En nous en allant, nous trouvâmes dans la salle de récréation, plusieurs petits garçons qui vinrent à nous en courant pour nous baiser les mains. Ils n'avaient cependant pas encore appris à parler ni le français, ni l'italien.

La transition entre les états du roi de Sardaigne et la république de Genève n'est pas plus brusquement tranchée que le contraste de cet établissement et de celui où nous nous rendîmes ensuite, le pensionnat royal et impérial, superbe séminaire féminin fondé par le dernier gouvernement. Là tout était gentillesse, déférence polie, grâces de convention. De tous les bienfaits que la révolution a conférés à l'Italie, celui dont les favorables effets dureront le plus long-temps, est un système d'éducation pour les femmes, plus libéral, élevé sur les ruines de cette bigoterie dégradante qui était bien calculée pour faire des femmes galantes et des dévotes, mais qui ne pouvait produire des épouses et des mères de famille. Dans la plupart des grandes villes, Bonaparte ou le gouvernement italien qui agissait sous son influence avait formé des établissemens

pour l'éducation des filles de tous rangs, et leur avait attribué des revenus suffisans; sachant combien les femmes contribuent puissamment à déterminer le caractère social, combien une génération de femmes bien élevées pouvait aider à tirer la société du gouffre d'immoralité où les vices et la faiblesse des anciens gouvernemens l'avaient plongée dans cette partie de l'Europe. L'Église, le couvent et les terrains de San Filippo Neri, appartenant à un ordre de religieuses, ont été appropriés avec un revenu considérable à cet établissement destiné à faire une école nationale où l'on admettait plus particulièrement les filles orphelines des officiers morts au service. Il est de fait que, quand ce séminaire a été établi, il ne se trouva pas une dame italienne que son éducation ou son expérience rendît propre à en accepter la direction; et la baronne de Lor, femme d'un mérite distingué et d'une conduite irréprochable, quitta une institution semblable qu'elle dirigeait près de Paris, pour surveiller la nouvelle fondation de Milan.

Cette dame nous accompagna elle-même dans notre visite à ce séminaire, et depuis nous recherchâmes toujours l'occasion de jouir de sa société. Comme il n'existe aucune école de



ce genre en Angleterre, il est impossible d'en donner l'idée par aucune comparaison : mais sous les rapports essentiels du bon air, de l'espace, de l'élégance, de la propreté, des soins et du bon ordre, il est impossible de surpasser cette établissement. Le couvent de saint Philipe-de-Neri ressemble à un château royal; ses arcades, surmontées de galeries ouvertes, entourent un jardin superbe et parfaitement cultivé. Les dortoirs sont très-grands et pourvus de cabinets de toilette abondamment fournis d'eau par de belles fontaines. Il y a aussi des appartemens chauffés *scaldatoi*, où l'on permet aux enfans de s'amuser avant d'aller se coucher. Les salles sont éclairées la nuit par des lampes suspendues, qui sont renfermées dans des cloches de verre, et qui brûlent jusqu'au jour; car il n'est pas permis d'avoir des chandelles ou des bougies. Les dortoirs de l'infirmerie sont à l'étage supérieur et surveillés par deux *sœurs de la Charité*. Des bains chauds et froids y sont attenans. La lingerie est une grande pièce remplie de tout ce qui est nécessaire pour l'habillement d'une femme, fait par les élèves pour leur propre usage; mais les matériaux sont fournis par la maison. Une autre chambre contient les ouvrages d'agrément. Chaque classe a des appartemens séparés qui don-

nent tous sur le jardin, et le désavantage d'un air chaud et renfermé, si commun même dans nos meilleures écoles, est ainsi réellement évité. Nous vîmes des groupes d'enfans courant d'une classe à l'autre à travers des orangers et des buissons couverts de fleurs, chacune avec son petit chapeau de paille et son panier au bras. Nous les vîmes ensuite rassemblées dans une belle salle, d'où elles se rendirent au réfectoire autour d'un excellent dîner. Quand madame de Lor entra, plusieurs des plus petites se pressèrent auprès d'elle, et toutes reçurent un *nom de caresse* ou quelque marque d'affection et de familiarité. Elle leur parla en français à toutes pour nous montrer leurs progrès, et les fit rire de bon cœur des méprises qu'elles faisaient. L'italien est soigneusement cultivé, et l'on permet le moins possible l'usage du milanais. Leurs études sont très-libérales, et doivent choquer la plupart de leurs grand'mères qui apprenaient à peine à lire et à écrire, et qui voyent leurs illustres descendantes (que leur naissance devait condamner à l'insipidité et à l'indolence) occupées à couper des chemises ou à faire des corsets, à inventer des formes de robes, et à raccommoder des bas, instruites de tous les détails que doit connaître une maîtresse de maison, et combinant ses devoirs

domestiques avec l'étude des langues, les arts, les sciences et la littérature. (1)

Cependant, depuis la restauration, cette institution a subi quelques changemens, comme toutes celles qui avaient été fondées sous le régime précédent. Ces changemens lui

(1) L'origine de ces établissemens en Italie est, je crois, due au duc de Melzi. Il a fondé une institution d'éducation pour les filles à Lodi, et la personne à laquelle il s'est adressé pour réclamer ses conseils et son assistance, est bien connue en Angleterre; c'est la célèbre Maria Cosway, distinguée par tous les talens, toutes les qualités qui peuvent rendre une femme accomplie. Sous son inspection, le pensionnat de Lodi devint ce qu'il est encore, une des meilleures maisons d'éducation qui existent en Italie, et peut-être en Europe. Au bout de quelques années, des affaires domestiques la rappelèrent en Angleterre; et c'est une autre dame qui dirige à présent l'école. Les élèves sont au nombre de quarante-deux : leur costume est uniforme, simple et propre sans recherche. L'instruction est la même pour toutes, excepté la musique, la danse et le dessin, que l'on n'enseigne qu'à celles dont les parens sont de rang à nécessiter des talens de ce genre. Elles apprennent les ouvrages d'aiguille utiles et l'économie domestique, de manière à pouvoir, en rentrant dans leur famille à l'âge de quatorze ans, tenir des livres de commerce ou conduire une maison. L'écriture, l'arithmétique et le style épistolaire sont particulièrement soignés, et la géographie, la grammaire et l'histoire enseignées à fond.

ont rendu quelque chose du caractère monastique, qui appartenait à la destination première de l'édifice. Les enfans ne peuvent plus voir leurs parens *qu'au parloir*, suivant l'usage des anciens couvens, c'est-à-dire à travers des barreaux de fer. C'est en vain que leurs jeunes cœurs s'élancent vers les objets de leurs affections, elles ne pourront être pressées sur leur sein, portées sur leurs genoux! Elles peuvent poser leurs lèvres à travers les barreaux sur la main qui s'appuie contre la grille, mais tout finit là comme du temps des dames de Saint-Philippe.

La paix de 1815 a fermé une longue carrière de sang, et levé les barrières qui séparaient les nations depuis tant d'années. Les chemins qui conduisent à un commerce d'améliorations réciproques, et que des préjugés et des arrangemens politiques avaient fermés, non moins que la guerre, furent encore une fois ouverts. Il se fit un mouvement général en Europe. Les royaumes échangèrent leur population; et si les Anglais s'empressèrent à parcourir l'Italie pour y chercher des souvenirs et raviver leurs associations classiques, les Italiens visitèrent l'Angleterre pour observer ce qui pouvait être applicable à leur belle contrée dans les mœurs et les institutions de notre pays. Mais

les Anglais voyageaient en Italie par groupes: c'étaient des sociétés ou des familles composées de personnes de tous rangs et de tous âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis le marchand jusqu'au pair, et qui marchaient entourées des habitudes, des convenances, des préjugés de la richesse. Les Italiens qui passaient en Angleterre étaient, au contraire, généralement des hommes isolés, plusieurs dans la fleur de la jeunesse, d'autres dans la force de l'âge. Ils ne s'attendaient pas à trouver le soleil d'Italie (1); à manger des glaces à l'ombre des bosquets d'orangers; ils ne se plaignaient point d'être privés de leurs jouissances habituelles. Ils venaient contempler les effets d'un gouvernement libre, d'une presse libre, sur les mœurs, les lettres, les sciences et le bonheur domestique; et ils ne retournaient dans leur patrie qu'après avoir obtenu, par expérience, toutes les informations qu'il leur était possible de recueillir. Dès ce moment leur temps, leurs talens, leur fortune, ont été consacrés à introduire dans leur propre pays les lumières qu'ils avaient admirées dans les autres. Les noms historiques de Capponi, Gonfaloniere,

(1) Un bel esprit napolitain de la vieille école disait que les soleils d'Angleterre étaient les lunes d'Italie.



Ginori, Pacci, Velo, etc. sont trop bien connus dans les cercles du grand monde en Angleterre, pour que ceux qui les portaient n'y fussent pas introduits; mais d'après l'apparence extérieure on ne se doutait peut-être pas que ces gentilshommes qu'on voyait tous les soirs dans les sociétés les plus exclusives, qui avaient même passé par la terrible épreuve de *l'almanach*, assisté aux soupers d'opéra et aux représentations théâtrales privées, du *suprême bon ton*, avaient employé leur matinée à visiter les écoles, les manufactures, les ateliers et les laboratoires. « *Dans mon premier voyage en Angleterre* (dit le comte Gonfaloniere dans un discours qu'il a prononcé à Milan, comme président de la Société milanaise qu'il avait fondée pour l'introduction des écoles d'enseignement mutuel), une école de Londres, où je vis six cents enfans conduits par un *seul*, me frappa d'étonnement, et en examinant de plus près le mode d'instruction qui permettait d'effectuer une chose aussi extraordinaire, je fus bientôt convaincu qu'il serait d'une utilité incalculable si on l'adoptait en Italie. En 1816 l'enseignement mutuel a été introduit à Paris, et en 1818 neuf cents écoles de ce genre existaient en France. Vers la fin de cette année, à mon retour de Paris, plus persuadé que jamais

de l'excellence de ce système, d'après des progrès aussi rapides, je m'adressai pour la première fois au vice-roi, pour demander son introduction dans notre pays. »

La proposition avait à peine été écoutée, quand on forma une association pour la mettre à exécution; et les descendans des Visconti Trivulzi, Vbaldi, Lambertenghi, Litta, Borromeo, et Caraffa, noms si fiers et si féodaux qu'on voit si souvent opposés les uns aux autres, dans l'histoire d'Italie, s'unirent pour répandre chez leurs concitoyens ces lumières, autrefois soigneusement écartées, et que leurs pères eux-mêmes auraient rejetées comme dangereuses pour l'ordre social.

En 1819, nous avons laissé le comte Gonfaloniere à Milan, occupé à fonder son école, et à former plusieurs autres plans d'améliorations nationales. A notre retour dans cette ville, en 1820, nous allâmes, avec le comte et la comtesse, visiter cet établissement, et nous y trouvâmes cinq cent cinquante enfans très-avancés dans l'instruction élémentaire, le système de Lancaster en pleine activité, l'ordre, la propreté, l'activité, aussi bien établis que dans les plus anciennes institutions de ce genre. C'est un spectacle nouveau pour l'Italie; les liens de vasselage échangés contre

ceux de la reconnaissance et de l'affection, le *pouvoir* d'opprimer, remplacé par la *volonté* de faire du bien. Dans les efforts de ces vrais patriotes, on ne voit aucun dessein secret, aucune secte à favoriser, aucuns dogmes religieux à consolider. La porte de la science n'est pas ouverte pour mener aux divines clartés par le *medium* obscur d'une croyance exclusive; l'enseignement donné n'est pas destiné à river les chaînes qui attachent le peuple à un *ordre social*, dont les bienfaits sont trop problématiques pour que la connaissance en puisse être confiée (sans préparation) au simple bon sens. Là tout est noble, tout peut se montrer au grand jour; et la seule intention est l'augmentation de la force populaire, et le bonheur universel qui doit nécessairement en dériver.

La bonté et l'hospitalité avec lesquelles on nous a reçus à Milan, nous ont donné le moyen de voir plusieurs des palais des nobles et des gentilshommes. Peu de ces édifices sont ouverts au public et se trouvent sur la liste des *valets de place*. Les plus splendides résidences de Milan portent toujours le nom républicain de Casa (maison); elles ont aussi un caractère qui les distingue des palais des classes supérieures dans le midi de l'Italie. L'influence

avilissante de l'Espagne sur les Milanais, les a retardés dans tous les arts utiles; et l'on retrouve encore dans le dix-neuvième siècle les incommodités, les dispositions mal entendues du seizième. En 1743, un voyageur français décrit le palais de l'archevêque et la maison du gouverneur, comme les seules habitations dont les fenêtres fussent entièrement vitrées. Les vitres étaient autrefois une grande marque de distinction; dans les villages des environs de Naples et de Rome, cela est encore ainsi; et plusieurs beaux édifices de Lombardie ont leurs châssis couverts de papier huilé. De grands et utiles changemens ont été effectués à Milan, mais il reste encore beaucoup à faire. Les beaux-arts ont été dernièrement mieux cultivés; mais celui de poser une porte sur ses gonds, ou de clore une fenêtre est encore dans l'enfance. La France n'était pas, au vrai, la meilleure école pour ces sortes de perfectionnemens; et les palais milanais ne sont pas très-inférieurs, sous ces rapports essentiels, aux hôtels parisiens. Les défauts des uns et des autres sont ceux des anciens systèmes qui leur étaient communs, qui influaient sur les petites choses comme sur les grandes; et l'Angleterre a les meilleurs serrures et les meilleurs gonds, de même qu'elle a les meilleurs vaisseaux et

les meilleures pompes à feu; parce qu'elle jouit depuis long-temps de la plus parfaite constitution politique connue.

Presque toutes les anciennes familles de Milan on été illustrées par les faits militaires et les vertus héroïques de leurs premiers fondateurs. Le *magno Trivulzio*, qui joua un rôle si important dans les guerres de François Ier et de Charles-Quint, fut un de ces chefs dont le courage et l'influence firent souvent changer la fortune des états. La belle et antique *Casa Trivulzio*, où le général (*condottiere*) reçut François Ier pendant son séjour à Milan, reste toujours sans rivales dans la Contrada Rugabella. Elle a cependant été depuis long-temps abandonnée par la famille; et le marquis actuel occupe une maison aussi vaste, mais plus moderne, enrichie par la collection et la bibliothéque du célèbre Carlo Trivulzio, qui ajouta à un nom d'une illustration historique, l'épithète de *philologus præstantissimus*. Les tableaux de la maison Trivulce sont en petit nombre, mais bons et précieux; et la bibliothéque est singulièrement riche en manuscrits et en éditions rares du quinzième siècle. Parmi les premiers on compte les plus anciens manuscrits du Dante, avec une date précise, et

un *Pétrarque* imprimé quinze ans après sa mort, est au nombre des derniers.

Mais parmi ces trésors, ce qui m'intéressa le plus (le marquis Trivulzio nous laissant toujours décider nous-mêmes des objets de notre prédilection, sans nous désigner ceux qu'il estimait davantage), ce fut une sorte d'Album de Léonard de Vinci, où une page de géométrie était suivie d'une page de caricatures prises peut-être dans le Borghetto, où il allait en recueillir les jours de marché; où un vocabulaire précède une esquisse qui porte l'empreinte de son divin génie.

Un autre objet encore plus curieux, est un livre d'*heures* ou livre d'école, écrit et enluminé par Léonard de Vinci, pour l'usage du jeune Maximilien, fils de *Sforce* dit le *More*, usurpateur de la souveraineté de Milan. Les pages en vélin contiennent, après quelques-unes de ces maximes générales de conduite, qu'il peut être permis de mettre sous les yeux d'un prince, une suite de vignettes admirablement conservées et dans toute la fraîcheur et la richesse du coloris original, avec l'or, l'argent, les teintes d'outremer, aussi parfaitement brillans que s'ils sortaient des mains du peintre.

La première est une vue du château de Milan. Un garde, sur un balcon, donne du cor pour annoncer l'heure de la retraite; au-dessous on voit dans la cour le petit prince et son précepteur; celui-ci montre l'étoile du soir pour indiquer qu'il est temps de se retirer. Un mauvais petit garçon est occupé à dénicher des oiseaux (on dit que cet enfant est Francesco, frère cadet de Maximilien; et l'on sait que les cadets sont toujours de *mauvais garçons*), tandis que le bon prince, distingué par son bel habit et son maintien discret, s'apprête à obéir aux ordres de son gouverneur.

Dans une autre peinture, le *bon prince* est vu allant à l'école publique, et reprenant avec beaucoup de dignité le méchant Francesco, qui, pour se battre avec un autre petit garçon, a jeté à terre son manteau et son livre. La pièce qui termine cette page est curieuse à trouver dans des *heures* royales : c'est une *main armée d'une verge*. La vignette suivante montre l'intérieur de la salle d'école, qui ressemble à celles qu'on voit encore dans les anciennes sacristies des églises d'Italie. Le bon prince est toujours la figure principale : il est assis en face de son maître; rien ne peut le distraire de ses études, pas même son nain, monstre d'une laideur risible, qui le tente par des gri-

maces et des contorsions comiques. Cependant deux autres enfans (qui ne sont pas des princes), endormis à ses côtés, laissent échapper leurs livres de leurs mains; et le malheureux *Francesco* s'occupe en cachette à étouffer, dans sa cage, l'oiseau qu'il a attrapé. L'école finie, le prince est ensuite représenté dînant avec sa *bonne* et un grand singe; ses camarades d'école et Francesco sont respectueusement debout autour de lui, et composent sa petite cour, où le singe est très-évidemment le premier favori.

Le prince Maximilien paraît ensuite monté sur un cheval barbe, superbement habillé, et sortant du château de son père pour aller à la guerre. Une belle dame le contemple du haut d'une tour avec une admiration marquée. Le titre de la vignette est: *Il principe contemplato dalle donne* (le prince attire l'attention des dames). La dernière de ces peintures de gloire et de bonnes fortunes à venir, et sur laquelle les yeux de l'adolescent ont dû se fixer avec le plus de délices, est son *Triomphe sur le monde subjugué.* Ainsi finit ce système d'éducation royale, commencé par l'hypocrisie, et terminé par le despotisme. L'histoire de ce héros de son propre syllabaire (prince faible et malheureux) est bien connue. Il existe une lettre d'une de ses maîtresses, vrai modèle du style

passionné de ce temps; et comme elle peut être curieuse pour les amateurs, nous l'avons transcrite ici. (1)

Un *Lucain* fait en France en 1363 (où César est toujours représenté décoré de fleurs de lis, pour montrer que la maison régnante de France tire son origine de lui), et surtout un petit livre donné par Henri IV à sa belle Gabrielle, contenant un sonnet de sa composition écrit de sa propre main, sont parmi les objets les plus curieux de cette intéressante bibliothéque. Dans les médailles et objets d'antiquité, on distingue quelques *dyptiques* consulaires (dont

(1) « Signore mio Sforza ed amoroso bello, ringrazio « per mille volte la signoria vostra di quello che s'e de- « gnata operare per me con lo ill' mo signore vostro « padre, de la lettera che me ha facto avere di miei de- « nari. E quello che non posso supplire di merito con il « refferirne grazie supplirò quando saremo lì di tanti « dolci *baxini*. Me raccommando ad *vuy* signore Sforza « ed amoroso mio bello. L'amorosa vostra Nicolosa. »

« Monseigneur et bel ami, je remercie mille fois votre seigneurie de ce qu'elle a daigné faire pour moi, conjointement avec l'illustrissime seigneur son père, et de la lettre que j'ai reçue à l'égard de mon argent. Ce qui me manque pour exprimer dignement ici ma reconnaissance sera suppléé par autant de tendres baisers quand nous nous verrons. Je me recommande à vous, seigneur Sforza et mon bel ami. Votre amante, Nicolosa. »



un du temps de Justinien). Il n'existe que quinze de ces reliques : la collection Trivulce en possède trois, et deux sont dans l'église de Monza. On voit encore dans ce cabinet une partie du trône des exarques de Ravenne, un faune très-beau en rouge antique, et quantité de vases étrusques, de médailles, de camées, de pièces de monnaie, etc.

Mais la casa Trivulzio contient une chambre plus intéressante et plus rare en Italie que sa bibliothéque et son cabinet de médailles. C'est une petite pièce retirée qui termine l'appartement de la marquise : là, chaque fois que nous avons visité la maison Trivulce, nous y avons vu les jeunes dames de la famille, cultivant tous les arts avec zèle et succès, dirigées par leur institutrice et leurs maîtres, sous les yeux de leurs parens; en un mot une des plus douces scènes d'éducation et d'harmonie intérieure qu'on puisse espérer rencontrer en Angleterre, et qui très-certainement ne s'était jamais vue en Italie avant les dernières années. Le cabinet des dames Trivulce offrait l'antidote de la froide intrigue et de la dissipation frivole. Puisse cet exemple admirable être généralement suivi, et l'Italie pourrait encore se régénérer par les vertus de ses filles, comme le Dante et Pétrarque prouvent que cela arriva du temps

des républiques, quand on y voyait des mères qui,

> Traendo alla rocca la chioma
> Favoleggiava con la sua famiglia
> De' Trojani di Fiesole e di Roma.
>
> DANTE. (1)

Ma plume doit naturellement, comme mes pas l'ont fait si souvent, aller de la maison Trivulce à la maison Porro Lambertenghi, résidence du comte Porro; mais il nous eût été difficile de contempler avec une froide curiosité une habitation sous le toit de laquelle nous recevions presque tous les jours des marques de bonté et d'hospitalité (2). Nos observa-

(1) « En arrangeant leur quenouille, elles parlaient avec leur famille de Troie, de Fiesole et de Rome. »

(2) Le comte Porro donnait un dîner par semaine où il réunissait toutes les personnes de talent et de mérite qui abondent à Milan, et plus particulièrement celles qui contribuaient à la rédaction ou au soutien du *Conciliatore*. Paris *lui-même* pourrait difficilement offrir une société plus aimable et plus intéressante. Là nous voyions entre autres l'auteur de *Francesca da Rimini*, Silvio Pellico (*); le marquis Pecchio, jeune seigneur très-instruit; le professeur Breislac; le signor Borsieri, petit-

(*) Silvio Pellico est le précepteur aussi affectionné que méritant des deux fils du comte Porro. Nous étions à peine arrivés dans notre pays, quand nous apprîmes avec douleur et indignation que ce jeune et intéressant écrivain avait été incarcéré sous les prétextes les plus frivoles, par la police autrichienne.



tions sur les appartemens et les jardins de la *Casa Porro*, étaient en effet bientôt détournées par la société que nous avions le bonheur d'y rencontrer. Il serait cependant impardonnable de passer sous silence sa collection de vases étrusques visitée par tous les étrangers, et qui renferme plusieurs des plus beaux morceaux qui nous restent de ces antiquités inimitables.

Un objet bien plus admirable et bien plus curieux pour les Milanais, est l'appareil de *gaz* que le comte Porro, conjointement avec le comte Gonfaloniere, a introduit en Italie, et avec lequel toute sa maison est magnifiquement éclairée. De quelque côté que nous portassions nos regards à Milan, nous voyions toujours des traces de ce patriotisme ardent,

---

fils du célèbre médecin connu en Angleterre par son nom latin *Burserius*; enfin celui que je nomme le dernier quoiqu'il fût un de ceux dont la présence nous était le plus chère; l'ami que nous regretterons toujours, l'abbé de Brême, dans la société aimable duquel la gaîté, la bonne humeur, une simplicité enfantine, adoucissaient les réflexions du philosophe et les profonds regrets du patriote. C'est dans la même maison que nous avons aussi renouvelé connaissance avec l'historien de l'Italie, M. Sismondi, et rencontré plusieurs autres personnes distinguées de presque tous les pays, qui, en passant par Milan, se joignaient au cercle, et partageaient l'hospitalité de la *maison* Porro.

mais raisonné, avec lequel une petite société de nobles intimement liée avec les excellentes personnes dont nous venons de parler, s'occupe sans cesse à provoquer en même temps le perfectionnement physique et moral de leur pays, et le prépare à recevoir cette liberté en apparence encore si éloignée, mais qui, par l'état réel des choses, ne peut long-temps être différée.

Le comte Porro, avec la générosité qui caractérise toutes ses entreprises, est encore occupé à fonder une galerie où les ouvrages des artistes vivans et du pays seront exposés. Ce que j'ai trouvé de plus admirable dans ce projet, c'est l'encouragement donné aux peintres qui traitent des sujets nationaux, moyen propre à tirer le jeune étudiant de la routine de l'imitation servile, et à propager en même temps les souvenirs de gloire patriotique. Le signor Palaggi, un des premiers peintres de Lombardie, vient de finir pour ce seigneur un beau tableau, dont le sujet appartient à l'histoire de Milan. (1)

---

(1) Le sujet de ce tableau est la visite que Charles VIII fit à Jean Galeas Marie Sforza, prisonnier dans le château de Pavie, et qui y mourut empoisonné par son oncle Louis-le-Maure, usurpateur de ses domaines. Charles,



Nous avons dû à la complaisance polie du marquis Malaspina le plaisir d'admirer une collection de pierres précieuses vraiment curieuses, qui rend sa maison l'objet des recherches de tous les voyageurs scientifiques, antiquaires, géologues et lapidaires. On y voit réunies les plus singulières bizarreries de la nature. Du corail blanc, des perles noires, montrent combien le compliment banal de dents de perles et de lèvres de corail peut être équivoque. Là des diamens opaques *brillent*, pour nous servir de la comparaison d'Estefani, *comme l'œil d'une vieille dame*; et le jais éblouissant

---

dont l'objet était de conquérir, craignait d'offenser son allié Louis, et refusa d'abord de voir le malheureux prisonnier; mais les prières de la femme du pauvre moribond, qui implorait l'appui du roi pour son enfant et son père Alphonse de Naples, réussirent à obtenir l'entrevue demandée. Ces efforts furent cependant inutiles. Le seul but du conquérant était de se maintenir dans l'amitié de ceux qui, trahissant l'Italie, l'appelaient à venir tyranniser leur malheureux pays. *Voy.* SISMONDI, *Rép. ital.* Tom. XII, p. 136; et MURATORI.

La scène que représente le tableau est le lit de mort de Jean Galeas, et les principaux personnages sont: la duchesse, son enfant, le roi de France; un page, d'une figure charmante, occupe le fond. Les figures font portraits, le costume est exact, et la peinture a beaucoup de mérite.



renvoie des rayons lumineux. Là se trouvent encore des ressemblances frappantes avec des êtres animés ou des caractères d'écriture, qui, bien des siècles avant le déluge, étaient ensevelis dans le fond des mines; et des pierres d'une tendance tellement *loyale*, qu'elles offrent de fidèles portraits de rois régnans et légitimes. Le marquis Malaspina de Salazar ajoute à l'avantage de sa haute naissance, celui d'être un des plus savans antiquaires de Lombardie; et son *Guida di Pavia,* malgré son titre modeste, montre une très-profonde érudition dans l'histoire et les antiquités du pays.

La Casa Litta était autrefois remarquable comme la seule maison de Milan où la société se rassemblait, et où les étrangers étaient reçus : mais c'était une société qui se réglait sur les armoiries de ses membres. L'esprit avait bien peu de chances pour y être admis sans *supports;* et aucun *lion* n'y était aussi bien venu qu'un *lion rampant.*

Lalande y fut cependant admis comme étranger et littérateur; et il dit de ce brillant palais *qu'il n'y avait rien dans le reste de l'Italie qui ressemblât davantage aux grandes maisons de Paris* (1). Un tableau du Corrège et quelques

(1) Un riche négociant milanais avait été anobli par

autres objets d'art, rendent encore la maison Litta digne d'attention. *Le Guide milanais* décrit un grand nombre d'autres palais, parmi lesquels sont ceux de Melzi, Settata, Borromeo, Visconti, etc. (1), tous ayant quelque point particulier d'attraction; mais ces pages ne sont pas destinées à décrire *ce qui ne peut se décrire.* Les catalogues abondent dans tous les voyages en Italie, où le grand nombre d'objets à admirer nécessiterait un choix entre eux, mais le rend en même temps assez difficile. Sous ce rapport, il reste peu à glaner pour le voyageur futur; mais sous celui des objets vivans, mouvans, respirans, ce pays peut offrir au

---

Marie-Thérèse. Le premier objet du noble marchand était d'obtenir son admission dans la *Casa Litta*, et comme il avait été présenté à la cour impériale, il obtint à la fin ce qu'il désirait : il fut reçu, mais quand il arriva, le noble cercle tourna le dos en masse au *George Dandin* italien. Une personne de la famille impériale reprocha, dit-on, à la duchesse son insolence aristocratique envers un homme qui avait eu l'honneur de baiser la main de l'impératrice, et la duchesse répliqua : « Tout le monde « peut aller à la cour ; mais pour être reçu dans la maison « Litta il faut être muni de preuves généalogiques. »

(1) Je n'ai vu aucun hôtel dans *Paris* plus parisien que la résidence de l'aimable duchesse Visconti, à Milan.

politique et au philosophe la plus abondante moisson.

Les environs de Milan sont remplis de *villas*, dont très-peu ont l'apparence des habitations champêtres de la noblesse anglaise. Ce sont des lieux de divertissement passager ou de courtes résidences périodiques. Les nobles vont régulièrement, à la Saint-Martin, s'établir dans leur campagne pour régler les comptes des fermiers, et ils y restent souvent jusqu'à Noël. Les autres séjours qu'ils y font sont rares et très-courts. Leur *villegiatura* ne dure que quelques jours, et presque toutes les fois que nous avons été invités à des *déjeûners à la fourchette* ou à des *fêtes champêtres* dans les *villas*, les propriétaires revenaient avec nous à la ville pour achever, comme à l'*ordinaire*, leur soirée à l'Opéra.

Il n'y avait autrefois aucun lien local qui attachât les Italiens à la vie rurale. Ils n'avaient point le goût des jardins; ils n'avaient pas non plus celui de l'agriculture; ils bâtissaient, il est vrai, ils poussaient même jusqu'à l'extravagance la passion ruineuse des bâtimens; mais ils n'achevaient rien; et leurs *villas*, vastes et désolées, offraient généralement l'aspect de la destruction et de l'abandon. Les terrasses, les balustrades, les pavillons, les

colonnades, les forts, les tours, les pavillons, les temples y abondent; mais les beautés fraîches et délicieuses de la nature sont exclues presque partout. Nous avons cependant trouvé quelques exceptions à cette apparence générale des *villas* italiennes, parmi les maisons de campagne nouvellement bâties. L'extension et la décoration des *villas* royales, sous le dernier gouvernement, ont réveillé le goût, par la force de la mode et de l'exemple (1); mais avant ce temps, le bon sens d'un individu avait déjà banni de Lombardie, les *monstres* taillés dans le buis, les images grotesques creusées dans la pierre, qui usurpaient la place des statues grecques, et grimaçaient sur tous les parapets, depuis Milan jusqu'à Venise. Un voyage en Angleterre, à l'époque de sa première jeunesse, avait inspiré au marquis de Sylva l'amour des beautés naturelles, et sont goût s'était assez épuré pour qu'il désirât les rappeler dans les sujets d'où l'on semblait les avoir totalement

(1) Ceux qui désirent comparer l'ancien et le nouveau style dans les *villas*, peuvent visiter la *Simonetta* décrite dans tous les *Guides des voyageurs*, à cause de son *écho;* mais qui est bien plus intéressante comme exemple du goût de la génération précédente. Addison fait mention de cette *villa*. Elle n'est pas à plus d'un mille de Milan.

bannies. A son retour de Milan, il développa ses opinions dans un ouvrage élégant qu'il publia sous le titre de *Art des Jardins anglais;* et sur les terrains de la belle *villa* de Cinesello, il a réalisé la plupart de ses idées (1) : on y voit des massifs d'arbres de forêt, de jeunes plantations, des vergers, des buissons, des parterres mêlés dans un désordre naturel, quoique artistement calculé. Là, des taillis, des bois épais entourent des monumens antiques couverts d'inscriptions classiques : les allées onduleuses du parc dominent les plaines de Lombardie; et les Alpes, s'élevant par intervalles au-dessus de l'horizon, terminent et embellissent les points de vue qui varient à

(1) Dans un vieux ouvrage intitulé *le Jardin d'honneur,* on voit que le style des jardins anglais actuel était en usage dans le quinzième siècle en Italie. Un peuple qui aime la nature doit la copier; et les Vies et les OEuvres du Dante, de Pétrarque, de Boccace, abondent en exemples de l'amour des citoyens des républiques italiennes pour les *villas* qui devinrent des objets de grande dépense. Voyez dans la Vie du Dante, de Boccace, la description de la première entrevue du divin poète avec la petite *Bice,* la Béatrix qui devait plus tard inspirer ses chants. La nature et la vie champêtre furent négligées en France sous François Ier, et sous Louis XV tout-à-fait oubliées.

chaque pas. Le Cinesello est le *Leasowes* ou le *Stow* du Milanais. La maison est du meilleur style des anciennes villas; elle est spacieuse, mais lourde. Les fresques et sculptures de Montalto, Pamfilo et Negri sont estimées; et la galerie, enrichie de quelques beaux ouvrages de Guerchin, Schidone, Procaccini et Pérugin, tient une place distinguée parmi les collections milanaises.

Je remarquai particulièrement une aile de la maison, fort ancienne, qui était restée comme elle avait été arrangée il y a cent ans, pour quelque nouvelle épouse. C'était un appartement qui aurait jeté les belles dames du *Spectateur* dans un ravissement extatique, et qui aurait fait le désespoir d'Horace Walpole. Les pièces étaient nombreuses et petites; les chevrons couverts d'ornemens et richement dorés. Des consoles dans les formes les plus grotesques soutenaient des lions et des monstres de porcelaine. Les girandoles étaient semblables aux premières que Chesterfield apporta de Sèvres en Angleterre; et les armoires et les cabinets paraissaient faits pour contenir la garde-robe de quelqu'une des duchesses de la famille Sforza.

La bibliothéque renfermait de bons livres, plusieurs anciens manuscrits, quelques édi-

tions rares, beaucoup d'ouvrages modernes, et de plus une petite collection de fossiles et de minéraux. Pour nous donner le temps de considérer à loisir les détails de cette délicieuse habitation, le marquis nous invita à un *déjeûner à la fourchette*. Ce déjeûner fut cependant un dîner somptueux, servi à trois heures. La cuisine était *excellemment* française; et je ne crois pas qu'aucun *financier* du temps de Louis XV ait jamais satisfait la haute science de ses gourmands habitués, mieux que le signor Sylva n'était capable de le faire, si quelque adepte dans cet art respectable eût assisté à son festin.

Balsamo, résidence du marquis de Brême, ex-ministre de l'intérieur, est plutôt un élégant pavillon qu'une maison de campagne. Elle est placée au milieu d'un jardin qui ressemble au parterre d'un fleuriste anglais. Nous fûmes reçus, quand nous y allâmes, dans la bibliothéque, qui est intéressante par les bustes des principaux écrivains piémontais qu'elle renferme. La bienveillante et noble figure de l'abbé Caluso, et la physionomie énergique d'Alfieri, étaient ceux que nous connaissions le mieux. Le dîner fut élégant et magnifique, mais rien n'y rappelait qu'on était à la table d'un *ex*-ministre. On se leva, suivant l'usage,

avant que la nappe fût levée, pour aller dans les jardins, où l'on servit le café et les liqueurs, et où des bouquets de fleurs furent présentés. La conversation était brillante et animée. Quelques personnes causaient en groupe, d'autres erraient dans les allées, et l'on ne songea au départ, que lorsque les lumières enchantées des *luciole* (1) furent effacées par la clarté de la lune. On jouait le dernier acte de *la Vestale,* quand toute la société arriva à minuit à l'Opéra.

Dans un très-joli *casino* du marquis Trivulzio, nous passâmes une véritable journée de campagne anglaise, et la maison avait tout-à-fait l'apparence d'une *maison* de *plaisance* française. Les meubles, l'arrangement, tout était parisien; les murailles peintes à fresque, étaient seules italiennes. Les appartemens ouvraient sur un jardin entouré, dans toutes les directions, du plus magnifique paysage. Une belle et grande ferme tient à cette *villa*, et comme nous étions dans la saison des vers à soie, nous profitâmes de l'occasion que nous avions d'observer cette branche d'économie rurale, si in-

(1) Rien n'égale l'effet de ces mouches brillantes pendant une soirée sombre et calme ; elles tombent comme une pluie de feu, et brillent sur les feuilles comme des diamans.



téressante pour des étrangers. L'arrangement ressemble assez en grand, à ce que nous voyons en petit dans les petites *nourriceries* de vers à soie des enfans anglais. Les vers sont disposés sur plusieurs rangs de tablettes, dans des pièces spacieuses, et on leur fournit constamment des feuilles de mûrier, dont ces arbres sont entièrement dépouillés pour cet usage. La chaleur, l'air renfermé et l'odeur fade de ces chambres sont tout-à-fait intolérables. Quand le temps de filer arrive, on place de petites branches de bruyère pour recevoir les insectes qui, suivant leur admirable instinct, montent le long des tiges pour chercher un emplacement où ils puissent commencer leur cocon. La culture des vers à soie est très-générale en Lombardie, et c'est une des branches d'industrie agricole les plus lucratives. Son grand avantage est de rapporter en quarante ou cinquante jours, un bénéfice souvent considérable, qu'on peut appliquer immédiatement au service général de la ferme. Les cocons sont échaudés dans le temps convenable, pour détruire la chrysalide; et dans les grands établissemens on les fait filer dans la maison. Les petits fermiers vendent ordinairement leurs cocons à ceux qui ont tout ce qu'il faut pour la filature. Ce travail emploie d'une manière

lucrative un grand nombre de femmes qui viennent d'assez loin pour chercher de l'ouvrage dans les grandes filatures.

Dans l'année où nous visitâmes Milan, des banqueroutes considérables parmi les négocians avaient fait éprouver de grandes pertes aux cultivateurs. Quelquefois aussi, les vers ou les mûriers manquent, et cela occasionne une détresse momentanée; mais l'expérience de plusieurs années prouve que le gain est très-fort en proportion du capital employé. (1)

---

(1) Le ver à soie a été apporté en Europe par Justinien, qui établit des manufactures de soie à Corinthe, Thèbes et Athènes. Par un document conservé dans les archives de l'église d'Arbo, portant la date de 1018, il paraît que cette île était assujettie à payer un tribut de certaine quantité de livres de soie à Venise; et qu'en cas de manquement, la soie devait être remplacée par un pareil poids en or. Les Vénitiens, par leurs relations avec le Levant, tâchèrent de s'emparer du commerce de la soie : ils établirent des métiers dans leur ville, aidés dans ce projet par l'arrivée de trente-deux familles d'ouvriers bannies de Lucques pendant la guerre civile de 1310. En cette occasion, Castruccio Castracani détruisit entièrement les manufactures naissantes de Lucques, commencées avant le treizième siècle. Il est curieux d'observer les mêmes crimes et les mêmes erreurs se retrouvant à diverses époques dans l'histoire du genre humain, et produisant toujours les mêmes mauvais effets, sans que

Le Garnatto du comte *Mellerio*, l'ancienne *villa* de la famille Verri, où le comte Carlo Verri s'est occupé si long-temps à perfectionner l'ancien système d'agriculture, rappelle un peu le Hawckstone du Shropshire. Il existe encore plusieurs *villas* dans le voisinage de Milan, qui prouvent la richesse et les progrès du goût milanais. Beaucoup de particuliers de la seconde classe, et un assez grand nombre de marchands ont leur casino. Une des plus jolies *villas*, sur le lac de Côme, a été fondée avec de la gaze et du linon; et les jardins de la modiste du bon ton, sont aussi admirés que ses bonnets et ses chapeaux.

La *villa reale* de Monza, et la célèbre cathédrale où l'on conserve la couronne de fer de Lombardie, sont des objets qui, étant vus ensemble, sont naturellement unis dans la mémoire. Des voyageurs récens ont parlé si légèrement d'avoir été à Monza *voir la couronne de fer*, que nous crûmes que la chose était extrêmement facile, et que l'église était

---

l'exemple serve à les éviter. Les Vénitiens, en profitant ainsi de la fausse politique des habitans de Lucques, élevèrent leurs manufactures au point de produire à l'état 500,000 ducats par an. De même l'Europe a tiré avantage de la fatale révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV. *Voyez l'Histoire de Venise, par Daru.*

ouverte aux étrangers, comme tous les autres objets de curiosité. Nous trouvâmes, au contraire, que la permission d'examiner cette relique était une matière qui demandait beaucoup de temps et de démarches; et nous dûmes au comte Julien, grand-maître, par l'entremise du comte Gonfaloniere, l'ordre qui nous fut enfin délivré, pour voir cet objet de tant d'ambition, si souvent disputé par des empereurs, et dernièrement saisi par un homme qui n'a pas son égal parmi ses prédécesseurs impériaux. L'ordre était signé par le grand-duc, et contre-signé par le gouverneur de Milan, et nous le reçûmes le soir qui précéda notre visite au chapitre de Monza.

La Porta nuova, le gran Naviglio et le joli village de Greco, avec ses belles fresques peintes par Luini, conduisent à la ville et à la cathédrale de Monza, l'une et l'autre très-anciennes. Cette cathédrale était de grande importance dans le quatorzième siècle; et la ville a été dernièrement décorée du titre de *Cité* par l'empereur actuel, en l'honneur de cette couronne qu'il a si récemment regagnée. Nonobstant sa nouvelle dignité et la manufacture de soie qu'elle contient, nous trouvâmes Monza silencieuse et déserte; et la grande place, devant le Duomo où l'herbe croissait de tous

côtés, montrait combien la châsse de la sainte et royale Théodelinde, cette fameuse et très-populaire reine de Lombardie, était maintenant négligée par les descendans de ses sujets. L'apparence extérieure du *Duomo* est gothique et vénérable, et l'intérieur paraît encore plus imposant et plus ancien. Des traces du mauvais goût des temps barbares (*bassi tempi*) étaient visibles dans les sculptures, les ornemens, les fresques, dont les murs, les piliers, les autels et les châsses étaient ornés.

Nous fûmes reçus à l'entrée par quelques membres du chapitre, appointés par l'archiduc pour faire les honneurs. Le chanoine qui nous conduisait nous laissa dans l'église, se retira pour se préparer à la cérémonie, et revint *pontificalement* vêtu, précédé d'un prêtre qui portait un cierge, et de plusieurs *clercs* en surplis blancs. Cette petite procession, sortant d'une porte latérale, paraissait le modèle vivant de quelques-uns des bas-reliefs environnans, surtout de celui qui représente un archevêque de Monza portant la couronne au second mari de la reine Théodelinde. Arrivés devant la châsse de la couronne de fer, qui est renfermée (1)

(1) La *corona ferrea* est ainsi nommée à cause d'un cercle de fer renfermé dans le bandeau d'or pur qui



dans une croix énorme suspendue au-dessus de l'autel, les prêtres tombèrent à genoux; le sacristain posa une échelle contre la croix, y monta, ouvrit le reliquaire, et déploya le trésor à la lueur douteuse de la torche allumée; les prêtres, placés au-dessous, remplissaient l'air de la vapeur odorante de l'encens qui s'échappait en nuages épais des encensoirs d'argent; et rien n'était visible, excepté les diamans brillans éclairés par le cierge et la draperie blanche du sacristain qui paraissait suspendu dans les airs. L'effet était des plus singuliers. Enfin, la fumée de l'encens se dissipa, la croix se referma, le sacristain descendit, et les chanoines nous montrèrent une fausse couronne faite à l'imitation de la véritable, pour que nous puissions juger des détails, de la grosseur et du prix des diamans. Depuis que les mains usurpatrices de Bonaparte ont violé cette relique archi-légi-

forme sa base. Cet anneau de fer a été fait avec les clous de la croix de *Christ.*

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin de *sagro ardore* (dit l'historiographe de cette relique), recueillit elle-même les clous à Jérusalem, et les envoya à son fils. On ignore comment ils sont descendus des empereurs grecs à la reine de Lombardie; mais le legs que Théodelinde en a fait à la cathédrale de Monza est un fait historique.

time, aucun attouchement humain n'a souillé son lustre; car il est remarquable que l'empereur d'Autriche se soit abstenu de faire aucune répétition de la cérémonie du couronnement de l'usurpateur.

Quand Napoléon voulut se couronner lui-même du diadème le plus ancien et le plus féodal de l'Europe, il donna à la cérémonie toute la splendeur et la majesté dont elle était susceptible. Son voyage à Milan fut semblable au triomphe d'un empereur romain; et la description des processions, des pompes de tous genres, préparées pour cette occasion, remplit un assez gros volume. Les décorations, depuis le Palais-Royal jusqu'à la cathédrale de Milan, tiennent plusieurs pages. Le cortége qui apporta la couronne de Monza, était singulier: il était conduit par une garde d'honneur à cheval, composée d'un corps de la garde italienne; une voiture contenait la municipalité de Monza; une autre, les ouvriers employés à transporter la couronne; les chanoines, le syndic et l'archiprêtre de Monza suivaient dans une autre; enfin venait celle dans laquelle le grand-maître des cérémonies de la cour impériale portait la couronne sur un coussin de velours. Vingt-cinq soldats de la vieille garde de Bonaparte entouraient l'honorable relique

qui fut reçue à Milan au bruit des cloches et des salves d'artillerie, et à la porte de la cathédrale, par l'archevêque de Milan qui la porta à travers l'église, et vint la déposer sur un autel. Des gardes veillèrent autour d'elle pendant toute la nuit.

Les rois sont tous comédiens : ils aiment les représentations théâtrales ; mais aucun n'en a mieux connu l'*effet*, que l'usurpateur; aucun ne les a plus fréquemment appliquées à la folie, à la vanité, à la duperie de ses sujets. A l'époque de cette cérémonie, plusieurs des anciens amis républicains de Bonaparte vivaient à Milan ; mais ils ne furent pas invités à assister à son couronnement.

La Villa reale de Monza n'est pas très-éloignée de la cité. On y arrive par une belle avenue bordée d'arbres. Les jardins, le parc et les serres chaudes, si rares et si nouvelles en Italie, et remplies de productions de la Nouvelle-Hollande, sont magnifiques, et sont l'ouvrage du précédent gouvernement; ainsi les Autrichiens ont retrouvé leur ancienne et triste *villa* tout-à-fait méconnaissable, et ne rappelant en rien la résidence où l'archiduchesse Béatrix faisait ses parties de *Tarocco*, et passait ses impériales *villegiaturas*. Le palais a été aussi embelli que les jardins : c'était

l'habitation favorite du vice-roi Eugène; et l'on y retrouve toute l'élégance commode de Saint-Cloud. Le nouveau théâtre et la belle rotonde, peints par Appiani, contrastent fortement avec les restes massifs de l'ancien édifice. (1)

---

(1) Pour les hôpitaux et les prisons de Milan, voyez l'*Appendix* sur l'état de la médecine, dans lequel les établissemens de ce genre, dans les principales villes d'Italie, sont réunis sous un même point de vue.

CHAPITRE VII.

LOMBARDIE.

Gouvernement autrichien en Italie sous Marie-Thérèse. — Sous Joseph II. — *Sous Léopold. — Invasion française. — Gouvernement provisoire de Milan.— Le duc de Melzi. — Armée d'Italie. — République italienne. — Royaume d'Italie.—Cour du prince Eugène.—Réforme dans les mœurs. —* 1814. *— Sort de l'armée d'Italie. —Restauration.—Royaume Lombardo-Vénitien. — Anecdotes. — Esprit du gouvernement actuel de Lombardie sous les Autrichiens. — Conseil aulique. — Conclusion.*

Il a été à la mode de considérer l'impératrice Marie-Thérèse comme un de ces souverains qui se distinguent du commun des princes. Ses efforts en faveur de ses sujets italiens lui ont même acquis la réputation de réformatrice. Comme mère de plusieurs monarques dont les vues et le caractère ont eu l'influence la plus marquée sur les événemens des cinquante dernières années; et comme ayant pour ses intérêts personnels plongé l'Europe dans des guerres longues, sanglantes et inutiles, Marie-Thé-

rèse occupe une place considérable dans l'histoire moderne : mais un examen intime de son esprit, de ses moyens et de ses actions, montre que cette puissante reine n'a été qu'une femme ordinaire (1). Ses talens (2) étaient l'ambition, dont elle avait hérité par droit de naissance, et les habitudes que l'éducation lui avait données; sans cela elle serait restée dans l'obscurité comme tant d'autres princes, qui n'en sont tirés que par les dates de leurs almanachs de cour : *Where dunce the second reigned like dunce the first.* (3)

Une constitution robuste et une grande beauté furent les principaux élémens qui formèrent son caractère et influencèrent les événemens de sa vie : l'une lui donna cette immobilité de nerfs qui passait pour de l'héroïsme; l'autre, l'ascendant féminin qui aidait aux

(1) Les Mémoires français sont pleins d'actions sentimentales de cette *mère de la patrie*. On dit, entre autres, que, voyant une pauvre famille aux portes de son palais, elle lui envoya son dîner, et *ne se nourrit que des larmes qu'elle répandit*. C'était la même année où elle signa la convention pour démembrer la malheureuse Pologne. Les larmes qu'elle fit répandre alors auraient pu la nourrir pour le reste de sa vie.

(2) *Voyez* Coxe, *Maison d'Autriche*.

(3) « Où benêt second règne comme benêt premier. »

intrigues de son cabinet, et fomentait en elle ce goût pour la domination, que les railleurs attribuent à toutes les jolies femmes *qui voudraient être reines pour la vie.* Ces deux qualités la servirent également dans ses efforts pour recouvrer son empire.

Son éducation a été telle que devait être, dans une cour allemande, celle d'une personne destinée à régner : elle était fondée sur les maximes d'un pur et incontestable despotisme. Appelée dès son enfance aux conseils de son père, la subtilité des intrigues politiques fut la première direction donnée à son esprit; et la conviction d'un pouvoir sans bornes, appuyé sur un droit divin, fut le premier principe comme le dernier sentiment de sa vie. Ainsi, quels que fussent les talens qu'elle possédait (et ils étaient au-dessous de ce qui lui en a été attribué), ils dérivaient d'un égoïsme concentré et profond qui avait été inculqué en elle et par la nature et par les circonstances qui avaient concouru à former son caractère. Sa passion pour la domination exclusive et personnelle était telle, que son mari, ses enfans, ses courtisans, excepté le ministre favori du jour (1), étaient aussi esclaves que les derniers

(1) Kaunitz, l'âme des conseils de Marie-Thérèse,

de ses vassaux. Dans ses derniers momens elle traita ses fils comme de secrets ennemis, parce qu'ils étaient destinés par le hasard de leur naissance à être ses successeurs; et elle réduisit son mari à un tel état de dépendance et d'insignifiance (1) dans sa propre cour, qu'il

montre quel était le calibre des ministres du bon vieux temps. Les fils de cette princesse le trouvèrent si insuffisant, si opposé à toute réforme, qu'il fut mis de côté comme un homme dont les vues étaient tout-à-fait discordantes avec l'esprit du siècle; et on le condamna à l'oubli sous le titre de chancelier, « titre qui signifiait *rien.* » Dans une conférence avec le roi de Prusse, Léopold lui dit: *J'ai mon Hartsberg* (ministre de Frédéric-Guillaume), *et le roi de Prusse a son Kaunitz: il faut les écarter l'un et l'autre.*

(1) Le caractère de cet empereur, tracé par un souverain contemporain, est très-amusant. « L'empereur, qui n'osait se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles de négoce. Il ménageait tous les ans de grosses sommes sur ses revenus de Toscane (*), et les faisait valoir dans le commerce. Il établissait des manufactures, *il prêta sur gages*, il entreprit des fournitures d'uniformes, d'armes, de chevaux et d'habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale. Il avait pris à ferme les douanes de la Saxe; et en l'année 1756, il li-

(*) La Toscane était échue, par la mort du dernier des Médicis, à la maison de Lorraine, dont l'époux de Marie-Thérèse était le chef. C'était du droit de son père que Léopold était grand-duc de Toscane; et le duché est maintenant devenu l'apanage des seconds fils de la maison impériale.

finit par devenir un objet de pitié, et de ridicule pour les courtisans, et le sujet d'une grossière mais bienveillante familiarité, pour les gens du peuple à qui il ressemblait par son sort et ses habitudes. L'éducation que l'impératrice fit donner à ses filles, a pu être appréciée d'après ses effets, dans le cours de leurs règnes en pays étrangers. La fatale influence que la reine de France exerça sur la cour de Versailles, et qui fit bannir les meilleures têtes des conseils du roi; la conduite et les aventures de la trop fameuse Marie-Christine, gouvernante des Pays-Bas; et les crimes atroces de cette reine odieuse, dont le nom n'est jamais proféré à Naples sans un mouvement d'horreur, sont des faits qui appartiennent déjà à l'histoire. Marie-Thérèse a sacrifié à la conservation de ses vastes états, toutes ses affections naturelles, ses scrupules de conscience (1), sa

---

vra même le fourrage et la farine à l'armée du roi de Prusse, qui était en guerre contre l'impératrice son épouse ». *Œuvres posthumes du roi de Prusse. T. S.* —Le prince de Ligne disait de la cour de Marie-Thérèse, *qu'elle avait l'air d'une caserne ou d'un couvent;* et de l'éducation de ses fils, *qu'elle était, comme celle de bien des souverains, négligée à force d'être soignée. On leur apprend tout, excepté ce qu'ils doivent savoir.*

(1) L'Angleterre, qui est toujours le *cavaliere pa-*

dignité comme reine, et son honneur comme dame; et quoiqu'elle aspirât à la réputation de femme chaste et fidèle à ses devoirs, elle s'associa avec une des personnes les plus aban-

---

gante des guerres continentales, oublie peut-être les sommes qui lui ont été extorquées pour placer la couronne impériale sur le front de Marie-Thérèse. La Maison d'Hanovre se sentait encore vassale de cette princesse; et Georges II, son champion déclaré, prodigua le sang et les trésors de ses sujets pour la soutenir. Quand son alliance secrète avec son ennemie naturelle, la France, fut connue, et sa noire perfidie, sa vile ingratitude pour l'Angleterre découverte; non-seulement l'Europe, mais sa capitale engourdie, sa cour d'esclaves et ses timides enfans, s'élevèrent contre elle. Sa fille aînée, l'abbesse de *Claginfurth*, l'improuva ouvertement. Son fils Joseph lui demanda comment elle pouvait compter sur la foi de la France, qui l'avait si souvent trompée; et pour cette remontrance, il fut banni de sa présence; même son mari, le *marchand forain*, qui se trouvait au conseil quand sa correspondance avec madame de Pompadour fut révélée, se leva et sortit indigné. Bientôt après les guinées anglaises lui manquèrent, et quand ses ressources furent épuisées, on l'entendit regretter la duperie de l'Angleterre, dont elle savait si bien tirer parti. Cependant cette puissance avait alors un autre pensionnaire royal sur les bras : Frédéric de Prusse recevait de la cour de Londres par un traité, un subside annuel presque égal à celui qui avait aidé Marie-Thérèse à résister aux puissances de l'Europe.

données de son sexe (1). A la fin d'un règne si long et si glorieux, la personnalité de ses vues devint évidente par les résultats de son mau-

(1) Elle commençait ses lettres à madame de Pompadour, *ma princesse et cousine...* Kaunitz lui reprochait sa familiarité avec une femme entretenue : elle lui répliqua en riant : *N'ai-je pas flatté Farinelli?* (Farinelli était le ministre de poche de Philippe v, qui l'avait pris sur les planches de l'Opéra : il lui chanta le même air tous les soirs pendant quarante ans). Le projet d'alliance de l'impératrice avec la France fut traité à Babiole, maison de plaisance de la concubine royale. Le conseil était composé de madame de Pompadour, de Bernis, sa créature, et du comte Staremberg, plénipotentiaire de Vienne. Le mariage de Marie-Antoinette d'Autriche avec l'infortuné dauphin, depuis Louis xvi, fut le dernier acte du règne de cette favorite. Bientôt après que madame du Barri lui eut *succédé*, Choiseul fut renvoyé, d'Aiguillon devint premier ministre, et la France abandonna l'Autriche pour la Prusse : mais la mort de Louis xv changea la face des cabinets de l'Europe; d'Aiguillon et son système tombèrent, et Maurepas devint premier ministre de Louis xvi. Telle est la stabilité tant vantée des monarchies héréditaires; telle est la sagesse des conseils despotiques. Sous le système de madame de Pompadour, c'était la mode en France de célébrer les *vertus* et les talens de Marie-Thérèse; et Louis xv, dans son *Parc aux cerfs*, déclarait qu'il révérait cette princesse *pour sa piété*, autant qu'il détestait le roi de Prusse *pour sa négligence des devoirs religieux*.

vais gouvernement. Ayant été, pendant le cours d'une existence long-temps prolongée, continuellement engagée dans des guerres étrangères (fruit de son ambition insatiable), occupée d'intrigues de cabinets, et obsédée par des ministres flatteurs et des favoris du moment, elle laissa ses états, juste au même point où elle les avait trouvés sous les rapports moraux et physiques. En Autriche et en Hongrie le système féodal existait dans toute sa monstruosité, à la fin du dix-huitième siècle comme au commencement du douzième. Le peuple était pauvre, opprimé, misérable; les nobles, jouissant de plusieurs droits et priviléges, étaient corrompus, ignorans, superstitieux: le clergé riche, influent, dominateur. L'idée de la représentation n'était jamais tombée dans l'esprit de personne; la liberté de la presse était inconnue, le gouvernement de cette impératrice était alors comme celui de son petit-fils l'est maintenant, modelé sur celui d'Alger, avec les seules modifications que les lumières et les connaissances des états voisins peuvent avoir forcément introduites dans les conseils de ce dernier.

L'adversité qui obscurcit les dernières années du règne de Marie-Thérèse, ne vint guères à sa connaissance, que par la baisse de se

finances. Entourée de courtisans vétérans, il est probable qu'elle ignorait la triste situation où son peuple était réduit, jusqu'au moment où quand on leur demanda de l'argent, ses sujets ne purent donner que leur sang! Ce fut alors que la nécessité produisit ces réformes qui lui ont acquis une si glorieuse réputation. L'augmentation des ressources était exigée impérieusement; les contributions sur le peuple avaient été épuisées; on avait tiré tout ce qu'il était possible d'en tirer; il fallut donc qu'elle se tournât du côté de sa noblesse et de son clergé, et tant en Italie qu'en Autriche, elle attaqua à la fois leurs biens et leurs priviléges. Pendant qu'elle pillait ainsi sa riche aristocratie, elle commença à parler de son *pauvre peuple :* mais les priviléges abolis, et les abbayes supprimées, augmentaient le nombre des mécontens, plutôt qu'ils ne donnaient de la popularité à l'impériale réformatrice. Sa réforme était venue trop tard; ses sujets ne virent dans ces changemens si long-temps différés, et cependant si promptement adoptés, que les expédiens temporaires d'un banqueroutier, et non les bienfaisantes intentions d'une souveraine éclairée. La mort vint empêcher l'accomplissement de ses desseins; et son fils et successeur, Joseph II, avec d'autres moyens et

d'autres vues, *fut tout* ce qu'elle *avait affecté* d'être.

Quand son père lui eut cédé la couronne, Joseph sentit que cette mère qui avait tourmenté sa jeunesse, qui l'avait tenu dans un éloignement humiliant de toutes les affaires publiques, ne lui laissait encore qu'un sceptre sans pouvoir. Pour éviter de jouer le rôle insignifiant d'un souverain de parade, il quitta sa cour, et visita (comme simple gentilhomme) la plupart des états de l'Europe. Les connaissances acquises par l'expérience, opérant sur un caractère naturellement énergique et sensible, dissipèrent les illusions d'une éducation royale, réveillèrent d'humaines sympathies, et provoquèrent ce sentiment si noblement exprimé dans la cour despotique de son infortunée sœur : « *que le plus grand bonheur possible était de régner sur un peuple libre !* » Le malheur d'un tel prince a été d'être placé à la tête d'une nation dégradée et abrutie, pour laquelle sa philosophie était trop avancée, et ses vues trop élevées. Sa *faute* a été de prendre un chemin royal pour aller à la réforme, de marcher trop vite vers la régénération nationale, ce qui, malgré la pureté d'intention, se sentait encore du despotisme. Dans son impatience de faire le bien,

il regardait plus à la fin qu'aux moyens, et il dédaigna de ménager la superstition, que sa vocation était de détruire. Le peuple ne le comprenait pas; les nobles et les prêtres le comprenaient parfaitement. Ils virent quel était son but, et se coalisèrent pour le détourner et sauver leur pouvoir et leurs priviléges. Ils s'aperçurent qu'il attaquait l'Église, en invalidant les bulles du pape quand elles n'étaient pas transmises par sa propre autorité. Ils sentirent qu'il détruisait l'influence aristocratique en mettant au jour les innombrables défauts d'un code suranné et corrompu, en supprimant les nombreux tribunaux partiels qui donnaient la puissance au petit nombre en opprimant le grand; en un mot, ils le virent attaquer hardiment les abus du gouvernement féodal, et commencer le système de réforme radicale que la révolution française adopta ensuite, mais ne put pas achever. Les actes du gouvernement de ce monarque qui ont excité le plus d'animosité, sont ceux qui prouvent le mieux son humanité et sa sagesse. Tels étaient ses décrets de 1781, qui accordaient le libre exercice de leur religion aux grecs et aux protestans, qui étaient, avant, traités dans ses domaines comme les catholiques d'Irlande le sont encore par le gou-

vernement anglais. Il donna à tous les chrétiens, de quelque secte qu'ils fussent, des droits égaux; il ouvrit les écoles et les universités à cette race si long-temps persécutée, aux juifs; aux juifs maintenant pillés et assassinés en Allemagne. A ces grands ouvrages calculés pour avancer rapidement la cause de la réforme sociale, il en ajouta d'autres qui tendaient à la même fin. Il fonda des colléges, des bibliothéques, où ses pères avaient élevé des couvens et des églises; il fit traduire en langue vulgaire, la Bible qui avait été jusqu'alors éloignée de la connaissance du peuple; il ôta aux prêtres la censure littéraire; il abolit les *droits seigneuriaux* et la *corvée*, et rendit les taxes égales; et quoique par ces actes le pouvoir se concentrât dans les mains du souverain, cette suprématie exclusive promettait de devenir un jour la base d'un gouvernement libre; car un peuple à qui on a appris à *connaître* ses droits, ne tarde jamais longtemps à les *obtenir.* Dans un changement violent, la concentration est d'abord nécessaire pour produire l'unité d'action, sans laquelle aucune révolution importante dans les lois ou le gouvernement, ne pourrait jamais réussir.

Mais quel a été le résultat, quelle a été la récompense des efforts volontaires d'un prince

en faveur de son peuple opprimé? — Quelles statues semblables à celles d'Amédée de Savoie, de Louis de France, de François d'Allemagne, ont été élevées par la servilité aristocratique ou par la reconnaissance populaire à la gloire de cet empereur philosophe? Joseph, ce souverain patriote, l'ami, le protecteur des lettres et des arts, mourut de *chagrin;* et sa mémoire ne fut honorée d'aucun trophée, son nom ne servit de sujet à aucune élégie académique! Le pape, les prêtres, les princes et les nobles d'Allemagne et de Lombardie, s'unirent contre lui; le peuple ignorant et bigot le crut ennemi déclaré de la religion; et, servant d'écho aux classes supérieures, il criait le nom de Marie-Thérèse dans les rues de Milan, pour témoigner son aversion pour son successeur. A Vienne, des Autrichiens brutaux proféraient dans un dialecte rude et barbare, sous les propres fenêtres du palais impérial, *qu'il meure* (ou pour traduire plus littéralement leur phrase, *qu'il crève*). Il expira poursuivi jusqu'à la fin par ces terribles exécrations, implorant la grâce de mourir en paix. (1)

(1) A l'article de la mort, le cardinal archevêque qui remplissait auprès de lui les derniers offices de l'Église, lui refusa, dit-on, l'absolution, s'il ne voulait pas an-

Son frère, le grand duc Léopold, accusé (peut-être à tort) d'être moins sincère, quoiqu'il fût aussi intelligent et aussi éclairé, fut appelé de son petit état de Toscane, au moment où il travaillait également à des réformes, pour gouverner l'empire et voir les résultats des inutiles efforts de son aîné.

Plus politique, plus temporiseur, moins ardent que Joseph, Léopold cédait graduellement (contre les suggestions de sa propre rai-

---

nuler plusieurs de ses actes; et ayant obtenu beaucoup de la faiblesse et de l'impatience d'un mourant, il alla sur le balcon où, pour apaiser le peuple, il déclara que l'empereur était absous, et avait rappelé les décrets qu'il avait faits en leur faveur : les esclaves secouèrent leurs chaînes en signe de triomphe, et il fut permis à leur souverain de mourir en paix.

L'éloge de ce prince a été fait en plusieurs occasions par les deux seuls souverains contemporains qui eussent des talens et du bon sens, Frédéric et Catherine. En parlant de Joseph au prince de Ligne, Frédéric lui demandait : *Avez-vous entendu ce qu'il m'a dit de la liberté de la presse et de la gêne des consciences? il y aura bien de la différence entre lui et ses bons ancêtres.* — Il aurait pu ajouter, *et sa postérité immédiate.* Catherine disait de lui au même prince de Ligne : *L'esprit de votre souverain est toujours tourné du côté de l'utile : rien de frivole dans sa tête; il est comme Pierre-le-Grand.* Lettres du prince de Ligne.

son) au torent de l'opinion. Les Hongrois redemandaient leurs donjons et la vieille couronne rouillée de saint Étienne, gage de leur antique esclavage. La noblesse autrichienne et lombarde appelait à grands cris la féodalité et le vasselage, et les prêtres instiguaient les uns et les autres. L'empereur, avant de leur accorder enfin leurs demandes, combattit pour procurer aux malheureux paysans quelque amélioration, en obtenant qu'ils eussent le droit d'avoir la propriété d'une *petite terre;* et cela lui fut refusé. Les Pays-Bas, qui s'étaient si long-temps opposés aux tentatives de l'empereur Joseph, pour affaiblir la puissance du pape et du clergé, et diminuer les richesses excessives des cent cinquante abbayes de Flandre réclamèrent leurs anciens abus, et retournèrent aux systèmes de Marie-Thérèse. Léopold après avoir quelque temps résisté en vain, laissa son empire rétrograder à cet état d'avilissement dans lequel il existait sous le gouvernement de sa mère, et dans lequel il existe maintenant sous celui de son successeur. Comme il avait partagé les opinions de son illustre et infortuné prédécesseur, il eut un sort pareil au sien. Le peu d'intérêt qu'il prit au congrès des rois et à la coalisation contre

la république française, rendit suspecte (1) sa fidélité aux prêtres et aux nobles. Son fils leur donnait bien plus d'espérance, n'ayant pas été nourri comme son père et son oncle, à l'école de l'humiliation et de la sujétion. Dans la fleur de l'âge et de la santé, Léopold mourut subitement au milieu de douleurs violentes dont il fut saisi après avoir bu un verre de

---

(1) Il savait que la reine de France sa sœur était accusée d'être à la tête d'une conspiration autrichienne, pour opérer une contre-révolution dans le moment même où son mari s'engageait personnellement à maintenir le nouveau gouvernement : il craignait alors d'exposer cette princesse à la vengeance d'une nation déjà exaspérée. (*Voyez* Coxe, *Maison d'Autriche.*)

Quand Léopold fut enfin forcé d'entrer dans la confédération, il le fit avec une *froideur* dont Brissot a fait mention dans son fameux discours à l'assemblée législative (*). Pendant l'entrevue de l'empereur et du roi de Prusse à Pilnitz, le comte d'Artois arriva pour presser les hostilités qui eurent de si fatales conséquences. Les représentations du prince français enflammèrent aisément l'imagination de Frédéric-Guillaume ; mais il fut plus difficile de vaincre la répugnance de Léopold ; et ce ne fut que par des importunités réitérées, et presque de force, qu'on parvint à lui faire signer la déclaration des rois *croisés* du dix-huitième siècle.

(*) « L'empereur, comme prince, veut la paix ; comme empereur, *il a l'air* de vouloir la guerre. »

limonade chez un seigneur qu'il avait honoré de sa visite. Il ne régna qu'un an, et son fils, l'empereur actuel, François 1er, lui succéda.

L'histoire de ces deux règnes si courts et si féconds en événemens singuliers, offre l'état social sous l'aspect le plus triste et le plus décourageant: un peuple à qui un gouvernement oppresseur a tellement fait oublier les bienfaits de la liberté, qu'il répugne à les recouvrer. Cela démontre de plus un fait politique des plus importans; c'est que les rois qui peuvent prodiguer les *priviléges* n'ont pas le pouvoir de donner des *droits*. Les souverains qui peuvent répandre des distinctions, des marques d'honneur, ne peuvent greffer une constitution; c'est la nation qui doit la demander. Mais quoique la philanthropie de Joseph II n'ait pu réussir à corriger en peu d'années les abus de plusieurs siècles; quoiqu'il soit mort victime de ses espérances trompées, qu'il avait voulu réaliser trop prématurément, la protection qu'il accorda aux sciences et aux lettres, ses soins pour propager l'instruction, ses attaques constantes contre la superstition, eurent cependant à la longue l'effet qu'on devait en attendre dans ses états d'Italie, sur un peuple dont l'esprit naturel a été amorti, mais jamais anéanti.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le génie du nord de l'Italie éclata soudain comme une éruption volcanique. Tandis que les vieux nobles Milanais soutenaient avec toute la force que leur avaient laissée leurs habitudes efféminées, les anciens abus ; l'esprit et la philosophie leur livraient une guerre ouverte. Beccaria produisit son inestimable ouvrage *des Délits et des Peines*, Alfiéri son *Tirannide*, Parini son *Poëme du Jour*, et tous les talens de la Lombardie s'unissaient pour la rédaction du *Café*, feuille périodique admirable où l'on attaquait en masse ce que l'habileté individuelle avait assailli en détail. Les Verri (qui formaient à eux seuls une armée pour la cause de la vérité) et les Carli, aidés par les Franks et les Tissot, travaillaient à réveiller le goût des sciences ; et la jeunesse qui suivait leurs cours s'éclairait des lumières de leur patriotisme, qui rendaient visibles les ténèbres *de leurs pères ;* pendant que ceux-ci complotaient dans les *salons* de l'archiduchesse Béatrix, pour contrecarrer les sages mesures des hommes méritans que l'empereur avait mis à la tête de l'administration en Italie. Entouré à son arrivée à Milan, par tous les savans et les gens de lettres, et trompé par les connaissances d'un petit nombre sur le perfectionnement général,

Joseph ne concevait pas quels étaient les obstacles à sa volonté et au bien-être de ses sujets italiens; quels étaient les ennemis secrets de son repos. Il les trouva dans le sein de sa propre famille, chez l'archiduc Ferdinand son frère, chez l'archiduchesse Béatrix sa belle-sœur, gouverneurs délégués du Milanais. L'archiduc Ferdinand ne ressemblait en rien à ses frères aînés, il avait été beaucoup moins éprouvé par l'adversité, parce que sa jeunesse et sa médiocrité l'avaient éloigné de la sphère des soupçons de sa jalouse mère. Il était semblable à son mercantile père, et dans ses bonnes et dans ses mauvaises qualités. Comme le vieil empereur, il aimait à s'occuper des commérages de sa cour, ou de spéculations commerciales. Il était lié dans les détails de ses affaires avec tous les *fournisseurs* d'armée, et il leva du blé (1), qu'il vendit au plus haut prix,

(1) Quand les armées françaises se trouvèrent presque réduites à la famine en descendant les côtes arides de Gênes, ce furent les greniers de l'archiduc qui vinrent à leur secours. Quelques personnes cependant supposent que cette stupidité apparente était une politique profonde; qu'il voyait le cours que prenaient les événemens, et qu'il tâchait d'assurer son indépendance, en séparant son sort de celui de l'empereur son frère. On se disait confidemment à Milan que les archiducs avaient tenté

même aux révolutionnaires français, dans le temps où ils marchaient contre la capitale qu'il gouvernait. Ses plaisirs étaient des parties de débauche, et tous ses goûts étaient en opposition avec l'instruction polie que les favoris de son frère et empereur possédaient ou affectaient de posséder. L'archiduchesse Béatrix, de la maison d'Est, fille et unique héritière du duc de Modène alors régnant, dont le duché était sa dot, avait un ascendant considérable en Lombardie, par sa naissance; ascendant qu'elle porta à un très-haut degré d'influence, en déployant les qualités les plus précieuses aux yeux de l'ancienne noblesse. Remplie des préjugés les plus aristocratiques, fanatique dans toute la force du terme, fière, impérieuse, elle contemplait les premières

des négociations avec Bonaparte. Enfin, pour en finir avec les insipides sujets de ces observations, l'archiduc Ferdinand est mort; le fils qu'il a eu de l'archiduchesse Béatrix est le duc de Modène actuel (son cousin, l'empereur régnant, vient de le nommer général en chef des forces contre Naples); l'archiduchesse Béatrix est maintenant, *je crois*, duchesse de Carrara : nous l'avons vue à Florence, où elle était venue, en 1819, visiter son neveu, le grand-duc de Toscane; et nous l'avons vue telle qu'elle était quand elle dirigeait la faction contre les littérateurs de Milan et son beau-frère Joseph II.

lueurs de l'émancipation politique et sociale avec une sainte horreur, et s'y opposait avec une obstination et une virulence qui ressemblait au zèle religieux. Avec tous les artifices de son sexe, elle tâchait, à force de manœuvres sourdes, d'entraver la marche de cette réforme que son beau-frère travaillait à opérer par les moyens les plus prompts et les plus ouverts. Joseph comprit bientôt qu'il n'avait rien à espérer de la coopération de la cour de Milan. Pour contrebalancer son influence, il réduisit le pouvoir politique du grand-duc au nom et à la représentation, et mit les rênes du gouvernement dans les mains du comte Firmian. Ce ministre bienveillant et éclairé eut à combattre, pendant sa courte administration, contre les intrigues compliquées, et la politique machiavélique qui prédominait toujours dans les *petites* cours d'Italie, et plus particulièrement dans la *moindre* de ces petites cours, celle de Modène. Cependant il poursuivit sa noble carrière, secondé par tous les hommes dont les talens et les principes honoraient leur patrie; tandis que tous ceux qui se trouvaient froissés dans leurs intérêts personnels et leurs préjugés, choqués par sa justice égale et impartiale, et par sa sagesse *législative*, se groupaient autour du grand-duc et de la du-

chesse, dans leur retraite de Monza. Non-seulement les foudres de l'Église grondèrent dans les chaires, mais les armes d'une puissance encore plus formidable furent dirigées contre les hommes de génie qui appuyaient les mesures du comte Firmian. La mode essaya dans les cercles insipides de Béatrix, de singer le ridicule, que la frivole, mais brillante cour de Marie-Antoinette dirigeait en jouant, contre des hommes tels que Turgot, Necker, d'Alembert et Condorcet.

Les lourdes plaisanteries de la cour de Béatrix eurent leur effet : l'abolition de la torture recommandée par Beccaria, et adoptée par l'empereur, fut unanimement déclarée de mauvais ton; les *Verri* étaient des sujets de risée, et l'entrée d'un des éditeurs du *Café* dans un *casino nobile*, était un signal pour que tout le monde se levât et quittât la chambre. Il n'y avait ni faveur, ni *tarocco* dans les palais royaux, pour ceux qui cherchaient à se lier avec des gens de lettres; et tout homme qui les cultivait et professait des opinions libérales, quelles que pussent être sa naissance et ses précédentes liaisons, était banni des sociétés distinguées dans son propre pays. Cependant, en dépit de cette réaction momentanée, l'admirable poëme de Parini *(il Giorno)* était

lu avec avidité, quoiqu'il peignît les vices, les ridicules, les folies, et condamnât la perversité des classes supérieures. Le *Traité de Beccaria* fut traduit dans toute les langues de l'Europe; et la génération naissante était préparée graduellement à coopérer à ce grand changement qui devait déplacer les Ferdinand et les *Béatrix*, et frapper dans ses fondemens un vil système qui pourra un instant rassembler ses élémens épars, mais qui ne les rétablira jamais dans leur première cohésion.

Quand les progrès de la révolution semblèrent se diriger vers les Alpes, et menacer le gouvernement *chinois* de Milan, toutes les machines furent mises en jeu pour s'opposer à son influence, et prévenir le peuple de Lombardie contre ses principes. Tous les talens littéraires qui purent être commandés ou séduits, furent enrôlés dans la cause des ennemis de la raison. L'abbé Fontana fut engagé à traduire l'insipide ouvrage d'Arthur Young, sur la révolution française. L'abbé Soave écrivit un livre de commande contre les habitudes et le caractère de la nation française; et il réussit au point que plusieurs personnes du peuple crurent implicitement (ce qu'il avait impudemment avancé), que dans quelques parties de la France, les hommes étaient cannibales, et croquaient les

petits enfans comme les Italiens mangent les *macaronis*. On priait l'infortuné Louis XVI, comme un saint canonisé; des miracles furent exécutés en son nom dans le *Duomo*, et la presse mettait continuellement au jour des contes qui ne pouvaient trouver créance que chez un peuple exclus depuis long-temps de tous moyens d'acquérir des connaissances. Mais tandis que certains nobles et une grande partie du bas peuple soutenaient toutes ces inventions ou y ajoutaient foi, la moyenne classe, tous les gens éclairés, et plusieurs des plus jeunes branches de l'aristocratie, se disposaient à se ranger du côté de la révolution. L'opinion publique commençait à s'élever du milieu des erreurs antiques et des préjugés héréditaires. Les lecteurs du *Café*, les admirateurs d'Alfiéri, les disciples de Carli et de Beccaria s'étaient déjà déclarés pour ce changement qui avait détruit les institutions féodales, dans un des états les plus éclairés de l'Europe, car ils étaient trop loin de la scène pour être choqués par les événemens qui ont retardé les progrès de la révolution, et déshonoré ses meilleurs actes. Ce fut des rangs les plus distingués de la société milanaise que sortirent les plus fermes, les plus sages apôtres de la

liberté. La naissance, la fortune, les vertus du duc de Melzi donnèrent à son exemple une influence d'une rapidité électrique. Haï de la cour, révéré par les classes moyennes, son patriotisme désintéressé était reconnu de tous, et chacun était disposé à penser mieux d'une cause qu'il avait si vivement embrassée. Les citoyens éclairés de l'Italie septentrionale n'hésitèrent plus à donner carrière à leur mécontentement long-temps contenu, et s'attachèrent au parti que le duc de Melzi et des hommes tels que lui soutenaient ouvertement.

La catastrophe approchait : l'armée française descendit des Alpes, et sous le commandement de Bonaparte devint l'arbitre de la Lombardie autrichienne. Les mots *liberté*, *égalité* furent les enseignes du jour ; on créa un gouvernement provisoire purement italien, sous le titre d'*administration générale*, et les hommes les plus distingués de Mantoue, de Crémone, de Pavie, de Côme, furent appelés pour coopérer à son organisation. Le duc de Melzi était toujours l'âme de tout. Connaissant mieux que personne l'état précis de civilisation où son pays était arrivé, il donna un caractère au premier gouvernement libre de l'Italie, qu'il perdit quand il fut privé des con-

seils et de la prépondérance puissante de cet excellent citoyen. (1)

Ce gouvernement, quoique placé sous l'influence militaire, et dépendant à l'égard des *impôts fonciers*, avait conservé le droit de nommer à tous les emplois publics, administratifs ou judiciaires, et tous les autres droits qui constituent un état indépendant et national. Parmi ses premiers actes, on compte l'abolition des priviléges exclusifs (2) et la for-

(1) Quand Bonaparte se revêtit de la pourpre impériale, et que Melzi vit à quel sort l'Italie était destinée ; sentant qu'il avait été lui-même dupe de ces illusions dans lesquelles Napoléon avait l'art d'envelopper tous ses admirateurs, il se retira des affaires, et passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite ; à sa belle *villa* sur le lac de Côme. Quoiqu'il se soit laissé entraîner à accepter le vain titre de grand-chancelier du royaume, on fut plus porté à le plaindre qu'à le blâmer, et il mourut regretté du plus grand nombre, et révéré de tous. Le jeune duc et la duchesse, ses fils et belle-fille, sont des modèles de vertus domestiques, et ont hérité d'une grande partie de sa popularité.

(2) Un des premiers actes, et des plus sages du nouveau gouvernement, fut la défense de porter des stylets, et même des couteaux. Les récits qu'on a faits des assassinats, en Italie, ont toujours été exagérés. Dans le nord, ce crime était beaucoup plus rare que dans la partie méridionale. Depuis la suppression des moyens

mation d'une garde nationale. Bonaparte se réserva le soin de créer l'armée d'Italie.

Une carrière s'ouvrit enfin pour toute espèce de mérite. Cesarotti, l'élégant traducteur d'Ossian, trouva dans la sauvage mélancolie de Malvina un passe-port pour arriver aux distinctions politiques. Bonaparte le reçut avec enthousiasme, en fit un des chefs du nouveau gouvernement, et le nomma chevalier commandant de la légion d'honneur, avec une pension suffisante pour soutenir sa nouvelle dignité, addition toujours bien adaptée

de satisfaire les impétueux mouvemens de la colère ou de la vengeance, l'assassinat y est presque inconnu, du moins il y arrive aussi rarement qu'en aucun autre pays de l'Europe. Plus de meurtres sont commis en Angleterre et en Irlande, en quelques mois, d'après le témoignage des papiers publics et des nombreuses exécutions, qu'il ne s'en commet en Italie dans le cours d'un pareil nombre d'années. Pour prouver la vérité de cette assertion, j'en appelle aux Anglais *de tous les partis* qui ont résidé en Italie depuis la paix.

Les rues de Milan sont tellement sûres la nuit, que les étrangers les parcourent à toutes les heures avec autant de confiance qu'en plein jour. Il y a effectivement assez peu de différence. La plupart des cafés sont ouverts, les guitares et les chants se font entendre presque jusqu'au lever du soleil, et dans les belles nuits à clair de lune, personne ne pense à se retirer.

à une distinction académique. Angelo Mazza, son ami, fut remarqué, quoique sa réputation ne se fondât que sur sa traduction des *Plaisirs de l'imagination*, d'Akenside. Casti devint la société habituelle du général républicain. Parini, le *Burns* (1) de la Lombardie, tenait ses lettres de noblesse de son charmant petit poëme du *Jour*, et sa *naissance villageoise* ne fut point un obstacle à son élévation politique. Malgré son grand âge, il devint l'un des membres du gouvernement suprême de la république Cisalpine. Monti, en dépit de sa Bassvilliade et de la loi rigoureuse qui était en force contre ceux qui avaient écrit pour les tyrans, composa des hymnes patriotiques, et fut pardonné. Les honneurs suivirent bientôt l'absolution, et le poète fut distingué par le nouveau gouvernement et créé historiographe par Bonaparte, qui lui donna mille louis après avoir lu son *Barde de la Forêt noire*, et fut toujours pour lui, dans la suite, un admirateur enthousiaste et un protecteur libéral. Tozzini, Morosi et Breislac furent invités à contribuer, par leurs talens et leurs sciences,

(1) *Burns*, d'une famille de paysans d'Écosse, ne dut ses talens et sa réputation qu'à ses dispositions naturelles. Il est auteur de *Pastorales* estimées.

aux progrès du nouvel ordre social, et à recevoir des récompenses proportionnées à leur mérite: Fontana, qui fut surpris s'enfuyant avec son *Arthur Young* sous le bras, fut ramené par le docteur Rasori, et présenté par lui à Bonaparte, comme un savant recommandable. Il fut nommé membre du corps législatif, et fut toujours distingué dans la suite. Même l'abbé Soave (avec son livre *anthropophage*), qui avait pris la fuite à la première approche des *cannibales* français, fut invité à revenir, sous promesse de n'être point mangé. On rit d'abord de sa calomnie, puis on l'oublia; on ne se rappela que de ses traductions d'Homère et de Gessner, et il fut récompensé : on le nomma à la chaire de logique de Pavie, qu'il a occupée jusqu'à sa mort. (1)

En 1799, le retour des Autrichiens en Lombardie, et l'horrible réaction de Naples, provoquée par les intrigues de la reine, assistée des Anglais, changèrent la face des choses en Italie. La mort et l'exil furent à l'ordre du

(1) Quand nous visitâmes cette fameuse université, l'on y parlait encore de l'abbé sous le nom de *Il padre vera idea*, d'après le titre de son ouvrage anti-jacobin intitulé : *La vera idea della revoluzione francese* (Idée véritable de la révolution française).



jour. Suwarow, à la tête de ses cohortes russes, fut amené par l'empereur d'Autriche dans le milanais; les Français furent chassés de la péninsule, et cette charmante et malheureuse contrée obligée (1) de subir la même destinée qui couvrit de sang patriotique le sol de la Pologne, et fit passer l'épée de l'extermination sur sa capitale.

En juin 1800, la bataille de Marengo fut livrée, et les Français devinrent encore une fois maîtres de l'Italie (2). Le général Bonaparte avait été reçu la première fois à Milan, comme un conquérant : à son retour, on le considéra comme un libérateur. Le premier

---

(1) Depuis 1799 jusqu'à 1800.

(2) Bonaparte s'adressa ainsi à son armée le soir de cette mémorable bataille :

« C'est avoir fait trop de pas en *arrière;* le moment est venu de faire un pas décisif en *avant*. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille ». La nuit finit le combat, compléta la victoire, et Bonaparte coucha sur le champ de bataille qui avait vu tomber Desaix. La tombe de ce *véritable* héros, est sur le sommet du Saint-Bernard, où Bonaparte fit célébrer des jeux funèbres à sa mémoire.

Les moines de Saint-Bernard amusent encore les voyageurs avec les détails de ces jeux classiques, qui amenèrent pour un moment dans leur couvent le fracas d'une caserne et la pompe d'une cour.

consul de France fut constitué président de la république italienne; et l'Italie entière envoya les plus braves de ses fils remplir les rangs d'une armée qui donnait déjà de si nobles espérances à la nation.

Les Milanais, dans le moyen âge, ont été en Italie ce qu'étaient les *Hotspurs du nord;* mais leur esprit militaire et leurs espérances furent également abattus dans leurs inutiles efforts pour résister aux armées d'Espagnols et d'Autrichiens de l'empereur Charles-Quint. Depuis cette époque, la haine invétérée qu'ils conservaient contre leur inexorable vainqueur, avait établi chez eux comme une sorte de point d'honneur de ne pas porter les armes sous les drapeaux de leurs maîtres étrangers; mais ce sentiment, si noble dans son principe, dégénéra avec le temps; et ceux dont les ancêtres au seizième siècle avaient tiré l'épée dans leur patriotique indignation, laissaient les leurs se rouiller dans le dix-huitième, livrés qu'ils étaient à des habitudes indolentes et efféminées. La noblesse milanaise moderne payait un impôt au gouvernement autrichien pour être exempte du service militaire; et, pendant long-temps, avoir servi dans les deux seuls régimens italiens qui existassent, les corps de Belgioso et de Caprara, était regardé

comme une preuve de *roture* par ceux qui pensaient

That it was great pity so it was
That villainous salt-petre should be digged
Out of the bowels of harmless earth,
Which many a good tall fellow had destroyed
So cowardly. (1)

Cependant cet esprit, ainsi comprimé partiellement, ne fut jamais entièrement éteint; et l'un des plus braves souverains de nos jours a fait, en 1789, l'éloge de la bravoure italienne. Joseph II et Bonaparte ont été de la même opinion sur ce sujet (2). Les Milanais, ne crai-

(1) « Que c'était grand' pitié vraiment qu'on eût tiré des entrailles innocentes de la terre ce vilain salpêtre, qui avait lâchement détruit tant de grands et beaux garçons. »

(2) Joseph, en parlant de ses régimens italiens, et de leurs actions au siége de Belgrade, disait : « J'ai été très-content, à mon attaque de Belgrade, de ceux dont on n'a pas toujours su tirer parti ». Napoléon ne négligeait aucune occasion de témoigner son estime pour l'armée d'Italie; tandis que l'on dit qu'elle était au contraire un sujet de jalousie et de mécontentement pour le vice-roi Eugène. Le respect dévoué des légions italiennes pour les vieux officiers leurs compatriotes, les généraux Pino, Lecchi, etc. etc. ne lui laissait aucun espoir d'acquérir près d'elles cette popularité militaire dont il faisait tant de cas, et dont la suite prouva qu'il était si peu digne. Tous les moyens possibles furent employés par la cour

gnant plus d'aller servir en Crimée, ou d'être en garnison en Transylvanie, n'ayant plus à redouter le bâton d'un caporal autrichien, volèrent aux armes au premier son de la trompette qui appelait à la défense de l'indépendance italienne. Les conscriptions forcées ne furent pas nécessaires, des légions de volontaires se formèrent et s'organisèrent elles-mêmes avec une rapidité qui étonnait les instructeurs français. Trois siècles d'engourdissement furent oubliés; et les Milanais, s'opposant aux impériaux dans les mêmes champs où Barberousse avait été défait, rappelaient cette cause et ces temps si glorieux en mémoire desquels Alexandrie a été élevée.

L'armée d'Italie, trop souvent enveloppée et confondue dans l'immensité des légions impériales, se fit cependant toujours remarquer:

---

du vice-roi et ses secrétaires français, pour gêner l'indépendance de l'armée d'Italie, et fomenter la discorde entre ses chefs, mais inutilement; et cette armée se maintint jusqu'à la fin dans son esprit d'union et de dévouement.

Des officiers du plus haut rang nous ont assuré que dans un ouvrage intitulé, *Histoire des campagnes d'Italie en* 1813 *et* 1814, l'auteur avait été égaré par le prince Eugène, sous la dictée duquel ils affirment qu'il a écrit.

ses drapeaux se distinguèrent sous le brûlant soleil de l'Espagne et dans les neiges de la Russie. Les ossemens de ses héros ont blanchi sur toutes les plaines qui ont été témoins d'une victoire ou d'une défaite de ces armées, qui étaient devenues celles de l'Europe; et, depuis le premier jour de sa formation, jusqu'à l'heure fatale où, rassemblée avant sa dissolution finale, elle brûla ses aigles (1) et en dispersa les cendres dans les airs, elle a toujours mérité les éloges de son impérial conducteur, et fait l'orgueil et l'admiration de cette nation qu'elle avait tirée d'un honteux esclavage. (2)

Le premier consul de France, président de la république italienne, devenant empereur, ne pouvait manquer d'obtenir la couronne de Lombardie (3). Les patriotes italiens virent

(1) Plusieurs des officiers en avalèrent les cendres, et jurèrent de ne jamais servir que sous la bannière de l'indépendance italienne.

(2) Tandis que ceux qui ont trahi cette vaillante armée, en 1814, cherchent à cacher leur crime en calomniant leurs victimes, l'histoire rétablira les trophées gagnés par leurs armes à Tilsitt, Stralsund, Lutzen, en Catalogne, en Aragon, à Moscow, Fiumo et Ferrare.

(3) On désira que le gouvernement milanais demandât en forme, à l'empereur, l'érection de la république en royaume; et l'on obéit sur-le-champ au *désir* du conquérant de l'Europe, qui commandait à des millions

dans cet acte la destruction de leurs espérances; comme ils pressentirent, dans l'union malavisée de Napoléon avec une fille de l'Autriche, la chute de ce monarque et le retour de cette *tedesca rabbia* (rage allemande) à laquelle ils avaient échappé si récemment.

Mais si un petit nombre de gens éclairés prévoyait et déplorait les maux futurs, le grand nombre se consolait dans la jouissance d'une liberté comparative et d'un degré de prospérité bien au-dessus de celui qu'ils avaient éprouvé sous leurs maîtres autrichiens. Dans la réorganisation du gouvernement, on n'oublia rien de ce qui pouvait flatter l'amour-propre national (1) : tout fut accordé hors l'*indépendance*. On conserva tous les ministres italiens. Les institutions républicaines restèrent dans leur intégrité. L'administration des affaires était domestique, et les intérêts qui concernaient l'Europe étaient seuls référés au cabinet des Tuileries. Les arts, les sciences, les manufactures reçurent une impulsion nouvelle; et tout ce qui amène indispensablement la liberté de la presse continuait de fleurir au

---

de soldats. Cette farce, où plusieurs pleurèrent comme à une tragédie, a été jouée à Lyon. Melzi, entraîné à y jouer un rôle, fut trompé jusqu'à la fin.

(1) *Voyez Appendix*, Milan, n° 2.

moment où cette liberté était enlevée. Ce sont de telles incongruités qui ont fait que Napoléon est demeuré *un demi-grand homme*, qui le montrent s'efforçant de perfectionner son brillant despotisme par les moyens qui conduisent naturellement des peuples à la liberté. Après tout ce qu'il a fait, il reste comptable envers la postérité, pour avoir retardé la grande cause de l'émancipation humaine; et devant ce tribunal suprême, il ne pourra alléguer pour sa défense, qu'il a été entouré par tout ce que l'ancien et le nouveau système pouvaient offrir de plus pervers, par la corruption du régime légitime et la scélératesse révolutionnaire; que ses conseillers, ses soutiens étaient un Talleyrand, un Fouché. La trahison de l'un et de l'autre sont des excuses pour sa chute; mais c'est une tache pour sa gloire qu'il ait employé de tels agens, et qu'il ait été dirigé par leur influence. (1)

(1) Bonaparte, élevé en France dans le temps de la plus grande corruption politique, ne connaissait nullement la liberté civile comme principe, et bien moins encore peut-être comme sentiment : débutant sur la scène du monde dans les jours de la terreur, il confondit l'amour de la liberté avec le jacobinisme, et prit les abus de la *contre-révolution* pour *l'esprit* de la révolution elle-même. Un ami de l'auteur était présent quand

Napoléon avait marié son beau-fils Eugène Beauharnais avec une des belles et vertueuses filles de la maison de Bavière; et la cour de Milan, gaie comme elle devait l'être sous des princes jeunes et aimables, devint en même temps exemplaire par la noble modestie et les qualités domestiques de la vice-reine, et plus encore par les dames d'un mérite distingué que Napoléon avait placées près d'elle. Le sigisbéisme fut disgracié comme contre-révolutionnaire; et quoique l'ancien régime de

Talleyrand, son mauvais génie, lui persuada que les Français étaient dégoûtés de la liberté, et soupiraient après leur ancien despotisme. Quand il prit le commandement de l'armée d'Italie, il affecta un grand républicanisme, et nommait les soldats de Moreau *les messieurs*, et les siens, *les citoyens*, quoiqu'ils eussent déjà pris ces broderies et ces ornemens précurseurs de la corruption, et que ceux de Moreau fussent restés dans leur première simplicité. Le directoire offrit au général Marmont (envoyé de l'armée d'Italie pour présenter au gouvernement français vingt-deux drapeaux pris dans ce pays) une paire de pistolets tout unis : après la bataille de Hohenlinden, le *premier consul* offrit à Moreau une paire de *pistolets* enrichis de diamans. Un des moyens de corrompre les armées républicaines, a été de permettre à leurs chefs de *lever des contributions*. Bernadotte a toujours refusé d'user de cette licence; sa probité et celle de Desaix étaient passées en proverbe dans les armées.

la galanterie milanaise (1) ne put pas être renversé aussi facilement que les gouvernemens, cependant la décence devint de mode, et il parut aussi vulgaire de s'en éloigner, que de dîner *all'ambrosiana*, avec un *menu* dont les pièces principales auraient été la *minestra* et la *frittura*. Le rang ne fut plus la raison exclusive d'admission dans les salons ou les bals de la cour. Plusieurs *cittadine* belles et aimables obtinrent alors une vogue dans les cercles royaux, que les (2) *hochfürstlichen durchlauchts*, les *hautes et premières transparences* de la cour autrichienne de Milan refuseraient maintenant même à la Vénus de Médicis, si elle n'appuyait pas ses droits à la

(1) Bonaparte tâchait de mettre les bons ménages à la mode en Italie. Dans le cercle tenu à l'occasion de son couronnement, il demanda à une des dames les plus distinguées, avec sa brusquerie ordinaire, *où était son mari*. — *Au logis, sire*, répondit-elle. — *Cosa fa?* (que fait-il?) — *Fa niente* (il ne fait rien), répliqua-t-elle froidement. — *Fa niente, fa niente*, répétait Bonaparte avec dédain. *Sempre questo maladetto far niente* (toujours ce maudit *far niente*).

Il exigea que tous les billets d'invitation fussent faits au nom du mari et de la femme, chose qui ne s'était jamais vue en Italie.

(2) Titre d'honneur, en allemand, qui équivaut à peu près à *votre grâce* en Angleterre.

prééminence sur des quartiers de noblesse.

L'armée d'Italie combattait vaillamment à l'extérieur, les premières classes de la société s'amélioraient dans l'intérieur, et celle des petits propriétaires, produite par le nouvel ordre de choses, donnait à la société une modification jusqu'alors inconnue, quand la campagne de 1814 changea toutes les relations politiques de l'Europe. Le sort de l'Italie fut remarquable. Le 7 avril 1814, le prince Eugène Beauharnais, vice-roi du royaume d'Italie, connaissant l'esprit qui animait l'armée de ce pays, sembla adopter ses vues, s'en déclara le chef, et jura de partager ses destinées. Le 23 du même mois, l'armée italienne qui ne soupçonnait rien de semblable, qui n'y était nullement préparée, fut remise par Eugène au général autrichien, comte de Bellegarde : ainsi elle se trouva, comme tous le pays, trahie et non vaincue. Elle se vit abandonnée par un faible et perfide chef étranger, dont la fortune avait été l'ouvrage du génie créateur auprès duquel il avait été nourri, et qui possédait à peine une seule qualité digne de son élévation (1), hors la bravoure.

L'armée d'Italie n'existe plus, sa force est

(1) Eugène Beauharnais, après avoir rendu l'armée

réduite à quelques corps sans énergie, toujours surveillés et soupçonnés par ce gouvernement qui les a bannis dans les déserts de la Hongrie et de la Bohême, et ne leur permet de servir que loin de leur patrie, et sous des chefs allemands, et des *fugelmen* autrichiens. Mais ce grand corps d'armée que Bonaparte, pendant la guerre d'Espagne, a nommé l'élite de ses troupes, est maintenant dissous. Ceux de ses chefs populaires qui lui ont survécu, vivent dans une profonde et obscure retraite; les officiers les plus distingués sont mis sous la surveillance de la police; et même leurs

---

italienne au maréchal Bellegarde, s'enfuit précipitamment de Mantoue, et chercha un refuge à Munich. En traversant le Tyrol, il courut grand risque d'être pris par les habitans, qui étaient déterminés à venger sur lui la mort de Hoffer, et certains actes de pouvoir arbitraire qu'il avait exercé pour obliger une riche héritière d'épouser un de ses aides de camp. Le colonel autrichien qui commandait l'escorte sous la protection de laquelle il s'aventurait à traverser ce pays, ne voulut entreprendre de le sauver qu'en le déguisant sons l'uniforme d'Autriche, et en l'engageant à voyager sans s'arrêter et sans prononcer un seul mot avec les habitans. Je donne ces anecdotes telles qu'elles m'ont été contées à Milan par des gens très-dignes de foi. Mais une chose très-évidente et très-certaine, c'est qu'Eugène n'a obtenu ni l'estime ni l'affection de la nation qu'il a gouvernée.

foyers domestiques au milieu de leur capitale (occupée comme elle l'est par les forces autrichiennes), ne peuvent leur servir d'asile contre la persécution et le soupçon mal fondé. Nous avons été témoins des indignités qui ont été commises contre un des plus braves de ces *braves*, par un agent subalterne, qui, sous le prétexte le plus frivole, le dénonça au commandant militaire. On a dû aux recherches calmes et impartiales de l'officier supérieur, de ne point voir un des meilleurs militaires de l'Italie, un homme qui avait reçu des blessures à presque toutes les batailles de la campagne de Russie, tomber victime d'une accusation sans fondement, forgée par la jalousie ou la malveillance de l'accusateur.

En 1814, le royaume d'Italie, sous le titre de royaume *Veneto-Lombard*, fut placé, sans avoir mérité un tel sort, sous le gouvernement de l'empereur d'Autriche, par la Sainte-Alliance, qui, outrepassant le point où la restauration devait s'arrêter, doubla presque les possessions de l'Autriche dans la péninsule.

Montesquieu a dit, en parlant des états européens de son temps: *il est égal d'appartenir à un maître ou à un autre.* Les Milanais ne pensaient pas tout-à-fait ainsi; près de vingt ans d'expérience politique et d'études prati-

ques leur avaient donné une volonté décidée au sujet de leurs gouvernans et de leurs gouvernemens. Le despotisme de Bonaparte, la perfidie de Beauharnais, leur avaient appris combien est sage et vrai ce conseil de l'Écriture qui recommande aux hommes *de ne pas mettre leur confiance dans les princes.* Si un gouvernement caractérisé par le *grandiose* (pour nous servir d'un de leurs termes), qui s'accorde le mieux avec la tendance de leur ardente imagination; si tout ce qui était pompeux, et *en apparence* utile, avait pu captiver les Italiens, ils auraient vu tomber la puissance française avec d'assez justes regrets: mais il n'en fut pas ainsi. La France avait fait beaucoup pour eux; cependant la Sainte-Alliance *promettait* plus encore. Elle promettait la liberté à l'Europe, et des constitutions libérales à tous ses états respectifs. Outre ces gages généraux d'émancipation, les Italiens avaient des documens privés d'une nature si précise, que leur espoir était presque une certitude: ils ouvrirent leur cœur à la confiance, et ne doutèrent point de l'avenir.

Tandis que le gouvernement des Français, en Italie, développait tous les moyens de perfectionnement national, et que rien ne manquait pour compléter l'ouvrage, que la liberté,

on entendait murmurer dans tout ce beau pays une voix basse et timide comme celle de la conscience, mais douce et persuasive comme les accens des syrènes. Elle s'adressait à tous les Italiens, dans les doux chants de leur langue native, dans des inspirations telles qu'il s'en échappait de la lyre de leur barde patriote, quand il appelait le *Latin sangue gentile*, et lui disait :

Sgombra da te queste dannose some,
Non fa idolo un nome
Vano senza soggetto.

PÉTRARQUE. (1)

Cette voix leur rappelait leur ancienne valeur, leur indépendance première, et les empêchait de jouir avec sécurité des biens qu'on leur offrait. Elle venait sans cesse leur reprocher l'esclavage de leur patrie, leur patience à supporter un joug étranger; elle les excitait à se *lever en masse*, comme hommes, comme Italiens, à combattre encore pour recouvrer la gloire et la liberté de leurs ancêtres; elle leur promettait tous les secours d'hommes et d'argent qui pouvaient leur être nécessaires; enfin elle leur présentait le plan d'une *constitution* basée sur *l'immuable nature des choses.* (2)

(1) « Noble sang des Latins, délivre-toi des fardeaux qui t'accablent, et n'adore plus un vain nom. »

(2) « Ora volete vuoi di nuovo divenire italiani, etc. »

On demandera sans doute quel était l'agitateur illégitime qui instiguait ainsi des sujets à la révolte, qui les engageait à se *lever en masse* contre des maîtres si confians, qui se servait de ce jargon révolutionnaire de liberté, de droits d'émancipation, d'indépendance, pour troubler la paix d'un peuple dont le bien-être allait en croissant? Ce n'était rien moins que l'ancien, le féodal, le stationnaire, l'obscurant *despote* du Milanais, l'empereur d'Autriche! C'était *lui* dont l'esprit empruntait le masque de la liberté, parcourait cette contrée et choisissait pour prononcer les oracles qu'il dictait, l'organe du seul de sa famille dont la réputation le rendît propre à cette tâche insidieuse, le seul qui eût montré assez de talens pour éveiller la jalousie *musulmane* de son frère.

En 1809, S. A. I. l'archiduc Jean, agissant au nom de l'empereur, qui avait déjà tenté en vain de semer des germes de contre-révolution par des émissaires secrets, publia un manifeste qui invitait le peuple d'Italie à secouer

—« Costituzione fondata sopra la natura delle cose, etc. »
— « Invito dell' archiduca Giovanni d'Austria al popol d'Italia, 1809. (Adresse de l'archiduc Jean d'Autriche au peuple d'Italie.)

le joug français, et à se joindre aux pieuses entreprises (1) de l'empereur, pour recouvrer leurs libertés; il disait *que ses promesses étaient immuables, sacrées, pures comme celles du ciel,* dont les inspirations le faisaient agir (2). Il jurait l'oubli du passé, et engageait sa parole de prince que le seul objet de cette *vertueuse entreprise* était le rétablissement de leur indépendance. Des principes ainsi enseignés ne pouvaient manquer de se graver profondément; car sortis des lèvres du patriotisme royal ils avaient bien plus de force, et les Milanais auraient probablement cédé à la voix de l'enchanteur impérial, si le charme plus puissant de la prospérité nationale ne leur avait pas enseigné à supporter plutôt les maux qu'ils avaient, que d'aller au-devant de ceux qu'ils ne connaissaient pas, et qui pouvaient résulter des mesures douteuses où l'on cherchait à les engager. Mais tandis qu'ils étaient encore dans l'indécision, une autre impulsion leur

(1) Même manifeste de l'archiduc Jean.

(2) « La parola di questo principe è sacra ed immuta- « bile comme ella e pura : egli è il cielo chi parla per « bocca di lui. Noi non venghiamo per investigare ne « per punirvi; noi venghiamo per rendervi liberi. » (*Ibid.*)

fut donnée par le manifeste de l'empereur d'Autriche, publié par le général Nugent, où il s'adressait au peuple italien sous le titre touchant de peuple *del regno d'Italia independente* (1). L'Italie saisit avidemment le son flatteur, et il parut comme la voix divine dans le désert, quand l'Angleterre en devint l'écho (2), quand la fleur de ses braves et nobles

(1) Le comte Nugent leur disait dans son manifeste : « Avrete tutti a divenire una nazione independente. »

(2) Dans les manifestes de lord William Bentink à Gênes et à Leghorn, en 1814, il dit : « Italiani! le mi-« lizie della Grande-Britannia sono sbarcate nei vostri « liti : ella vi da la mano per trarvi del giogo del Bona-« parte.... Facciamo si che l'Italia divenga cio che ella « fu nei tempi migliori. »

« Italiens, les troupes de la Grande-Bretagne ont débarqué sur vos rives : elles vous tendent la main pour vous tirer du joug de fer de Bonaparte. — Rendons l'Italie ce qu'elle a été dans ses meilleurs temps. »

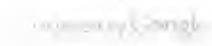
Tandis que sa seigneurie, *italienne par choix*, persuadait ainsi les peuples de secouer le joug intolérable de la France, M. Canning assurait John Bull, dans la chambre des communes, « qu'il n'existait aucun peuple aussi passif, aussi enclin à se soumettre à tous ses oppresseurs. » Pauvre John Bull! trompé chez toi, trompeur chez l'étranger; et, soit trompeur, soit trompé, achetant de tes trésors et de ton sang le blé et la haine des nations qui auraient pu te prendre pour modèle, et fonder leur espoir sur ta générosité !

enfans le répétèrent avec des lèvres que le mensonge n'avait pas encore souillées.

Quand les armes de l'Angleterre plantaient l'étendard de la liberté sur ses rivages, quand l'influence de l'Angleterre affranchissait sa presse, quand l'Angleterre signait son contrat d'émancipation, l'Italie, malgré les souvenirs de la tyrannie autrichienne, a cru, s'est confiée, et elle a été trahie.

Quand les rois tinrent conseil à Paris pour se partager les dépouilles, et fixer le degré précis de civilisation auquel il pouvait être permis à l'Europe d'aspirer, les nations, ne soupçonnant pas encore le sort qui les attendait, envoyèrent leurs représentans pour réclamer les libertés qui leur avaient été promises. Ce fut alors que l'Italie, cette reine détrônée, vint pensive et majestueuse, se présenter à la barre du tribunal royal, et produisit les manifestes des princes impériaux qui s'étaient déclarés ses champions, imprimés en lettres d'or (1), et baignés des larmes de la reconnaissance; mais les signatures ne furent là reconnues de personne. Elle se tourna du

(1) Outre les proclamations de Leghorn, des drapeaux furent distribués, sur lesquels on lisait en lettres dorées: INDEPENDENZA. *Mais tout ce qui reluit n'est pas or.*



côté de ce chef des patriotes de Gênes, en lui montrant les étendards qu'il avait lui-même plantés sur les hauteurs de la Bocchetta : il s'excusa sur des ordres mal entendus; et comme dupe ou comme fripon, il se compromit d'une manière irrémissible aux yeux de la postérité. Elle porta ses regards supplians sur le représentant du cabinet anglais qui, *pâle, doux et pénétrant*, souriait bénignement à sa profonde douleur, et qui répondit froidement à sa demande d'une constitution telle que celle dont l'Angleterre jouissait *autrefois* (1) : que la constitution n'était pas la meilleure chose entre toutes celles dont l'Angleterre pouvait se vanter. Réduite à la dernière extrémité, elle s'adressa enfin au trône impérial, et tâcha d'obtenir ses droits de celui

(1) Quand le comte Gonfaloniere, l'un des députés de Milan, à la question de lord Castelreagh, qui lui demandait « ce qu'ils voulaient », répondit : « Une constitution comme celle de l'Angleterre », on nous a assuré que ce ministre répliqua d'un air très-significatif : *Ce n'est pas ce que nous avons de mieux*. Si aucun homme en Angleterre pouvait être justifié d'avoir proféré ce sarcasme blasphématoire, ce serait ce ministre qui, après avoir détruit les libertés de son *propre* pays, a travaillé si assidument à l'anéantissement de celles de la nation par laquelle il a été adopté.

qui avait si récemment demandé leur coopération au nom de la *ligue de Lombardie;* mais César les écouta avec étonnement, et allongeant la plus longue face de l'Europe, fit craquer ses doigts (c'est le *tic* impérial), et la renvoya en prononçant les mots *conquête* et *sujétion* (1). Le royal congrès fut dissous, et

(1) La réponse de l'empereur, telle qu'elle nous a été répétée par plusieurs députés, était littéralement comme il suit: « Loro signorie sanno, che avendo le mie vitto- « riosi armi conquistata l'Italia, non vi può esser ques- « tione veruna di *costituzione* ne di *independenza.* »

« Vous savez, messieurs, que mes armes victorieuses ayant conquis l'Italie, il ne peut être question ni de constitution, ni d'indépendance. »

Cependant, rappelant toujours les invitations de sa majesté, et les promesses qu'elle avait faites d'une constitution, les députés ne se laissèrent pas congédier si facilement, et ils redoublèrent leurs instances à la visite que l'empereur fit à Milan. Sa réponse fut encore plus plaisante que celle qu'il avait faite à Paris, et je la donne comme elle m'a été répétée par le seigneur à qui elle a été adressée. « Signori, non voglio dare una costituzione « perchè una costituzione è un ostacolo al bene che in- « tendo di fare. La costituzione distrugge la confidenza « tra il sovrano ed il popolo. Il bene che e da fare voglio « farlo di mio propio *moto:* non mi parlate dunque di « costituzione non ne voglio sentire. »

« Messieurs, je ne veux point donner une constitution, parce qu'une constitution serait un obstacle au bien que

chaque potentat, ayant ajouté à ses anciens états tout ce que la cupidité avait pu obtenir de la jalousie, retourna régir ses possessions héréditaires, et s'occuper à retarder les progrès de la civilisation et des lumières, à faire rétrograder le genre humain; en un mot, *à ramener l'âge de plomb de Saturne* (1). Ainsi l'Italie retourna encore une fois à cette situation où la force et la fraude l'avaient réduite dans le seizième siècle, trahie sans espérance :

> Col crin sparso incolto
> .... e negli occhi
> Quasi orror di servitù vicina.
>
> MANFREDI. (2)

Et maintenant S. M. de Hapsbourg a repris sa place sur le siége vermoulu de Teodelinde à Monza : les uniformes blancs et les moustaches jaunes de l'Autriche remplissent les cours du palais royal de Milan. Les décorations et

je veux faire; une constitution détruit la confiance entre le souverain et le peuple. Le bien qui doit être fait, je veux le faire de mon propre mouvement. Ne me parlez donc plus de constitution; je ne veux rien entendre là-dessus. »

(1) To hatch a new Saturnian age of lead.

(2) « Les cheveux épars, en désordre, portant sur son visage l'horreur d'une servitude prochaine. »



les machines qui ont servi à jouer la dernière farce politique ont été recueillies et jetées dans les magasins du conseil aulique; et les drapeaux indépendans de lord Bentink, les manifestes libéraux de don Juan d'Autriche, les proclamations du comte Nugent, et les fragmens déchirés de la nouvelle constitution anglo-sicilienne ont été mis en réserve pour d'autres mélodrames qui pourraient être exécutés à l'avenir, sur quelque demande particulière, et au bénéfice des souverains légitimes. Un vice-roi impérial fut envoyé dans la capitale de Lombardie, avec l'ordre exprès de rétablir l'étiquette espagnole de cette cour où, quand les reines tombent dans le feu, les courtisans par respect n'osent les en retirer (1). Le génie fut mis au ban de l'empire; l'esprit assujetti au tribunal secret de la police (2);

(1) Depuis le mariage de l'archiduc Regnier, l'ancienne étiquette espagnole a été rétablie avec plus de rigueur que jamais, au moment où elle est entièrement bannie de la cour d'Espagne.

(2) Un bel esprit piémontais ayant dit dans le *Conciliateur*, que rétablir l'ancien ordre de choses, c'était danser le menuet lorrain comme on le dansait autrefois à Milan, on s'offensa de la mention irrévérente qu'il avait faite d'une danse légitime, et on donna l'ordre d'arrêter l'écrivain s'il avait l'impudence de passer les frontières du Piémont.

la science dans le nouveau vocabulaire de la royauté fut nommée hérésie et irréligion (1); et la poésie qui n'était pas strictement classique fut déclarée révolutionnaire et subversive de l'ordre social. Un decret autorisa les douaniers des pensées à saisir Voltaire (2) sur les frontières, à arrèter Gibbon sur le Simplon. Il ne

(1) Quand l'empereur reçut l'institut de Milan, pour montrer combien il faisait peu de cas du progrès des sciences, il leur dit : « Signori, non domando loro scienza, « non domando che religione e moralità ». (Messieurs, je ne vous demande pas de la science, je ne vous demande que de la religion et de la morale.) Quand l'ex-ministre demanda à S. M. si elle était contente de l'instruction publique, l'empereur répondit : « Si, si, ma « troppo lusso, troppo magnificenza. A me basta che i « miei suggetti sappianno legere e scrivere ». (Oui, oui, mais il y a trop de luxe, trop de magnificence. Il me suffit que mes sujets sachent lire et écrire.) Enfin, quand l'astronome Oriani lui fut présenté, il fit une pirouette, et quitta, sans lui adresser un seul mot, l'homme pour la conversation duquel Bonaparte a souvent laissé des princes se morfondre dans son antichambre.

(2) Un gentilhomme milanais, qui avait acheté à Paris une édition de Voltaire et une de Rousseau, et qui désirait les importer, en demanda la permission à la librairie du gouvernement : il fut renvoyé par elle au grand-duc, et le grand-duc en référa au conseil aulique à Vienne. Quand nous avons quitté Milan, ces livres étaient encore dans les mains des officiers des douanes.

fut pas permis à l'Arioste *lui-même* de chanter, sans être censuré (1)

Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori.

Le détail des souffrances que les Milanais endurent sous le régime actuel, remplirait un gros volume. On peut cependant se faire une idée de la situation de cette belle contrée d'après quelques traits pris au hasard, dans un manuscrit confié à l'auteur, en réponse à ses demandes sur cet objet. Pour sentir toute la force de ces exemples, il faut se rappeler la grande différence de caractère, et d'habitude de pensées et d'action qui existe entre le maître autrichien et les esclaves milanais; et le choc continuel d'opinions, de sentimens et de préjugés auquel les derniers sont perpétuellement exposés dans toutes les circonstances où les deux nations se trouvent en contact. Si l'on voulait rassembler en une seule phrase l'expression de tout ce que le cœur humain

(1) Quand on présenta l'exemplaire autographe de l'Arioste à l'empereur, dans sa visite à Ferrare, il rendit le manuscrit sans daigner le regarder, en disant : « Non « ho mai letto, e non voglio vedere quel poema cosi « osceno ». (Je n'ai jamais lu et je ne veux point voir un poëme aussi indécent.) Ces anecdotes sont données telles qu'on les répète dans les cercles de Lombardie, où elles sont généralement regardées comme vraies.



peut concevoir de haine et de mépris, on pourrait le faire en citant celle qui prouve si bien les sentimens des véritables Italiens pour leurs maîtres allemands. (1)

Le gouvernement de Vienne se réserve exclusivement le droit d'imposer les taxes, et il est expressément défendu aux administrateurs subalternes de Lombardie, de protester ou de porter plainte contre aucun de ces actes. Ainsi le conseil aulique a la disposition souveraine des propriétés des citoyens italiens. Toutes les opérations de finance émanent de Vienne, et l'on n'a pas le plus léger égard aux représentations de la nation.

La liberté personnelle est également entre les mêmes mains, et sans la moindre restriction. Les autorités subalternes à Milan, Côme, Brescia, Venise, et autres lieux, ont fait des arrestations arbitraires sans qu'il ait été laissé aucun recours aux innocentes victimes de leurs soupçons mal fondés. Les tribunaux lombards et vénitiens sont principalement composés de juges allemands, *regorgent de juges allemands*, qui sont pour la

(1) *Testa tedesca* (tête allemande), est la phrase appliquée familièrement, à Milan, à ceux qui se font remarquer par la stupidité ou la lenteur.



plupart ignorans de la législation, des mœurs et des usages du pays. Tous les présidens sont étrangers. Sous les Français, au contraire, il n'y avait pas un seul étranger dans cette branche de l'administration; mais depuis 1814 il est devenu nécessaire, pour les Milanais, d'apprendre l'allemand, afin de pouvoir communiquer avec leurs juges!

L'office du vice-roi se borne presque à transmettre les ordres aux autorités inférieures, et les pétitions à Vienne. Il n'oserait se plaindre d'aucune disposition qui aurait passé par un conseil aulique (1). Le vice-roi actuel

(1) Pendant que nous étions en Italie, le chef de police, comte Rapp, dont la santé déclinait, sollicita de la cour de Vienne la permission d'aller prendre des bains dans le voisinage de Milan. La permission arriva deux mois après sa mort. L'insignifiance du vice-roi est telle, qu'il n'ose décider de la moindre bagatelle sans consulter la cour de Vienne. Il écrivit une fois pour obtenir qu'il fût permis aux Milanais de se masquer en carnaval, et la réponse arriva du conseil aulique la première semaine du carême. Une autre fois, il écrivit pour avoir la permission de remplir d'eau l'Arena, afin de former pendant les gelées, une nappe de glace, et donner aux jeunes gens le plaisir de patiner. Comme il n'y avait rien de *suspect* dans cette proposition, elle fut promptement accordée, et on l'expédia en toute hâte à Milan, où elle arriva.... dans le commencement de juillet. Tous les papiers rela-

est un homme remarquablement timide et réservé; sa réponse habituelle à toutes les représentations, est *lo diro al mio padrone* (1) (je le dirai à mon maître).

Il existe à Milan une cour de conseillers d'état dirigée par un président, et dans les provinces il y a des délégués, tous nommés à Vienne, et nécessairement allemands. Ce fantôme de gouvernement n'a aucune voix délibérative, et ses facultés se bornent à nuire, en retardant l'expédition des rapports au conseil aulique, et les communications qui émanent de ce corps. Le président pour l'année 1819, soit pour son amusement, soit par pure malice, retint plusieurs mois des papiers qui décidaient de certaines affaires qui affectaient essentiellement la fortune de plusieurs particuliers.

---

tifs aux affaires administratives, quelque peu importantes qu'elles soient, sont envoyés à Vienne et renvoyés tôt ou tard en Italie. Les portiers des administrations de Vienne sont très-pauvres, et le papier y est fort cher : ils prennent ordinairement les demi-feuilles blanches, et l'autre moitié, restant détachée, est bien plus exposée à se perdre; quelquefois ils prennent même des pages écrites d'un côté. Après des plaintes réitérées à ce sujet, le vice-roi fut à la fin stimulé à promettre *qu'il en écrirait à Vienne.*

(1) Son frère l'empereur.

Le corps politique établi dans les diverses provinces sous le nom de congrès provincial, est composé des notables du pays, chacun desquels a été choisi par le gouvernement sur une liste de trois candidats, élus par les propriétaires fonciers. Leur charge est d'inspecter les établissemens publics, de distribuer les logemens militaires, de veiller à l'entretien des grandes routes, à la conservation des propriétés commerciales, etc. Les projets qui émanent de ce corps sont présentés au vice-roi par le délégué de la province, à qui il est strictement enjoint d'éviter toute plainte sur les impôts décrétés à Vienne. Ce congrès propose les sommes qui doivent être allouées pour les travaux publics, et les impositions indirectes qui doivent les fournir.

Les podestats ou maires sont également choisis par le gouvernement sur trois candidats élus par les notables. Ils sont chargés des détails de voirie, de régler le prix des denrées, et d'inspecter les établissemens particuliers de leur commune.

L'archevêque de Milan est allemand, comme la plupart des évêques dont les siéges ont été vacans depuis le *nouvel ancien* régime. Les forces militaires se composent de même de soldats tirés des régions les plus barbares des

domaines autrichiens; tandis que les régimens des naturels sont envoyés souffrir en Hongrie, passer leur mauvaise humeur sur les citoyens de ces états, les opprimer et les subjuguer en retour des mêmes bons offices remplis par les soldats allemands en Italie. Ainsi, le vice-roi, l'archevêque, et plusieurs des premiers dignitaires ecclésiastiques, le directeur-général de la police, le président et la plupart des membres du conseil d'état, le directeur-général des finances, les présidens, et presque tous les juges des tribunaux, une infinité d'*employés* subalternes, et toute l'armée sont étrangers, parlant une autre langue, et mus par des sentimens et des principes différens de ceux des infortunés citoyens avec lesquels ils ont bien peu de communications sociales, bienveillantes, et pour lesquels ils n'éprouvent aucune sympahtie.

La seule politique observée par les Autrichiens, en effectuant ce changement, a été d'en adoucir la dureté, en mettant dans les places des hommes dont les mœurs douces et le caractère conciliant donnaient l'apparence de la modération à des mesures essentiellement despotiques. Dans cette vue, le comte Saurau (1) a été fait gouverneur de Milan, comme

(1) A la restauration, deux ou trois capucins tentèrent

la *soave licor per gli orli del vaso.* Le comte Bubna, commandant militaire, le comte Rapp, *chef de police* (1). Le premier était un homme plein de sagacité; le second, un aimable homme du monde; et le troisième, une apoplexie am-

---

leur fortune à Milan, et furent suivis dans les rues (où l'on n'avait pas vu de moines depuis nombre d'années) par tous les petits garçons, qui les prenaient pour des joueurs de tours. Le gouverneur *Saurau* s'en fit amener un, lui ordonna de se raser, de se nettoyer, et de prendre les habits *d'un chrétien,* ou de quitter le pays, sous peine d'être mis en prison.

Un prêtre milanais trouva un homme possédé du diable (qui, comme un ancien *légitime,* ne s'était pas montré en Italie depuis la révolution), et il le déposséda devant toute une congrégation. Le gouverneur envoya chercher le prêtre, et lui dit : « Mon père, tant que je serai *gouverneur de Milan,* je ne souffrirai pas qu'un seul diable ose se déchaîner sur cette commune. » Un estropié, protégé par quelques dames pieuses, quitta tout à coup ses béquilles devant la châsse de sainte Catherine, et courut autour de l'église, tandis que le prêtre officiant criait : *Miracolo! miracolo!* Le prêtre fut puni, l'imposture découverte, et depuis ce moment, le gouverneur fit *défense à Dieu de faire miracle en ces lieux.* En un mot, le conseil aulique vit bientôt qu'il n'avait pas trouvé son homme. Saurau fut rappelé, et on le remplaça par un gouverneur moins consciencieux sur les miracles.

(1) Une dame milanaise de notre connaissance fut dé-

bulante. Ils étaient tous propres à détourner les soupçons; et ces ministres paraissaient dans leur caractère personnel tellement opposés aux odieuses mesures qu'ils étaient appelés à exécuter, qu'ils devinrent plutôt des objets de pitié que de défiance. La finesse de la politique adoptée, était journellement prouvée par la liberté avec laquelle les Milanais donnaient carrière à leurs mécontentemens, en présence de ceux de qui il semblait qu'ils avaient intérêt de les cacher. Le despotisme émoussé ainsi par le caractère particulier des agens du conseil aulique, produisit pour un instant une soumission passive; mais les actes d'une tyrannie, d'une injustice toujours croissantes dissipèrent bientôt ce rêve de sécurité : avant que l'auteur eût quitté la Lombardie, l'esprit public était dans un état de fermentation fébrile qui ne demandait que la *vertueuse entreprise* de l'empereur d'Autriche contre Naples, pour

---

noncée par un agent de police comme ayant un portrait de Bonaparte exposé dans sa maison. Le comte Rapp, qui était son ami, vint la voir en particulier pour l'avertir que si elle ne cachait pas ce portrait, il serait saisi. Il l'avait lui-même acheté dans une boutique, et lui en avait fait présent : quoique ce comte parût toujours *endormi profondément* dans sa voiture, la police de Milan était aussi *éveillée* qu'aucune autre police de l'Europe.

être portée jusqu'au désespoir. Mais l'Italie n'est presque plus qu'une grande prison, gardée à toutes ses barrières par des armées autrichiennes, conduites par des chefs autrichiens. L'empereur est souverain de ce vaste et riche territoire, récemment appelé le *royaume d'Italie*. La reine de Sardaigne est une de ses proches parentes; la duchesse de Parme et de Plaisance, est sa fille; le duc de Modène son cousin, le grand-duc de Toscane son frère; la duchesse de Carrare (cette Béatrix si souvent mentionnée) est sa tante; le roi de Naples son oncle et son beau-père; et le premier ministre de Rome est *son ami*. Ses garnisons ont pénétré jusqu'à Ferrare, et ses espions sont partout. Cependant, si tous ces appuis et agens ou quelques-uns d'eux venaient à lui manquer, il aurait la Sainte-Alliance pour le soutenir et l'aider, et une flotte anglaise, dans ce même port où pour obtenir les sourires d'une courtisane, et plaire à une reine (tante de l'empereur d'Autriche), un héros anglais violant un traité solennel et tous principes de justice et d'humanité, ordonna qu'un amiral patriote fût pendu au grand mât de son navire. C'est donc en vain que l'Italie éprouve assez d'outrages pour exciter son indignation, qu'elle a assez d'énergie pour en désirer la vengeance,

assez de lumières pour en connaître les moyens, et la volonté ferme de les employer. Enfermée dans ses parcs militaires, enchaînée, liée au poteau, rien ne peut la sauver qu'une de ces impulsions miraculeuses qui mettent l'expérience historique en défaut et déjouent toutes les doctrines de calcul; mais cette impulsion peut être donnée, et soit qu'elle vienne d'une résistance heureuse des Napolitains, ou de l'indignation qui s'allumera nécessairement en Europe par les fausses mesures des gouvernemens qui ont succédé au despotisme de Bonaparte, elle ne peut être très-éloignée. Contre les libertés de l'Italie, sont les souverains de l'Europe, leurs armées, et leurs trésors; mais on ne peut plus se fier entièrement aux armées, et les trésors, grâce à la profusion imprévoyante des trésoriers modernes, sont presque épuisés. En leur faveur sont les lumières croissantes du siècle, la sympathie de la population entière du monde civilisé, et toute la force qui appartient par l'éternelle nature des choses à la justice et au bon droit.

CHAPITRE VIII.

LOMBARDIE.

Société et mœurs. — Avant la révolution. — Pendant l'occupation des Français. — Depuis la révolution. — Indépendance italienne. — Cittadini. — Casino nobile. — Corso. — Dialecte milanais. — Dames de Milan.

La société de Milan, avant la révolution française, était bornée aux palais royaux (où les archiducs déployaient un *luxe bourgeois*, plutôt qu'une magnificence de princes), et aux *salons* d'une ou deux dames du plus haut rang. La grande rupture d'intérêts, d'habitudes, d'opinions, qui fut la conséquence de cet événement, détacha tous les liens des anciens usages. Les divisions de principes produisirent des séparations dans les familles; ou si l'on continuait d'habiter sous le même toit, les cercles comme les idées politiques étaient différens, et devinrent plus circonscrits, à mesure qu'on y chercha des convenances jusqu'alors inconnues. Les assemblées furent remplacées par de petites coteries de

personnes que la ressemblance d'opinion unissait en dépit de la disparité de naissance.

Quelle que fût la société qui resta alors, elle ne fut plus bornée à l'aristocratie. La vente des biens nationaux et l'activité que le mouvement civil et militaire de la révolution avait donnée au commerce et aux manufactures, contribuait à élever les classes moyennes. L'on voyait au cours des équipages qui n'étaient pas ornés d'*armoiries*, mais qui éclipsaient, par leur élégance et leur richesse, ceux de la fière et *immuable* aristocratie, qui, peu propres à soutenir le parallèle avec leurs nouveaux et brillans rivaux, se retirèrent presque tous du champ de bataille.

Le nouveau système d'éducation pour les deux sexes, et les nouvelles doctrines répandues dans une si grande partie de la société multiplièrent encore ces premières sources de divisions. Anciennement les jeunes filles, en sortant des mains de nourrices mercenaires, étaient enfermées dans des couvens où la somme totale des connaissances qui leur étaient enseignées consistait à savoir leur catéchisme, et à représenter Adam et Ève en broderie; heureuses si plus d'une dans chaque famille revoyaient le monde dans lequel une alliance convenable, arrangée par des parens

intéressés, pouvait seule les faire rentrer. Les fils étaient mis, dès leur enfance, sous la direction du chapelain de la maison, dans un collége de moines où l'on éteignait leur esprit par la bigoterie, comme l'on défigurait leur personne par l'habit monacal; où la pédanterie et les prêtres,

Placed at the door of learning, youth to guide,
Have never sufferd it to stand too wide. (1)
Pope.

La plupart des cadets restaient pour remplir les rangs de l'*Église militante;* le reste sortait du cloître pour végéter dans la paresse et dans la dépendance du premier né, ou pour se procurer une existence encore plus dégradante comme *cavaliere servente* de quelque dame riche que le déclin de ses charmes forçait à se contenter des attentions du noble et dénué cadet de famille.

L'abolition de toutes les institutions monastiques, la réforme des universités, l'établissement des écoles pour les filles, la conscription et les grandes convulsions politiques des derniers vingt-cinq ans ont donné à la géné-

(1) « Placés à la porte de la science pour y introduire la jeunesse, avaient soin qu'on n'y pût jamais entrer en foule. »

ration naissante un nouveau caractère, et tiré entre les pères et les enfans une ligne de démarcation qu'il est impossible d'effacer.

Dans les vastes appartemens de la noble *Casa* milanaise, avec ses plafonds de stuc et ses murs peints à fresque, une anti-chambre en désordre conduit aux pièces imposantes et dégarnies, occupées par les chefs de quelque illustre et ancienne famille, dont le nom, dégradé par les titres reçus sous les vice rois espagnols ou les gouverneurs autrichiens, a probablement brillé autrefois sans titre dans les pages de l'histoire de la république. Là, le cercle de cérémonie est composé d'un petit nombre de *douairières* des deux sexes qui viennent faire la partie de *tarocco*, discuter les mérites des dames des *Biscotini* (1), et parler des beaux jours de la *Béatrice*. Quelquefois un noble autrichien occupant une charge impor-

(1) La plupart des nobles âgés de l'un et l'autre sexe appartiennent à des confréries religieuses : celle des *dames de' Biscotini* est une des plus en vogue. C'est une société de femmes qui fondent l'espérance de sauver les âmes sur de petites douceurs propres à flatter le corps, et parcourent les maisons des pauvres avec des paniers de biscuits et de gâteaux, que leurs pénitens avalent volontiers avec leurs doctrines. Le *padre da Vecchi*, barnabite, était le *plaisant* de cette coterie.

tante, ou un ex-militaire, qui a été le *joli garçon* de la garnison dans le temps où le prince Belgioso était l'arbitre de la mode, se joint à la société. Les *habitués* de la maison sont ordinairement l'ancien *cavaliere servente*, le chapelain (qui peigne le petit chien (1), et accompagne la comtesse à la messe et à vêpres), et quelque prédicateur de l'ordre des *Oblati* ou un ex-prieur de l'ordre de saint Pierre, martyr, qui se rétablit maintenant : l'un et l'autre de ces derniers, sûrs de trouver tous les

(1) Tels sont les devoirs attribués au directeur domestique dans *le Chapelain*, pièce satirique d'une gaîté piquante, écrite en dialecte milanais, et qui était fort à la mode lors de notre séjour à Milan : c'est une annonce poétique pour un de ces *animaux*; et l'on y décrit, avec la plus plaisante ironie, les qualités ordinairement exigées de ce vrai souffre-douleurs dans une noble famille. Les Milanais assurent que les poésies légères écrites dans leur dialecte ont un charme indéfinissable, tout-à-fait impossible à traduire. *Le Fuggitivo*, par le signor Grasso, est cité comme plein de mérite poétique; et certains petits poëmes se composent tous les jours dans ce dialecte, qu'il serait difficile d'oser imprimer, ni même faire circuler. Un jeune homme fut arrêté, pendant que nous étions à Milan, pour avoir fait courir un sonnet : on le mit en liberté après quelques semaines de prison; mais il n'avait pas été prouvé qu'il fût coupable du fait, le *soupçon* avait suffi.

jours leurs couverts à la table des maîtres du logis, pour prix de leurs imprécations contre le sacrilége, l'impiété, la déloyauté d'un siècle où les priviléges ont été abrogés, et les moines défroqués; où les chapelains domestiques et les cavaliers servans ne dominent plus exclusivement dans chaque ménage.

La journée de ces véritables *vieilleries*, restes d'un système usé, commence par la visite *en forme* du *signore Sposo* à la *signora Sposa*, pendant qu'elle prend son chocolat à sa toilette: leurs enfans mariés ou d'âge à l'être, ont alors la permission de baiser les mains de leur mère; et ils se retirent après avoir accompli cette cérémonie (1). Les dévotions viennent

(1) L'ancienne *noblesse* est obligée par la loi que les Français ont établie, et qui n'est pas encore abrogée, de faire une égale distribution de biens entre les enfans. Cependant leur malveillance contre ceux de leurs fils qu'ils soupçonnent ou savent être opposés au gouvernement actuel, les induit souvent à éluder la loi en laissant des sommes considérables aux directeurs de leurs consciences pour dire ou pour avoir dit certain nombre de *messes* ponr le repos de leurs âmes. Un de nos amis fut rayé du testament d'une riche parente, pour avoir fait un voyage en Angleterre; parce qu'un des signes qui annoncent le plus décidément des principes révolutionnaires, c'est la passion de voyager et de s'instruire.

ensuite, et la noble *dévote* passe le reste de sa matinée à l'église ou dans les devoirs de quelque confrérie. Le dîner, servi de bonne heure, est suivi d'une promenade en voiture, vraie marche funèbre, dirigée vers une des portes les moins fréquentées; une visite d'étiquette remplit la première partie de la soirée, qui s'achève par les cartes et les prières, et la journée est finie.

Cependant, il est probable que dans un autre appartement du même palais, le jeune et actif héritier et sa famille commencent leur journée comme les personnes les plus distinguées en Angleterre. Le mari, dans sa bibliothéque ou dans son cabinet, s'occupe à répondre aux lettres des manufacturiers anglais, des instituteurs des écoles de Lancaster, ou des mécaniciens célèbres qui doivent lui envoyer un bateau à vapeur ou un appareil de gaz.

De là il va visiter ses chevaux (souvent amenés d'Angleterre), et il fait une promenade en boguey ou à cheval, en prenant grand soin de ne pas manquer l'heure du dîner de l'autre côté de la maison; à moins qu'il ne soit engagé au dîner de cinq heures d'un ami qui vit hors de la contrainte de la servitude paternelle et des habitudes antiques. La dame, après avoir fait ses dévotions à l'église la plus voisine, cul-

tive dans son boudoir français les talens qu'elle a commencé à acquérir dans le *pensionnat* de madame de Lor; elle reçoit des amis, ou va visiter dans leur hôtel des voyageurs étrangers qui lui ont été recommandés. Après dîner, la *prima sera* (1) est employée à faire quelques visites de famille obligées; alors arrive l'heure du *corso*, ensuite celle de la loge à l'Opéra, le véritable siége de son empire, le trône où elle exerce son pouvoir.

Dans cette disposition du temps, il ne reste pas une heure pour le *rout* du soir de Londres, ou pour la *réunion bien plus agréable* de Paris : l'une et l'autre sont inconnues à Milan. Les Milanais craindraient que leurs maisons, une fois

(1) Le temps regardé comme le plus convenable pour faire ou rendre les visites est entre le dîner et l'opéra. La voiture des visiteurs arrivée au pied de l'escalier qui donne toujours sur la cour, le portier, à qui l'on demande simplement *la signora marchese, ou comtessa*, répond : *In casa* (à la maison), ou littéralement, *en maison*. A la porte de l'antichambre, un des *camerieri* vient au-devant des étrangers, et les conduit à travers une longue suite de pièces (dont chacune est obscurément éclairée par une seule lampe), jusqu'à celle où se tient la maîtresse de la maison ; et celle-ci est en général élégante et bien éclairée. La visite est nécessairement très-courte : un domestique portant de grands flambeaux reconduit les visiteurs jusqu'à leur voiture.

ouvertes à une société assez étendue pour former de nombreuses assemblées, ne fussent exposées à cet espionnage terrible qui était déjà effrayant sous les bonapartistes, mais qui est devenu maintenant la bête noire de la Lombardie. De plus, ces habitudes ne cadreraient point avec la sévère parcimonie pour laquelle les Milanais ont toujours été cités, et qui domine toujours chez les nobles les plus âgés; et comme les plus jeunes ne se rassemblent que pour *fare all' amore* ou parler politique, le *crocchio ristretto* des loges et le *Café*, suffisent pour remplir ces deux objets. (1)

---

(1) Après l'opéra, les dames retournent chez elles, et les hommes se rendent au café, où ils forment des groupes pour jouer ou causer. Il existe une maison de ce genre qui reste ouverte toute la nuit, et qui n'a pas été fermée depuis vingt ans. Les Autrichiens ont leurs cafés séparés; et quand ils s'avisent de fréquenter les autres, il est rare qu'il n'arrive pas quelque dispute entr'eux et les officiers licenciés de l'armée italienne. Des duels suivent fréquemment ces querelles, et les Autrichiens sont prompts à faire les provocations qui rendent de tels événemens inévitables. J'ai été moi-même témoin d'une provocation semblable. Un très-jeune noble milanais s'était posé une paire de *moustaches*, avec lesquelles il se pavanait très-innocemment au *Corso*, quand un Autrichien l'attaqua, et en lui déclarant qu'il n'avait pas le droit de porter une distinction pareille, le saisit par

En remarquant les distinctions qui séparent la noblesse, autant par les différences d'opinion que par celles d'âge, il serait injuste de ne point parler d'une grande qualité devenue commune à tous les âges et à toutes les classes; c'est *l'indépendance* politique. Les branches les plus âgées de l'aristocratie, qui s'opposèrent à la révolution par attachement à la royauté légitime, ne se tinrent pas à l'écart seulement sous les divers gouvernemens républicains qui avaient nivelé leur rang et amoindri leur for-

le fatal ornement. Le jeune homme, dont l'extrême timidité était notoire, courut se plaindre de cette insulte à l'archiduc, qui venait de descendre de voiture, et se promenait avec sa suite : l'archiduc parut aussi effrayé que le jeune homme, regagna sa voiture, et quitta la promenade à l'instant. Le comte Bubna, obligé par le rang et la parenté de la partie offensée de prendre connaissance de l'affaire, mit l'officier aux arrêts dans l'hôtel même du gouvernement, où il reçut les visites de tout le parti autrichien. Quand il en sortit, il attaqua encore les moustaches; et un cousin du jeune homme qu'il avait insulté le défia : quand ils furent en présence, l'Autrichien demanda à se battre au sabre, arme à laquelle son adversaire n'était pas accoutumé. La conséquence doit être prévue; il le blessa gravement au premier coup, et continua de couper et de hacher ce malheureux, qui eut grand' peine à sauver sa vie, et qui restera estropié pour le reste de ses jours.

tune ; ils restèrent également étrangers à la brillante cour du vice-roi du royaume d'Italie ; et quoique dévoués à la maison d'Autriche, on les a vus en plusieurs occasions refuser d'accepter, à la cour restaurée d'un prince de cette famille, les mêmes charges qu'ils tenaient dans le temps de leurs favoris, *Ferdinand* et *Béatrix*. Ils se sont en général excusés sur leurs infirmités ou sur vingt ans d'habitude de retraite et d'indolence, et n'ont point voulu reprendre des honneurs et des offices dans lesquels ils ne pouvaient rendre aucun service positif.

Les membres de l'aristocratie italienne qui avaient embrassé la cause de la révolution, et les jeunes nobles à qui leurs pères avaient permis d'accepter des places sous le précédent gouvernement, ou qui ont été élevés dans ses institutions militaires et scientifiques, n'ont recherché ni obtenu aucune faveur de la cour depuis la restauration. On compterait à peine une charge ou un emploi du nouveau gouvernement occupés par un Italien de quelque considération ; et le manque de confiance des gouvernans est justifié par l'aversion franche et ouverte des gouvernés, pour ceux qui ont violé toutes leurs promesses et rompu tous leurs engagemens. Cette noble adhésion à un principe ou à un préjugé contraire aux inté-

rêts temporaires n'est point particulière aux Milanais; on la retrouve dans tous les états d'Italie, et elle fait la gloire de cette nation si long-temps opprimée. Toutes les fois qu'il se présente une occasion favorable, elle justifie la réputation dont elle a joui une fois, et montre combien de grandes qualités naturelles ont été négligées, et se sont rouillées par la malveillance des gouvernemens et la fausse politique de la sottise. (1).

Il est curieux et pénible d'opposer à cette loyauté désintéressée, quelle que soit la cause qu'elle embrasse, les métamorphoses notoires de cette classe privilégiée, en France, pour laquelle on y a inventé le mot de *girouettisme*. Combien de *ducs et pairs*, de marquis, de ba-

---

(1) Les Italiens sont accusés d'être rusés, et ils devraient l'être, car la ruse est le seul vice que puisse exercer en *sûreté* un peuple opprimé. Mais ceux qui ont vécu dans leur société, au milieu de leurs capitales, ont pu remarquer qu'ils sont le peuple le moins servile de l'Europe, sans en excepter les Anglais. Toutes leurs manières extérieures sont nobles et sans aucune teinte de flatterie. Nous avons vu l'archiduc presque tous les soirs à Milan, se promenant au cours à pied ou en voiture, accompagné de sa cour, et pas un chapeau levé, pas la plus légère marque de respect à son passage. La même observation s'applique à toutes les villes d'Italie, excepté Rome.

rons qui désertèrent leur pays au moment où leurs secours auraient pu lui être le plus nécessaire, sous le prétexte de leur fidélité à une dynastie, se sont servis ensuite de la *radiation* qui permettait leur retour pour rechercher les faveurs d'une autre! Ce sont eux dont les noms résonnaient dans les cercles de Marie-Antoinette, dont les personnes tapissaient les antichambres de Napoléon, et dont les yeux mendient un regard de Louis-le-Désiré : ce sont eux qui, dédaignant fièrement l'indépendance, élevés dans l'esclavage, veulent mourir sous le harnais, et qui, traînant leur platitude et leurs infirmités dans les salons des Tuileries, pour y accrocher un ruban ou la restauration d'un titre, sont *trop* heureux s'il leur est permis de se remparer dans les greniers du palais avec l'épithète de servitude, par laquelle le pouvoir veut bien désigner leur bassesse. Ce sont là les vraies *girouettes*, qui, comme le Dante les décrit;

.... Non furono rebelli
Ni pur fideli a Dio, ma *per se stessi*. (1)

La classe qui vient immédiatement après la haute aristocratie est celle des *cittadini*. Sous cette dénomination de citoyens (qui autrefois

(1) « Ne furent point rebelles ni fidèles à Dieu, mais à *eux-mêmes*. »

à Milan était une noble distinction que des princes féodaux recherchèrent avec empressement) sont comprises toutes les professions libérales; les petits propriétaires et même une sorte de petite noblesse, qui, par le titre de *don* et *donna*, prouve que son origine date de l'établissement de la puissance espagnole en Lombardie. Entre cette classe et l'aristocratie il existait autrefois une barrière que personne ne pouvait passer, sous peine de *perte de caste.* Le dernier gouvernement républicain rompit hardiment cette barrière, et l'empereur Napoléon traita les préjugés italiens, sous ce rapport, avec un mépris ineffable. Il attira à la cour du vice-roi tous ceux que leur fortune mettait en état d'y représenter convenablement, ou qui possédaient un mérite et des talens propres à leur donner des droits à la considération. Il y avait, dit-on, dans ses règlemens de nivellement une *arrière-pensée* conforme à certaines idées vulgaires, favorables à la beauté féminine, quel que soit le rang où elle se montre. La plupart des belles femmes de Lombardie se trouvent dans cette classe où la beauté physique et morale doit être mieux développée par l'exercice de corps et d'esprit qu'exige l'accomplissement des devoirs naturels, indispensables dans une situa-

tion moyenne; et Bonaparte ne demandait jamais la généalogie de celle dont les yeux brillans et le doux sourire embellissaient son cercle, et dont la fraîcheur et l'éclat effaçaient les diamans héréditaires qui ornaient le front de la noble douairière. Il est cependant assez difficile pour les étrangers d'avoir des occasions de connaître cette caste très-nombreuse, très-éclairée et très-respectable. La noblesse italienne fait presque exclusivement les honneurs du pays. Les *cittadini* se renferment dans une réserve digne, sentant bien que la restauration a renouvelé les restrictions qui les éloignaient de la haute société; et il faudrait les rechercher long-temps pour être admis dans leur intimité. J'espère donc que l'on me pardonnera si je n'ai pu faire connaissance avec plusieurs personnes qui, si elles ne peuvent point

.... Boast a blood
That crept through scoundrels ever since the flood. (1)

réunissent en elles ces grandes qualités individuelles, ces dons séduisans, les marques indélébiles de la noblesse naturelle; noblesse reconnue même dans les régions où les sons vénérables de *hautes* et *premières*, *transparen-*

(1) « Se vanter d'un sang qui leur a été transmis de coquins en coquins depuis le déluge. »

ces, *excellences*, *éminences* et *notlazomahuitztespixcatzin* (1), n'ont jamais été entendus.

Depuis la nouvelle restauration de *l'ancien ordre de choses*, les diverses classes de la société sont retombées dans leur situation primitive. La cour a fermé ses portes à tout ce qui n'est pas de la première noblesse, pure et sans mélange, et dont les quartiers pourraient lui obtenir *l'entrée* de l'Escurial. La noblesse exclue, justement offensée de ce caprice de la toute-puissance, s'est retirée du *Casino nobile*, lieu de réunion pour les nobles, dont elle ne croit plus devoir faire partie d'après les distinctions nouvellement rétablies. La cour est intervenue dans cette affaire qui est maintenant devant les tribunaux; et l'on veut obliger les directeurs de recevoir la résignation des abonnés qui désirent se séparer de l'association. (2)

(1) Titre d'honneur des prêtres mexicains, suivant Humbolt.

(2) Nous eûmes l'honneur d'être présentés au Casino à notre arrivée à Milan, par une personne qui en est le plus bel ornement. L'urbanité et la politesse attentive avec laquelle les étrangers y sont reçus, quels que soient leurs pays et leurs opinions politiques reconnues, nous frappèrent agréablement. Le Casino est soutenu par souscriptions, et il est particulièrement suivi les *vendredis* (qui sont les dimanches de l'Italie), et les seuls jours où

Une femme non titrée qui épouse un noble ne prend point maintenant le rang de son mari; et la noble dame qui condescend à partager la fortune d'un citoyen, *perd sa caste*. Par un édit d'un vice-roi espagnol, en 1630, il était défendu à tout autre qu'à un noble, de faire passer sa voiture sur le cours : quoiqu'un très-petit nombre d'ignobles équipages y paraissent à présent, aucune dame de haut rang ne voudrait contaminer sa dignité en se promenant au milieu de groupes qui n'ont aucune place dans les archives héraldiques de Lombardie.

Le gouvernement qui a trouvé la noblesse

---

il n'y ait pas opéra. Les salles sont nombreuses, mais très-mal éclairées ; à tout prendre, c'est cependant une ressource dans une ville où aucune maison particulière n'est ouverte à la société ; et chacun a l'air de se dire comme le voyageur Anglais : *On s'ennuie très-bien ici.* Quand nous avons laissé Milan, on décorait un beau palais pour en faire le *Casino dei signori*, ou de la classe moyenne. Les citoyens ont de plus une société musicale, dont on m'a assuré qu'un certain membre de la commission de Milan, d'exécrable mémoire, avait été exclu à l'unanimité des boules noires. On doit dire à l'honneur des Milanais, que dès l'instant où la nature de sa commission transpira, cette personne ne fut plus admise que dans les maisons connues pour leur attachement aux intérêts de l'Autriche.

milanaise si adverse à d'autres mesures de restauration, n'a pas rencontré une résistance aussi obstinée à l'égard du renouvellement des distinctions de rang. La noblesse féminine forme la garde prétorienne des prétentions ravivées à la considération héréditaire; et tout en riant des formalités allemandes et des étiquettes espagnoles, elles se conforment sans peine aux règles établies par la cour. Plusieurs des beautés qui brillaient dans celle du précédent vice-roi, ayant été atteintes et convaincues de bourgeoisie, ont été bannies de la présence impériale; et les marquises et les comtesses disent, en secouant leurs nobles chefs ornés de *coronets*, que les Autrichiens n'ont pas *toujours* tort, puisque la possession *d'assez beaux yeux pour des yeux de province* ne sont pas des titres suffisans pour aller à la cour. En plusieurs occasions cependant, la noblesse masculine, quoiqu'elle affecte maintenant d'appeler les *cittadini i signori* (les messieurs), ne s'est pas montré éloignée de perpétuer des liaisons formées sous d'autres principes de gouvernement. Tels *yeux* de la seconde classe ont fait oublier d'un seul de leurs regards des *ordres impériaux;* et des cœurs de trente-six quartiers ont déserté la loge de la duchesse pour se réfugier dans un *palco* du

troisième rang, où tout appartient à la classe inférieure, hors la beauté et l'esprit des personnes qui l'occupent.

Il est juste de dire, à la louange des dames de Milan, de tous les rangs, qu'elles sont éminemment distinguées par la nature: leur beauté est pleine de grâce et d'expression, et leurs manières vives et spirituelles montrent à quel point leur excellente organisation a répondu aux institutions libérales qui ont perfectionné leur éducation. La naïveté de leurs idiomes milanais donne à leur français (1) (qu'elles parlent généralement), et à leur italien (qu'elles parlent occasionnellement), un charme sin-

(1) « Les différentes nations qui vinrent successivement s'établir en Italie, conservaient toutes quelque chose de leurs langages. De là vient cette diversité de dialectes qu'on y remarque. » MULLER, Vol. II, p. 220.

Le français est parlé très-purement par les Milanais; ils prononcent l'*u* comme les Français, et c'est la pierre d'achoppement des Italiens méridionaux dans la prononciation française. L'italien n'est parlé à Milan qu'en présence de voyageurs du midi de l'Italie, et le dialecte national est le langage familier de toutes les classes. Parler avec l'accent toscan est le *suprême mauvais ton*, et sent l'affectation vulgaire. On dit techniquement de la jeune dame fraîchement arrivée de Florence, qui se permet l'accent italien, qu'elle parle *in punto di forchetta* « sur la pointe d'une fourchette. »

gulier et piquant, qu'on peut souvent prendre pour de l'esprit, et qui est toujours caractérisé par l'originalité. Les affaires publiques et nationales qui concernent leurs intérêts comme Italiennes, et leurs sentimens comme femmes, comme mères, comme maîtresses, sont leurs sujets favoris de conversation : elles discutent les rapports de leur pays avec la position générale de l'Europe avec beaucoup de feu et de patriotisme, quelquefois avec un tact fin et juste qui résulte d'un instinct qui tend invariablement à la vérité, et toujours avec une énergie qui approche peut-être de la véhémence. Mais cette véhémence prouve leur franchise et leur enthousiasme, et montre que les formes d'une société long-temps établie ne les ont pas encore accoutumées à une quiétude de *bon ton*, à donner à leur voix le diapason conventionnel d'une douceur modulée. En effet, la voix italienne ne soupire point, aux oreilles des étrangers, cette *fondante* mélodie attribuée à *l'idioma gentil, sonante e puro*. La langue italienne hurlée en Lombardie, braillée à Florence, et criée à Naples, n'offre nulle part cette musique de l'imagination dont les délicieuses cadences de Pétrarque et de Métastase donnent l'idée, excepté quand elle est parlée

par les Romains, ou qu'elle s'échappe des lèvres vénitiennes.

Les dames de Milan qui connaissent bien les poètes classiques italiens, et quelques productions modernes à la mode, ou qui traitent d'intérêt politique, n'ont pas à cela près fait de grands progrès en littérature. Obligées, comme *bonnes catholiques*, d'obtenir la permission du pape pour lire autre chose que des missels ou des légendes (1), elles ont en même

(1) Une dame mariée du plus haut rang me dit « qu'elle avait obtenu la permission du pape pour lire tous les livres qu'elle voudrait, pourvu qu'elle ne lût rien de contraire aux intérêts de l'Église ou du gouvernement. » Une jeune dame de la classe bourgeoise m'apprit qu'elle aimait passionnément la lecture, mais qu'elle manquait de livres. Je lui offris un roman de madame Cotin : après l'avoir parcouru avec attention, elle me dit « qu'elle ferait mieux de le laisser, parce que son confesseur, ou comme elle l'appelait, *nostro vicario*, était très-difficile sur les livres qu'elle lisait, ajoutant qu'un officier autrichien lui avait prêté la *vie d'un certain signore Mahomet*, et que son vicaire n'avait pas voulu la lui laisser lire, *perchè credeva nostro vicario che non era cristiano quello*, « parce que notre vicaire pensait que ce n'était pas un chrétien. » Cela ressemble au certificat apposé par le censeur royal à la traduction de Mahomet publiée à Paris : « Nous, etc. « certifions que le présent ouvrage ne contient rien contre « la religion chrétienne, le gouvernement de France, etc. »

temps à combattre les restrictions imposées par la censure ecclésiastique autorisée, et la crainte d'être accusées de *faccendo la literata* (de faire la savante); ces deux raisons induisent le plus souvent celles qui lisent beaucoup, à cacher ce qu'elles apprennent par la lecture. Cependant il résulte un bien de cette absence apparente de culture littéraire; c'est l'absence des prétentions littéraires, les plus insupportables et les plus insipides de toutes les prétentions. A Milan, on ne voit point la médiocrité se traîner dans les routes tracées par les critiques périodiques; on ne voit point la sibylle bourgeoise singer la sensiblerie de la qualité, avec les rebuts des albums et des almanachs; ni la petite maîtresse étourdie et présomptueuse, s'appuyant sur quelque coryphée de coterie, dicter des arrêts d'approbation ou de mépris, qui prouvent *qu'une sotte savante est plus sotte qu'une sotte ignorante.*

Cependant s'il existait jadis un code pénal (à présent rigoureusement rétabli) contre la culture de l'esprit féminin, les impulsions qui ont été données au goût et aux talens des dames de Lombardie n'ont pas été sans effet; et j'ai eu trop de preuves de leur esprit dans leurs compositions épistolaires, pour douter que celles à qui l'on défend maintenant de lire

des livres, ne fussent très-capables d'en écrire, et d'enrichir cette branche de littérature qui convient plus particulièrement à la sensibilité et à la délicatesse des femmes. Mais des entraves arrêtent maintenant la marche de l'esprit, et le génie, quel que soit son sexe ou sa tendance, aura toujours à les combattre. L'ordre du jour n'est point d'avancer, mais de reculer. La politique actuelle est plus obscure que brillante:

And sure if dulness sees a grateful day
'Tis in the shade of arbitrary sway. (1)

(1) « Et sans doute le jour le plus agréable à la sottise est l'ombre du pouvoir arbitraire. »

CHAPITRE IX.

LOMBARDIE.

COMO.

Anecdotes historiques. — Pline. — Paul Jove. — Ville de Come. — Soldats et douaniers. — Duomo. — Anciennes inscriptions. — Collegio Gallio. — Lycée. — Collections. — Commerce. — Aspect de la ville. — Vue du lac. — Barcaiuoli. — Faubourgs. — Villas. — Palais du Garuo. — Nouvelle route. — Espionnage. — Paysages du lac. — Villageoises. — Paysans. — Leur musique. — — Fêtes patronales. — Fête de saint Abbondio. — Invito-Sagro. — *Villa Fontana. — Conclusion.*

Parmi tous les districts du nord de l'Italie, celui de Como avec son lac, sa cité et ses montagnes, se distingue par une prééminence d'intérêt historique. Les beautés naturelles de ses paysages, sa position sur les frontières de plusieurs états différens pour le climat, le sol et la langue, ont donné dès long-temps à cet Eden de la Lombardie une juste célébrité, et

fait de ses belles solitudes, les théâtres de bien des combats, et les témoins de bien des crimes. Les Étrusques (1) fondèrent Como, et quand ils vinrent peupler ses charmantes rives et ses îles délicieuses; la nature s'y montrait dans toute sa fraîcheur, et dans toute sa beauté primitive : ils étaient dignes d'habiter cette terre enchantée. Les Gaulois, dans une de leurs incursions, la découvrirent, en chassèrent les Étrusques, et ils élevèrent leurs cabanes et plantèrent leurs tentes au milieu des monumens qu'avaient laissés leurs prédécesseurs plus civilisés. Les Romains, à leur tour, délogèrent les Gaulois, et l'on dit que sous leur direction, cinq cents Grecs émigrèrent sur le lac Larian. (2)

Como était la retraite favorite de Pline, dont

---

(1) Paul Jove.

(2) On suppose que *Larian*, nom latin du lac de Come, est dérivé du nom d'un oiseau (*larius*) qui fréquente ses rivages. M. Eustace, je ne sais sur quelle autorité, dit que *Como* doit son importance à une colonie romaine à laquelle le père de Pompée avait contribué. Strabon affirme que cette colonie était composée de cinq cents nobles grecs que Pompée avait amenés à *Como*; et Paul Jove (*Description Larii Lacus*), et Amoretti, dans ses *Tre Laghi*, adhèrent à cette opinion. M. Eustace parle aussi de la sécurité de ce pays pendant les nombreux désastres

les lettres expriment son attachement pour ses beaux paysages. Mais les *deliciæ* de cet auteur ne sont pas plus célèbres que *il dolce loco* de Paul Jove, qui a pris tant de peine pour illustrer les antiquités de sa demeure de prédilection. Cette union d'intérêt classique et de beauté pittoresque a rendu ce canton le séjour favori de l'homme de goût et du savant, et lui a fait une réputation que les souvenirs plus fiers et plus romantiques du moyen âge ne lui auraient peut-être pas donnée. Il s'y est rattaché dernièrement une autre source d'intérêt et d'illustration non moins importante.

La ville de Come, située à deux postes de Milan, est une des plus petites, mais des plus anciennes capitales de Lombardie. Elle forme un demi-cercle à la tête du lac de son nom, et repose au pied d'une montagne escarpée, couronnée par les ruines du château féodal de Baradello. Les faubourgs romantiques de San-Agostino et Borgo Vico, s'étendent à droite et à gauche du lac. Des collines de toutes les formes, couvertes de toutes les cultures, s'élèvent autour,

---

de l'Italie ; mais il a été au contraire la scène de guerres perpétuelles, et des horreurs de l'inquisition. (Voyez *Como ed il Lario*, et les *Lettere Lariane, di Giambattista Giovio.*)



comme si elles avaient été lancées par une explosion volcanique; et le torrent de la *Casia*, s'élançant du haut de sa montagne, tombe dans la petite plaine de saules qui sépare la ville des monts de Saint-Fermo et de Lampino.

Mais le trait le plus marquant du paysage, soit qu'il paraisse doré par le soleil couchant, ou que les rayons de la lune le couvrent de teintes argentées, c'est le château ruiné de Baradello, autrefois le théâtre d'une aventure tragique conservée par l'histoire, et que la tradition *aime* à répéter (1). L'ancienne importance de Como est attestée par ses doubles murailles et ses massives tours, et ce qui la rend à présent considérable aux yeux de son maître impérial, est bien indiqué par ses barrières fortifiées, garnies de légions de soldats autrichiens, d'officiers de douane et de police; par sa garnison, son commandant militaire, et la fermeture des portes qui condamne les ha-

(1) Aux murs de cette forteresse si importante dans le treizième siècle, une cage était suspendue. En 1277 le fameux chef féodal Torriani fut exposé dans cette cage à toutes les inclémences de cette région orageuse, et il y périt. Ce chef, qui avait été seigneur de Como et du Milanais, mourut victime de son rival et vainqueur Sforza.

bitans à être rentrés dans la ville à une heure très-peu avancée de la soirée. Si l'espionnage a jamais trouvé une position favorable à ses vues, un coin de terre propice pour ses intrigues, ce pourrait être Como. Le pouvoir a concentré là toutes ses machines; ses agens s'y voient en foule; et la pauvreté investi si cruellement la population, que la vigilance et la *provocation* y trouvent un vaste champ pour tendre des piéges à celui qui n'est pas sur ses gardes, et pour corrompre l'indigent: d'ailleurs, les fabrications de scandale et les mouvemens de conspiration y sont également favorisés par l'éloignement de l'observation et du contrôle du reste du monde.

Come a été autrefois le siége de l'inquisition, qui brûlait des hécatombes annuelles au milieu de ses montagnes. Les formes et la puissance de ce tribunal terrible n'existent plus; mais un reste de son esprit semble encore subsister dans son ancienne demeure, et la race de ses familiers ne paraît pas être *entièrement éteinte*.

Dans des temps aussi paisibles, dans des solitudes aussi reculées, on peut demander, dans le langage du poète italien: *Che fan qui tante pellegrine spade?* (que font ici tant d'épées étrangères?) Pourquoi cet appareil de

guerre, quand tout devrait peindre l'union et la paix?

Pourquoi? c'est que l'empereur d'Autriche a un *tic douloureux*, qui n'est point classé dans la nosologie ordinaire, et qu'on appelle *i contrabandieri* (les contrebandiers). Tandis qu'on ne fait rien pour activer le commerce dans le Milanais, on fait tout pour le paralyser à l'extérieur. Les droits énormes (1) sur les produits des manufactures étrangères, ont stimulé l'esprit à chercher les moyens d'éluder des lois si onéreuses, et ne servent qu'à multiplier des sources de licence et de corruption. Les contrebandiers aventureux, ces condottieri de notre temps, trouvent le lac de Come, ses bois et ses montagnes (2), favorables à leurs entreprises hasardeuses. C'est en vain que des paysans innocens sont emprisonnés, que des étrangers sont arrêtés comme *suspects*, et qu'une force armée si imposante trouble le repos de ces solitudes romantiques. Les belles

(1) Spécialement sur les marchandises anglaises; peut-être en reconnaissance des subsides et du sang de cette fidèle alliée du despotisme légitime.

(2) La frontière qui sépare la Suisse de cette partie du royaume Lombardo-Veneto, forme une espèce de fer à cheval, et donne une ligne pour l'introduction des articles de contrebande qu'il est impossible de garder.

Milanaises sont toujours habillées de mousseline suisse (1), anglaise ou écossaise; et la liberté du peuple est violée et ses mœurs corrompues sans qu'on en obtienne le résultat désiré.

L'intérieur de la ville de Come est sombre et triste, ses rues sont étroites et malpropres, ses nombreuses églises sont détériorées, et quelques vieux palais des nobles comasques, quelques habitations dégradées des anciens

---

(1) Pendant le séjour délicieux que nous avons fait sur le lac de Come, nous étions dans l'usage de pousser nos promenades jusqu'à un village frontière de la Suisse italienne, nommé *Chiasso*. Quoique la barrière sur laquelle on lit *Territoria svizzera* soit à peine à deux milles de la cité de *Como*, la différence dans le caractère, les mœurs et la physionomie du peuple est très-frappante. Un soir nous remarquions un grand arbre flétri, planté dans la principale rue, et nous apprîmes qu'il y avait été placé pour célébrer le jour de la naissance de *Guillaume Tell*. Quelques jours avant, le duc de Richelieu, premier ministre actuel de France, en visitant les beautés des environs de *Como*, vint avec le commandant autrichien à Chiasso, et, frappé de l'apparence de cet arbre, il demanda ce que c'était. *C'est l'arbre de la liberté*, répondirent quelques-uns des habitans. Le duc ôta son chapeau, fit un salut, et dit plaisamment : *Bonjour, mon ami; heureusement tu ne fleuris plus.*

citoyens, complètent un tableau de ruine et de désolation. La cathédrale ou *Duomo* est l'objet le plus frappant. Elle a été bâtie en 1396, avec les marbres des carrières voisines. Sa situation est bien choisie par rapport au lac, mais elle est mal entourée par une petite place carrée, formée par des arcades ruinées, et de misérables petites boutiques. Son baptistaire est attribué au Bramante. L'architecture générale, mêlée et semi-barbare, rappelle l'époque où les arts commencent à renaître, et se livrent à tous les caprices d'un goût encore informe. Partout le gothique élégant est altéré par le mélange de formes grotesques et plus grossières, et des bas-reliefs qui représentent des monstruosités, défigurent la façade dont les pinacles légers sont surmontés de croix dorées; les arceaux terminés en pointes fines, les colonnes enchâssées, contrastent avec des saints et des griffons hideux, qui détonnent dans l'ensemble de l'édifice. On a placé sur les murs de cette église très-chrétienne, des inscriptions (1), et d'autres monumens à la

(1) Les inscriptions sont citées par Boxhorn pour réfuter une histoire *orthodoxe*, qui voulait que Pline le jeune eût été un chrétien et un martyr. Flavien Dexter est regardé comme le père de ce conte merveilleux cité



mémoire et en l'honneur des païens *Plines*, et la statue du plus jeune de ces philosophes célèbres est en *pendant* sur le frontispiee principal, avec un saint qui lui sourit avec plus de tolérance que les saints n'ont accoutumé d'en avoir pour les philosophes, de quelque siècle et de quelque école qu'ils soient.

L'intérieur de cet ancien édifice a le caractère imposant et vénérable des siècles dans lesquels il a été fondé et terminé; mais sa nef spacieuse, ses arceaux gothiques, son dôme hardi, ses belles masses de marbre blanc, et ses fresques d'un coloris vigoureux, sont déparés par les offrandes de la piété et de la reconnaissance des dévots comasques et des

dans sa chronique. Suivant une autre autorité, ce fut l'inhabileté de l'architecte de Pline qui occasionna sa conversion : il bâtissait en Crète un palais dédié à Jupiter (car les Romains consacraient toujours leurs édifices particuliers à quelque dieu); le zèle d'un prédicateur chrétien s'enflamma à cette vue, et il commença à jurer et à maudire si horriblement, que la maison tomba sur la tête des ouvriers, et laissa le proconsul convaincu de la bonté et de la justice de l'être par la puissance duquel le miracle avait été effectué. Les fanatiques de tous les temps ont eu, à ce qu'il semble, *la main bonne* pour les malédictions; mais malheureusement la formule employée dans cette occasion n'a pas été conservée, pour être jointe à l'ample rituel de saint Ernulphe.

montagnards voisins, qui seraient plus convenablement étalées dans les magasins des fripiers que dans un monument public. Là, sur une châsse dorée, un cotillon est suspendu. « Ce cotillon déchiré était celui d'une pauvre fille, qui, seule et sans secours, avait été ballottée et froissée par les cornes d'une vache (1), » et que la vierge Marie sauva aux dépens dudit jupon, maintenant consacré à sa gloire. Là, une vieille perruque est accrochée près du saint tabernacle, et nous apprend que par l'entremise de *saint Abbondio* elle a sauvé une tête qui devait se briser en tombant d'une échelle ; et partout sur les piliers, les châsses, les autels, des tableaux qui semblent peints par les plus mauvais peintres d'enseigne, annoncent la protection spéciale que la Providence accorde à ceux qui ont eu la foi ou le temps d'invoquer les saints et la Vierge, quand des voitures ont passé sur eux sans les blesser, et que des bateaux et des maisons se sont renversés sans leur nuire. Cependant les ministres du temple reçoivent des offrandes d'une nature plus solides. De telles superstitions semblent mainte-

(1) .... All tatterd and torn
That belong'd a muiden all forlorn
Who was toss'd by a cow with a crumplety horn.



nant éminemment ridicules aux voyageurs anglais protestans; mais si les protestans anglais n'offrent plus des cotillons et des perruques à des saints secourables, intermédiaires entre l'homme et la Providence, c'est uniquement parce que leurs pères se sont prononcés hardiment dans la cause de la réforme, parce qu'ils ont *violé l'ordre social de ce temps*, où l'on croyait les perruques et les cotillons, des objets propres à être offerts au ciel en récompense de ses faveurs; où les prêtres encourageaient la croyance à ces pratiques supertitieuses, avec le même zèle qu'ils mettent actuellement à prêcher que les rois ne peuvent faillir. (1)

Le *collegio Gallio*, fondé par un cardinal de ce nom, a quelque célébrité; et quoique

(1) Long-temps après que le Dante et Pétrarque eurent attaqué la corruption de l'Église de *leur* temps, les nobles anglais, comme les montagnards de Come, mettaient leurs garderobes à contribution pour trouver des offrandes dignes de la Divinité. En 1439, Isabelle, comtesse de Warwick, légua sa robe de drap vert et or, avec de larges manches, à *Notre-Dame de Worcester;* sa robe de noces à l'abbaye de Tewkesbury, avec tous ses habits d'étoffes d'or et d'argent et *sans fourrures,* en réservant seulement un vêtement de velours rouge pour saint Winifred. (Voyez *Dugdale's Warwick.*)

fondation monastique, dirigée par l'ordre des frères des *Scuole pie* (1), il paraît être conduit d'après des principes libéraux, et avec beaucoup de bonté et d'âttentions paternelles pour les jeunes gens. (2)

Un monument massif et sombre, avec un *cœur sanglant*, placé au-dessus de son lourd portail, donne l'idée d'un ancien hôtel du quatorzième siècle; c'est au contraire un séminaire monastique pour les jeunes filles; et le cœur sanglant (présenté par une grosse abbesse à un moine joufflu, qui a tout l'air du clerc de la cuisine), est l'enseigne des jésuites, par l'ordre desquels le couvent avait été fondé. Un édifice élégant et vaste contraste avec ces antiquités, quoique consacré au même objet. Il a été érigé par les Français pour en faire un lycée, et contient quelques

(1) Ces moines, comme les ignorantins de France, s'occupent de l'instruction élémentaire des pauvres, et de leur inoculer en même temps le respect convenable pous les *autorités constituées*.

(2) Le recteur et le sous-recteur de ce collége sont des hommes très-instruits et très-aimables, qui n'ont rien du moine que l'habit. Nous trouvâmes deux *pianos* anglais dans l'appartement du premier, qui eut un grand plaisir à faire jouer devant nous ses jeunes élèves, toutes les fois que nous avons visité l'établissement.

appareils de physique, dont quelques-uns ont été offerts par le spirituel chanoine Gattoni.

Le cabinet d'histoire naturelle et les jardins botaniques des professeurs Mocchetti, Solari et Carloni, sont des preuves que la science a fait quelques progrès à Come, depuis ce temps où Spallazani et ses instrumens causèrent tant de frayeur aux montagnards de ce canton. Ces sottes gens qui le prenaient pour un des *malliardi*, ou sorciers, avec lesquels les inquisiteurs alimentaient autrefois leurs *auto-dafé*, étaient prêts à lui imposer, pour le punir de son savoir supérieur, le même châtiment que les *huit vicaires* du Saint-Office infligeaient à tous ceux qui, comme lui, cherchaient à éclairer leur siècle. (1)

Les principales ressources de cette *reggia*

---

(1) François Muralto, chroniqueur du seizième siècle, a écrit que les prêtres de Como avaient donné à ces sorciers le nom d'*Eretici della mala compagnia.* Leur crime réel était de penser librement sur les matières *orthodoxes* du temps; mais on les accusait de manger des enfans, d'être dans une grande intimité avec le diable, et de tenir des assemblées à minuit sur le sommet des montagnes de Come, avec les esprits infernaux. En 1514, on fit brûler trois cents de ces malheureuses victimes d'une infâme politique, parmi lesquels sans doute était plus d'un Spallanzani; car l'Église n'aurait eu rien à

citta, sont des manufactures d'étoffes de soie et de coton, assez peu considérables, et soumises à toutes les restrictions qui peuvent s'opposer à leurs succès; et les entreprises de contrebande qui offrent bien plus d'avantages, et qui sont en effet leurs premiers moyens d'industrie. La manufacture de draps de MM. Guaita, dans le voisinage du village de Saint-Martin, mérite quelque attention.

Dans les vicissitudes historiques de l'Italie, Come a partagé le sort des plus grandes capitales. Sous les gouvernemens espagnols et autrichiens, ses magistrats subalternes, sous le nom pédantesque de *décurions*, administraient les affaires municipales, sous l'influence de huit représentans du Saint-Office, ou de tout autre pouvoir,

> *Making their wills the scope of justice.*
> « Faisant de leurs volontés la règle de la justice. »

Sous les Français, Come devint le chef-lieu du département du Lario, et la résidence d'un

---

craindre d'êtres tout-à-fait insignifians. Ces horribles sacrifices humains continuèrent à profaner de temps en temps les aimables rives du lac de Como, jusqu'au temps où l'inquisition perdit son pouvoir et son influence dans le Milanais.

préfet. C'est à présent le siége d'une délégation provinciale, gouvernée par un délégué, soumis lui-même à la surveillance du *field officer* autrichien, sous l'oreiller duquel les clefs de la ville sont remises tous les soirs, et qui porte le titre de commandant de la place.

Mais quels que soient les défauts intérieurs de Come, quelle que soit l'obscurité de ses rues et l'insalubrité de son atmosphère, dans l'instant où l'on entre dans une des petites barques si nombreuses dans son port, et où l'on commence à s'éloigner du rivage, la ville se montre sous un aspect différent, et devient un des objets les plus pittoresques de la scène la plus aimable qui ait été dessinée par la nature. Les Barcaiuoli (race aussi distinguée sur le lac de Come, que les gondoliers sur les lagunes de Venise) attendent qu'on vienne réclamer leurs services, étendus sous la tente de leur bateau : tout en naviguant sur ce lac aussi important pour eux que la mer Atlantique, ils déploient leur talent pour la narration topographique, avec autant d'orgueil et de facilité qu'un conteur de profession des salons parisiens ; et comme ce dernier commence ordinairement en disant : *tenez, je m'en vais vous conter cela*, de même le *senti signora* (écoutez, madame) des derniers sert d'intro-

duction à une histoire dans laquelle la simple description tient lieu de raisonnement. Malheureusement leur éloquence est perdue pour la plupart des voyageurs; car *senti* est le premier et le dernier mot de pur italien qu'ils prononcent pendant toute la narration; le reste est dit principalement en dialecte comasque, qui est ultra-milanais, et qu'on suit avec beaucoup de peine, même après quelques mois d'habitude.

La baie de Come est presque entourée par les villages ou faubourgs de San-Agostino et Borgo Vico. Les bâtimens irréguliers du premier s'élèvent graduellement, appuyés contre la montagne : la grotte et la châsse de saint Donato sont placées sur des hauteurs plus escarpées, et les ruines du monastère et du village de Brunate couronnent le tout. Ce couvent a servi de retraite à une princesse qui vint s'y mettre à l'abri de quelques dangers qui ont échappé à la tradition; et cette princesse, sous le nom de *Guglielmina*, a été canonisée (1) après avoir fait des miracles qui méritaient bien cette distinction.

(1) Le roi d'Angleterre dont cette dame était sœur, n'est point connu. Son département dans la Thaumathurgie était une partie des attributions de Junon Lu-



Le Borgo Vico, baigné par les eaux du lac, est ombragé de l'autre côté par un rideau de collines boisées : son aspect et l'intérêt qu'il inspire sont différens de ceux du pauvre et romantique Borgo San-Agostino. Quelques beaux palais au milieu de leurs vignes et de leurs jardins, bordent le lac et cachent le petit village rustique qui s'étend derrière eux. Les portiques de marbre de la *villa Odescalchi* (1) s'élèvent sur le sol de l'ancienne *villa de Caninius Rufus;* et la place où l'on suppose que devait être le platane de Pline, est marquée par un superbe tilleul (2). La *villa Gallia,* autrefois le

---

cine : c'était de faire venir le lait dans le sein des femmes en couche, quand la nature avait négligé de compléter son ouvrage.

(1) La *villa,* ou plutôt le superbe palais du marquis Odescalchi, est un exemple de la passion de bâtir inhérente chez les Italiens. Le marquis l'a commencé il y a plus de quarante ans, et il nous a assurés qu'il ne lui fallait plus que douze ans pour le finir : il a maintenant soixante-dix ans, et il n'a point d'enfans. Sa demeure actuelle est une petite chambre dans les cuisines, qu'il occupe pendant qu'on achève son bâtimeut royal; et le premier jour où il nous montra le palais, nous le prîmes pour un des ouvriers.

(2) Voy. *Epist. II, Liv. I.* — La tradition, qui ne s'embarrasse guère ni des dates ni des possibilités physiques, met ce tilleul à la troisième génération, depuis le platane

musée de Paul Jove, couvre l'espace qui a été occupé par une des maisons de Pline, ou peut-être par celle de son beau-père, Calphurnius Fabatus. La *Casa Grumello* était cette aimable retraite à laquelle Giambattista Giovio fait si souvent allusion dans ses *Lettere Lariane*. L'amour des lettres, et le patriotisme de la famille de Jovius, ont contribué à l'embellissement du canton de Como pendant plusieurs siècles; et quelques descendans de cette noble maison sont encore parmi ses habitans les plus distingués. Le promontoire couvert de bois de cernobio, autrefois la résidence des riches abbés de Clugni, maintenant une colonie de bateliers et de pêcheurs, se projette dans le lac, et termine la baie; et du côté opposé il fuit entre les hauteurs de Pizzo et de Moltrasio, et domine les jardins et les cascades de la superbe villa de Garuo. Ce palais a été habité par le plus magnifique des princes de l'Église, le cardinal Gallio, par qui il a été

original : nous avons passé plusieurs soirées délicieuses sous son ombrage, avec un petit cercle d'amis que le basard avait rassemblés de pays très éloignés. J'espère qu'ils conservent un aussi doux souvenir des heures passées sous l'arbre de Pline, que l'auteur de ces pages. Ce bel arbre est planté au bord du lac, à l'extrémité de Borgo Vico, et les bateaux sont amarrés à ses fortes racines.

bâti. Les eaux du lac viennent presque laver le seuil de marbre de ses portiques et ses galeries ouvertes; et ses grandes fenêtres laissent apercevoir les collines et les rochers dont il est entouré du côté opposé au lac.

Il est rare que les promeneurs sur le lac ne jettent pas l'ancre devant le portique de ce palais, maintenant silencieux et désert; et le beau vestibule, duquel on découvre les suites de pièces de deux appartemens opposés, donne le désir de demander à voir le palais, requête toujours facilement accordée par le complaisant gardien. L'appartement à gauche parait avoir été récemment la résidence d'une femme élégante; une petite bibliothéque, un boudoir, une chambre à coucher, et une salle de bains communiquant ensemble, et présentant une perspective agréable, sont décorés comme par la main des Grâces, et peintes par un pinceau classique (celui de Vaccani). Les pièces de l'autre appartement sont plus riches sans être moins commodes; elles donnent sur les terrasses et les jardins. Un petit théâtre dont les ornemens sont blancs et or, indique que cette demeure a été celle du goût et de la richesse. En passant le vestibule pour gagner le derrière de la maison qui est ouverte de toutes parts, on découvre un paysage d'un caractère

très-différent. Des rochers détachés de leurs bases, des blocs de granit épars sur un grand terrain à moitié déblayé, des ruisseaux qui s'élancent des hauteurs et viennent couler dans des canaux creusés sous la terre, des arches solidement construites, terminent une belle route qui suit les bords du lac, quelquefois entourée de murailles, dans d'autres endroits garantie par des fossés, et toujours à l'abri des inondations et assurée avec beaucoup de travail et de dépenses contre la chute des rochers environnans. Ce grand ouvrage, qui durera jusqu'à la fin des siècles, a procuré aux Comasques un chemin sur le bord du lac, dans le seul endroit où il soit possible de faire passer une voiture (1). Cette entreprise vraiment impériale dans son exécution, qui a donné des moyens de subsistance à quantité de familles

(1) Le gouvernement autrichien, dans sa frayeur des contrebandiers, a toujours empêché les habitans d'établir des communications entre les villages qui bordent le lac. Un seigneur, qui dernièrement a fait un chemin qui mène de sa *villa* à la ville prochaine, nous a dit qu'après en avoir vainement demandé la permission au gouvernement, il l'avait enfin obtenue en intéressant l'Église en sa faveur. La permission a été accordée pour que sa famille eût le moyen d'aller entendre la messe dans l'église voisine.

du pays, a été faite sous le *dernier* gouvernement. Le plan en a été tracé par la même main qui a décoré le boudoir et le théâtre de Garuo; c'est l'œuvre magnifique d'une dame étrangère, qui, fuyant la persécution domestique, cherchait dans des occupations de goût, d'utilité, de bienfaisance, à oublier la calomnie de ses ennemis et l'abandon de ses amis. Mais les rochers du Garuo, les ombrages retirés de Como ne sont point un asile pour celle qui a été marquée comme victime de ce tribunal secret organisé et présidé par des ministres d'état. Aucun lieu ne peut servir de refuge contre les familiers de cette inquisition; ils pénètrent dans l'intérieur des familles, ils obstruent les lieux de divertissement publics; aucun principe moral ne les arrête, et l'opinion publique n'a point d'empire sur des êtres capables de rendre la bienfaisance elle-même, l'instrument de sa propre destruction, et qui retiennent une main charitable par la crainte affreuse de répandre ses bienfaits sur ceux que la séduction peut engager à la trahir. Telles sont probablement les causes ou quelques-unes des causes qui ont éloigné cette dame d'un pays où elle avait fait tant de bien et acquis tant de popularité. Sur un des côtés de la superbe route qui doit son existence à sa mu-

nificence, un simple marbre apprend au passant que ce grand chemin a été construit par une princesse de la maison d'Est, Caroline de Brunswick. Mais les générations qui habiteront à l'avenir ces montagnes, apprendront avec reconnaissance, que la première route ouverte le long des rives de leur beau lac a été construite dans le dix-neuvième siècle par *une reine d'Angleterre.*

Depuis Cernobio et les hauteurs opposées de Geno et Blevio, avec leurs *sept villes*, ou plutôt leurs sept *petits hameaux*, le lac s'étend encore en formant des contours irréguliers et gracieux; et, tantôt plus large, tantôt plus étroit, il se perd dans des bosquets épais ou s'étend dans les terres et forme des baies: son cours a près de soixante milles à travers des campagnes d'une beauté variée, qui présentent souvent des déserts sauvages et des images de désolation, et quelquefois les paysages les plus rians et les plus aimables.

L'antique village et l'église de Torno s'avancent dans le lac au milieu de coteaux couverts d'arbres. La *Pliniana*, avec ses rochers noirs, ses bois épais et sombres, qui paraissent encore la retraite des sibylles, ses cascades grondantes, ses beautés sauvages, qu'on voit telles que les a décrites, il y a près de deux mille

ans, une plume classique ; — Nesso, comparé par les Barcaiuoli aux régions infernales, où *les lunes d'été*, où *les soleils d'hiver* n'ont jamais pénétré ; — les écueils caverneux de Grosgallia, s'enfonçant jusque dans les plus profonds abîmes des eaux ; et les grandes ombres des montagnes escarpées de la Valtessina, sont quelques-uns des objets les plus frappans, parmi les points de vue qui portent le caractère de la sublimité et de la désolation. D'autres parties offrent de charmantes villas, des palais ornés de colonnades de marbre, des bosquets d'orangers et de myrtes, des pavillons, des casinos qui couronnent la cime des promontoires et des rochers, et jouissent de la perspective enchantée du lac brillant et des Alpes qui, peu à peu, s'effacent, et se perdent enfin dans la vapeur. Ici, un moulin rappelle la vie champêtre ; là, une manufacture donne l'idée des occupations qu'exige un genre d'existence plus raffiné ; mais partout, et au-dessus de tout, se montrent les monumens de l'Église, qui s'est toujours emparée des points les plus élevés et des situations les plus fertiles. Des chapelles de pèlerinages occupent le sommet des plus hautes montagnes ; des églises, qui se sont conservées à travers les ruines des cloîtres et des abbayes, paraissent au milieu

des îles; on voit pointer des clochers, on entend le son des cloches dans les détours les plus sauvages; des châsses brillent sur tous les coteaux, des autels formés de crânes humains s'élèvent le long des rives, ainsi que des stations à la Vierge, pour recevoir les invocations des matelots, qui la prient de détourner la perfide bourasque: les rocs eux-mêmes sont couverts de peintures des flammes du purgatoire, qui offensent les yeux et attristent l'imagination. Les abbés de Clugni et les inquisiteurs de Come ne dominent plus, il est vrai, dans ce pays; mais rien n'est oublié pour entretenir la superstition qu'ils ont laissée parmi ses pauvres habitans.

Les montagnes qui renferment dans leur sein le superbe lac, sont celles des Grisons et la Valteline, qui descendent sans interruption jusque sur la rive, dans la partie supérieure, et qui se dessinent en collines ondoyantes ou présentent les formes les plus bizarres et les plus hardies, du côté de Leccó et de Como. Les plus hauts sommets sont noirs et stériles, leurs flancs se revêtissent graduellement de massifs de chênes et de châtaigniers (1); des plantations d'oliviers, des mûriers, des vignes

(1) Les montagnes de Come ont toujours été fameuses

enrichissent leurs parties moins élevées, où des terrasses artificielles sont construites avec ce qu'il faut juste de terre pour couvrir les racines des arbres : les pauvres et laborieux habitans portent sur leur dos, dans des paniers, cette terre, qu'ils déposent sur les rochers. Les chamois habitent, dit-on, les plus hautes régions; l'on voit voler l'aigle et le vautour au-dessus des bois, et le pélican, la grue, le héron, plongent dans les eaux du lac, qui baignent ses monts. Les Alpes et leurs neiges éternelles terminent d'une part ce magnifique tableau; de l'autre, le Duomo, les clochers et les beffrois de Come, semblent sortir de l'eau, et viennent ajouter l'aspect d'un lieu habité aux traits d'une nature fière et sauvage, et compléter une des scènes les plus romantiques et les plus variées. (1)

pour leurs truffes. Il existe une lettre de saint Ambroise à un autre saint évêque de Come, où il remercie son confrère de lui avoir fait présent de choses aussi délicates. *Misisti mihi tubera et quidem miræ magnitudinis.*

(1) La forme du lac est très-irrégulière. Des rives de Menagio et de Varena, entre lesquelles est sa plus grande largeur, il n'y a que cinq milles : sa longueur de Come à Chiavenna est de soixante milles. Ses montagnes sont riches en mines.

Le défaut des paysages du lac de Come, est d'être surchargés de fabriques souvent grotesques ou de mauvais goût, qui tiennent la place de beautés naturelles d'un ordre supérieur, ou masquent des monumens de la plus belle architecture. Sur les hauteurs qui dominent le Garuo, ou villa d'Est, on voit la ville de Saragosse, exécutée en relief et peinte : c'est un monument qu'un ancien propriétaire a voulu ériger en l'honneur des triomphes de l'armée d'*Italie;* mais, vue du lac, cette représentation a tout-à-fait l'air d'une ville de joujou. Les rocs de la villa Tanzi, naturellement pittoresques et sauvages, sont couverts d'arcades de briques rouges, de forts, de citadelles avec des canons, de cellules pour des ermites, de grottes pour des monstres, de monumens pour des maîtresses qui n'ont jamais existé, de cénotaphes pour des amis et des parens qui ne sont pas pressés de les remplir; même les bosquets de myrtes de la magnifique villa Sommariva sont déparés par ces petites figures bizarres et fantastiques, taillées dans la pierre, qui ont l'air d'être des portraits de nains ou de cretins, et qui étaient si fort en vogue dans la Lombardie il y a cinquante ans.

Quoique le lac de Come ait été et soit encore

le lieu de retraite favori des guerriers retirés et des hommes d'état hors de place (1); quoique les habitations humaines y soient entassées au point de défigurer ses belles rives, l'aspect général de la contrée a toujours un caractère de mélancolie, de silence, de retraite profonde, qui fait une impression singulière. Le grand nombre de bâtimens ruinés et noircis par le temps qui bordent ses eaux, et d'où

(1) Le duc de Melzi, comme nous l'avons déjà dit, a passé les derniers temps de sa vie dans sa belle villa, sur le lac de Come. Le général Pino occupe encore à présent son casino près de Cernobio, et le comte Sommariva vient tous les ans inspecter les travaux qu'on fait dans sa maison et ses jardins, près de Cadenabia. En général, les nobles milanais qui ont des villa sur les bords du lac, entre Come et Cadenabia (qui peut être regardée comme la première poste du voyage et où l'on trouve une jolie petite auberge), y passent seulement un jour ou deux chaque fois qu'ils viennent les visiter. Dans un de ces courts voyages nous eûmes le plaisir d'être reçus dans la villa Tanzi, située près de la célèbre Pliniana, et dans la villa Balbianello qui appartient au comte Porro. Cette dernière jolie petite villa couronne le sommet d'un promontoire qui partage le lac en deux bassins. Du portique ouvert sous lequel les barques mettent à l'ancre, on a des deux côtés une vue enchanteresse, aussi-bien que de la maison qu'on suppose avoir été la *Comedia* de Pline, comme la *Pliniana* était celle qu'il appelait fantastiquement sa *Tragedia*.

l'on aperçoit, par leurs fenêtres sans châssis, les têtes des sbires autrichiens qui s'allongent au moindre bruit de rames, ou les visages amaigris des pauvres ouvriers en soie, ajoute à la tristesse de la scène. L'absence de toute communication par terre (n'y ayant pas une seule route le long du lac, hors celle de la villa d'Est) prive le pays de ce mouvement, de ce bruit des occupations rurales, sans lesquels un paysage est inanimé. Le cri des oiseaux d'eau, les cloches aux heures des offices, le battement mesuré des rames, et, le soir, les chœurs rustiques des nombreux *paesi* (1) dont les accens lointains viennent se perdre sur les bords du lac, sont tous cependant des sons bien appropriés à l'expression du paysage.

Un fait singulier, c'est que plusieurs des villages qui s'élèvent au-dessus du lac, n'ont que des habitans féminins, et paraîtraient

---

(1) Le mot *village* ne traduit pas bien le mot *paese*, terme qui ne doit pas donner l'idée d'une commune rurale. C'est une rue longue, étroite et malpropre, bordée de lourdes maisons en pierres noircies par le temps et dépourvues de fenêtres, au bout de laquelle se trouve une église avec une haute tour de forme carrée, dont le toit est bas et tronqué : l'aspect général rappelle plutôt une ville dévastée par la guerre, qu'une réunion d'habitations champêtres.

tout-à-fait déserts si l'on n'apercevait pas de loin en loin quelques enfans et quelques femmes portant sur leur dos des paniers de terre pour former une terrasse et y planter une vigne ou un olivier. Le manque de terre labourable et de marché pour les besoins de la vie, a de temps immémorial occasionné l'émigration des hommes de cette contrée. Ces pauvres Comasques vont presque dans tous les pays, non point comme les Suisses pour offrir leur service mercenaire à tous les tyrans qui veuleut bien acheter leur sang pour opprimer les libertés des peuples; mais pour faire de petits négoces qu'ils conduisent avec autant d'industrie que de frugalité. Ce sont eux qu'on rencontre partout avec des baromètres, des miroirs, des estampes coloriées, des cadres dorés (1), et d'autres ouvrages, produits de l'industrie de leur pays natal. Quand ils sont assez heureux pour accumuler par un travail assidu et la plus rigide économie, ce qui leur est strictement nécessaire pour exister, ils quittent gaîment les rues de Paris, de Londres, de Madrid, et reviennent dans leurs solitudes natives, qui sont toujours pour eux la terre de

---

(1) Les marchands de figures de plâtre sont principalement de Lucca.

Canaan. Quelquefois ils retournent après une longue absence, et retrouvent la jeune femme et le petit enfant qu'ils avaient laissés, flétris par le temps et la misère; eux-mêmes n'ont souvent eu que la force nécessaire pour atteindre leur cher *paese* (1), *et mourir au moins dans leurs foyers.*

D'autres fois, ils rapportent d'assez amples moyens de subsistance; et plus rarement, ils peuvent acheter les terres qu'ils ont autrefois labourées. On est heureux de pouvoir ajouter qu'un des plus riches *possidenti* (propriétaires) du pays en est sorti il y a quarante ans avec quelques baromètres et une marmotte, qui ont été les fondemens d'une fortune maintenant très-libéralement employée.

Pendant l'occupation des Français, ce système d'émigration a beaucoup déchu, en par-

(1) Ces *paesi* sont habituellement désignés par les noms d'Espagnols, Français, Américains, etc., d'après les lieux favoris d'émigration des habitans. Les différens *paesi* vivent dans une rivalité continuelle, et sont à leur tour en butte à la raillerie des Barcaiuoli qui font des proverbes contre eux; ils disent de Cologne : *Brutta la terra ma peggio le donne* (mauvaise terre et pire femmes), et de Messo, en faisant allusion à l'influence des prêtres : *Gente da bene non puo essere perchè là son preti* (il n'y a point d'honnêtes gens où l'on voit tant de prêtres).

tie à cause de l'état d'agitation de l'Europe, en partie à cause d'un marché qui fut alors ouvert à l'industrie, et de plus, parce que le service militaire employait un grand nombre d'hommes.

Cependant rien ne pouvait être plus pénible et plus rebutant pour le paysan comasque : ils ont depuis long-temps appris à regarder la poltronnerie comme une vertu chrétienne. Un paysan qui, dans ses voyages, aurait risqué sa vie en montant sur un arbre élevé, ou dans quelque autre entreprise hardie, serait puni par une longue pénitence. On les a accoutumés à trembler à la vue d'un soldat, et l'on ne voit plus rien de cette valeur qui les a rendus si formidables dans les guerres contre la France, quand les Comasques tinrent contre Louis XII, après la reddition du Milanais. Les bateliers sont particulièrement remarquables par cette couardise, que la perfidie du lac contribue à entretenir.

Les Comasques sont laids (1) de traits, et leur visage porte une empreinte de tristesse

(1) Les enfans sont charmans, pleins d'intelligence et de grâce; mais la superstition, la négligence, un dur travail, les déforment et les abrutissent. Les vieilles femmes sont des monstres.

qui vient peut-être des images terribles de mort, que les prêtres ont multipliées de tous côtés. La mort est le mot qui se trouve le plus fréquemment sur leurs lèvres, et ils reportent souvent leurs pensées sur *i poveri morti.* Les épargnes qu'ils font sur leur subsistance journalière, servent à payer des messes pour *les pauvres morts;* et dans les soirées sombres, on voit de petits groupes, prosternés devant les *chapelles de la mort* formées de crânes et d'ossemens (si communes dans leurs villages), offrant leurs prières et se livrant aux réflexions mélancoliques que de tels objets doivent nécessairement inspirer.

Les paysans comasques ne connaissent guères d'autre nourriture que leur *polenta* (1) et les fruits que leurs montagnes produisent; mais quoique la nécessité les ait rendus habituellement sobres, ils se livrent volontiers à des excès quand ils en trouvent l'occasion. Les Comasques, tout pauvres, dévots et labo-

(1) La *polenta* est une espèce de potage faite avec du maïs, ou de la farine de châtaigne. Elle a été le sujet de plus d'un chant national, comme la nourriture principale du pays. De même les Irlandais vantent leurs pommes de terre, et les Gallois boivent à la santé de leurs fromages.

rieux qu'ils sont, ont diverses époques de divertissement et de repos. Ils célèbrent leurs dimanches sur le lac, où long-temps après la chute du jour, quand les ombres des montagnes obscurcissent les eaux, ils continuent de conduire à la rame leurs petits bateaux ou les laissent flotter; ils exécutent des chœurs de musique montagnarde, souvent chantés en parties avec une justesse et un ensemble qui leur sont naturels : même les petits enfans forment, en chantant leurs airs, des basses et des seconds dessus; et plusieurs Barcaiuoli (qui sont les poètes du lac) nous ont assurés que leur poésie égalait leur musique. Mais les grandes fêtes sont toutes consacrées par l'Église, surtout les anniversaires des saints patrons des paroisses, qui rappellent nos anciens *wakes* (1) anglais, tels qu'ils étaient il y a plusieurs siècles, avec certains changemens nécessités par la différence de mœurs et de climat. Pendant notre résidence d'été sur les bords du lac, nous avons vu quelque-unes de ces fêtes patronales; mais celle de saint Abbondio, patron du diocèse et de la cité de Come, nous parut la plus singulière et la plus amusante. L'intérêt particulier

(1) Fêtes villageoises à l'occasion de quelque solennité religieuse.

qu'elle inspirait naissait de sa connexion avec des événemens politiques. Dans l'été de 1819, l'empereur avait annoncé sa *bienfaisante intention* (la sua benefica intenzione) de visiter ses états d'Italie, de passer quelques semaines à Milan, et de naviguer sur le lac de Come avec toute sa cour, dans une splendeur à laquelle rien ne pourrait être comparé dans les fastes des voyages impériaux, pas même celui de Cléopâtre sur le Cydnus. Le *delegato* avait reçu l'ordre de dépenser quelques mille francs pour faire construire une *barge* qui devait surpasser *le serpent du vieux Nil :* ordre que, dans la loyauté de son cœur, il avait considérablement excédé. L'Opéra et la Cathédrale furent mis en réquisition; toutes les vieilles femmes furent occupées à faire des lanternes de papier pour illuminer la ville; la garnison autrichienne reçut plus de coups de canne et fit plus souvent l'exercice qu'à l'ordinaire. Les autorités commandèrent la joie, et les répétitions des *vivats* furent si fréquentes, que la police devint aussi enrouée que les grues qui, effrayées par leurs cris, avaient fui leurs anciennes demeures; quand tout à coup, au moment où la *barge,* les lanternes, les feux d'artifice étaient entièrement prêts, on reçoit la nouvelle que l'empereur et l'impératrice, à

vingt-cinq lieues de Milan, ont pris la résolution de ne pas aller plus loin : la réception qu'on leur avait faite à Venise et à Padoue, et celle qu'ils s'attendaient à trouver à Milan, avaient soudainement refroidi leur *benefica intenzione;* ils se dispensèrent de leur navigation pompeuse sur le lac, et retournèrent en poste à Vienne.

Ce désappointement plongeait les autorités constituées de Come dans le désespoir, quand les têtes de l'Église eurent l'idée de suggérer aux têtes de l'état, que ce qui avait été préparé en l'honneur de l'empereur François, pouvait convenir à *saint Abbondio,* dont la fête approchait; et que les pompes mondaines, qui devaient attirer tant d'étrangers et raviver en même temps le commerce et la fidélité des sujets de Come, n'amèneraient pas moins *le blé au moulin,* quand elles seraient employées à un objet religieux. En se conformant à cette opinion, on fit imprimer, circuler dans le pays, et afficher sur les portes de la cathédrale, le suivant *avviso sagro* :

Avertissement sacré.

Les feux d'artifice que le peuple (c'est-à-dire la municipalité) de Come avait préparés pour témoigner sa joie à l'arrivée désirée de

LL. MM. II. et RR. dans cette royale cité, donnent les moyens de célébrer cette année la fête de saint Abbondio, patron du diocèse et de la ville, d'une manière singulière et brillante. A cet effet, lesdits feux d'artifice ont été cédés par la commune aux personnes pieuses qui doivent, de concert avec les autorités, *mettre le feu* à la *grandiosa macchina* qui représente un temple, le soir du 31 août, fête de notre saint protecteur : ainsi la pompe usuelle de la cérémonie sera considérablement augmentée. Monseigneur notre évêque officiera solennellement. Dans ces favorables circonstances, tous les fidèles pourront participer aux trésors inestimables de la bénédition papale, d'une indulgence plénière, et jouir en même temps du spectacle magnifique du feu d'artifice.

Come, 14 août 1819.

Imprimé par Ostinelli, imprimeur épiscopal.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la fête de saint Abbondio, célébrée avec la pompe accoutumée, en y joignant la bénédiction et les indulgences papales qui donnaient la rémission de trente ans de péchés, et de plus, le spectacle des *feux d'artifice*, attira une foule plus grande qu'à l'ordinaire; et que les

dévots et les gens dissipés, ceux qui cherchaient le plaisir comme ceux qui couraient après les absolutions, furent également empressés de se rendre à l'invitation. Le jour de la fête commença dans toute la splendeur d'un ciel italien; les eaux étaient azurées et brillantes comme le firmament; tous les clochers étaient resplendissans sous les rayons du soleil, toutes les choches sonnaient, depuis le *Duomo* jusqu'aux rives de la *Chiavenna*. Il n'y avait pas une montagne, pas un *paese* de ce canton qui n'eût envoyé ses habitans à la plus belle fête de la saison; les uns s'embarquaient sur le lac dans leurs habits des dimanches, de couleurs vives et tranchantes, conduisant à la rame leur petit bateau, qui s'enfonçait dans l'eau jusqu'au bord par le poids dont il était chargé; d'autres naviguaient hardiment à la voile, avec des bannières flottantes; les dévots de l'intérieur des terres descendaient des collines de Saint-Fermo et de Saint-Elmo, et les femmes se distinguaient de très-loin par leurs poinçons brillans. Tous se dirigeaient vers le vénérable *Duomo*, où se lisait en grandes lettres d'or, *Indulgenzia plenaria*. La fête commença par une messe en musique où l'archevêque de Come officia *in pontificalibus*, et où se dé-

ployèrent les cérémonies les plus somptueuses de la plus *somptueuse* et de la plus attrayante des religions. Le même orchestre qui avait exécuté la veille le *cenarentola* à l'Opéra, et accompagné les tours de gobelets, jouait maintenant les mêmes airs de Rossini, pendant la célébration du plus imposant des mystères. Le reste du jour fut employé à courir, manger, prier, et voir *pulchinello*, jusqu'au moment où la cloche, en sonnant la bénédiction, annonça l'arrivée du soir et le commencement des feux d'artifice si long-temps attendus. Alors les barques pleines de curieux s'avancèrent dans le lac pour mieux jouir de l'effet du spectacle, les rives étaient couvertes d'une multitude empressée, et une joyeuse espérance se peignait sur tous les visages. Mais soudain l'atmosphère montre ces phénomènes météoriques si redoutés, qui précèdent l'effrayante *burrasca!* l'éclair sillonne les nues, — le tonnerre gronde à travers les montagnes; — le lac s'enfle, et la pluie tombe comme on ne la voit tomber qu'en Italie, en larges nappes d'eau qui coulent sans interruption. En vain le moment assigné pour *incendiare la grandiosa macchina* fut avancé; la pluie était déjà trop forte, et quelques fusées avortées et perdues dans la

fumée, furent tout ce qu'on obtint d'une machine si énorme et si compliquée. Les couronnes impériales refusèrent de s'allumer pour des spectateurs vulgaires; et les devises loyales ainsi que les présenteurs d'adresses des coins de rue dans notre pays, ne voulurent point *faire briller leurs lumières devant des hommes*. Les timides bateliers invoquant tous les saints du calendrier, s'efforçaient de gagner quelque port ou baie; la foule s'enfuyait du rivage, et cherchait avec des habits tout trempés un refuge contre la tempête (1). Il était évident que les offrandes n'avaient pas été accueillies, et que saint Abbondio ne s'était point soucié d'être un *pis aller* pour l'emploi de leurs pompeux préparatifs. Laissant les lanternes de papier et les temples de feux d'artifice,

To low ambition, and the pride of kings.
« A la basse ambition et à l'orgueil des rois, »

le bon saint montra qu'il ne demandait rien

---

(1) Les orages sur le lac sont fréquens, soudains, et souvent très-dangereux. Ces tempêtes, qui font la terreur du batelier, sont attribuées à la coopération de deux vents, le *tivano* et la *breva* ; le premier souffle du nord, depuis la chute du jour jusqu'au lever du soleil; le dernier, depuis midi jusqu'au soir.

de plus que les anciens rites légitimes qui avaient été célébrés de temps immémorial, par ses dévots, dans le *Duomo* et au cabaret.

Ce fut inutilement que les paysans retournèrent chez eux, bénis par le pape, et absous par l'Église; la tempête et les feux manqués étaient le sujet de toutes les conversations. Le saint perdit même beaucoup de sa popularité, et reçut peu d'invocations tant que durèrent les regrets des plaisirs perdus; car des plaisirs ne sont point compensés par trente ans d'indulgence plénière.

Nous fîmes notre première connaissance avec les paysages du lac, pendant notre séjour chez une dame distinguée par son goût pour les beautés de la nature, et par une agréable conversation, qui nous parut également intéressante dans les retraites de Come, et dans les cercles élégans de Paris. Notre voyage dans ce canton ne devait d'abord durer que quelques jours; mais, retenus par le charme de la scène, nous devînmes les locataires de *Villa Fontana*, et nous pourrions presque dire les hôtes aussi-bien que les locataires de l'aimable et excellente famille à qui elle appartient.

A l'extrémité de Borgo Vico, dans un vignoble qui descend jusqu'au bord du lac, et à

quelques pas du tilleul de Pline, s'élève la *Villa Fontana*. Elle consiste en deux petits bâtimens blancs et simples, qui présentent au voyageur anglais, à mesure que sa barque glisse sur le lac, une image qui peut lui rappeler l'ordre, le bien-être établi dans son propre pays. L'un de ces deux pavillons est destiné à recevoir des étrangers bien recommandés, que l'admiration, excitée par cette vue enchanteresse, induit à s'arrêter quelque temps pour contempler ses beautés; l'autre renferme toutes les vertus qui honorent l'humanité, dans quelque classe ou dans quelque pays que ce soit; l'instruction, la bravoure, l'innocence, et les affections domestiques. A l'intéressante société que cette famille nous fournit, nous eûmes le bonheur de joindre celle de quelques dames anglaises, de beaucoup de mérite, et quelques visites de nos chers amis de Milan. Les bons pères des *Scuole pie* nous permirent d'user de leur bibliothéque, riche en histoires locales; et les villas Balbianino et Lambertenghi nous étaient toujours ouvertes; enfin les montagnes de Como, ses bois, ses vallées, son lac, devinrent pour nous

Daily haunts and ancient neighbourhoods.
« Des lieux hantés journellement, un ancien voisinage; »

et quand les palais des rois, les salons des princes que nous avons visités, seront effacés de notre mémoire, les mois passés à la *Villa Fontana* y conserveront toujours leur place dans le calendrier des jours heureux.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME PREMIER.

ITALIE.

FIN DE LA TABLE.

